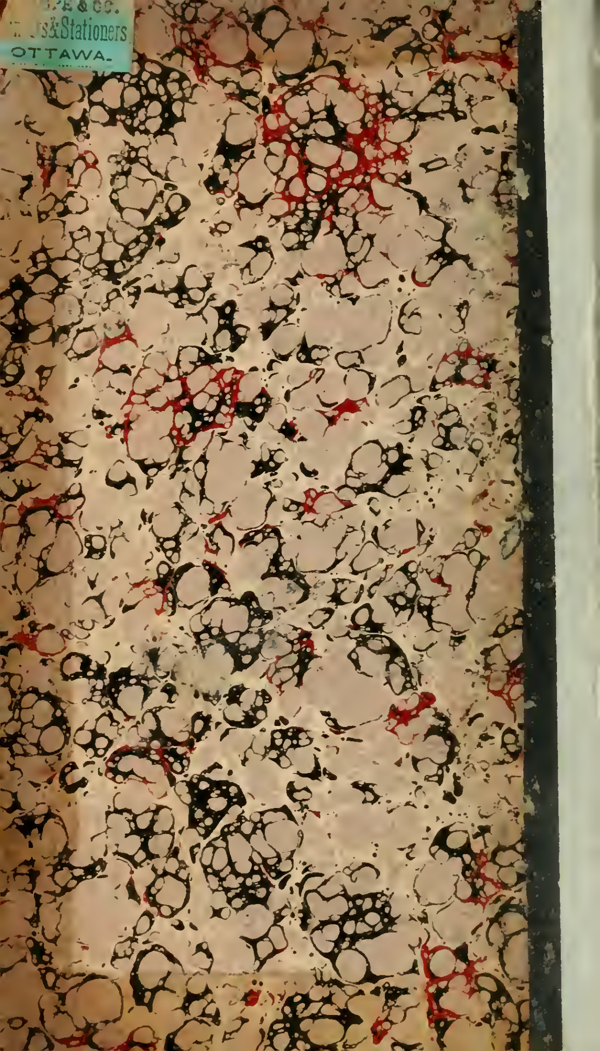
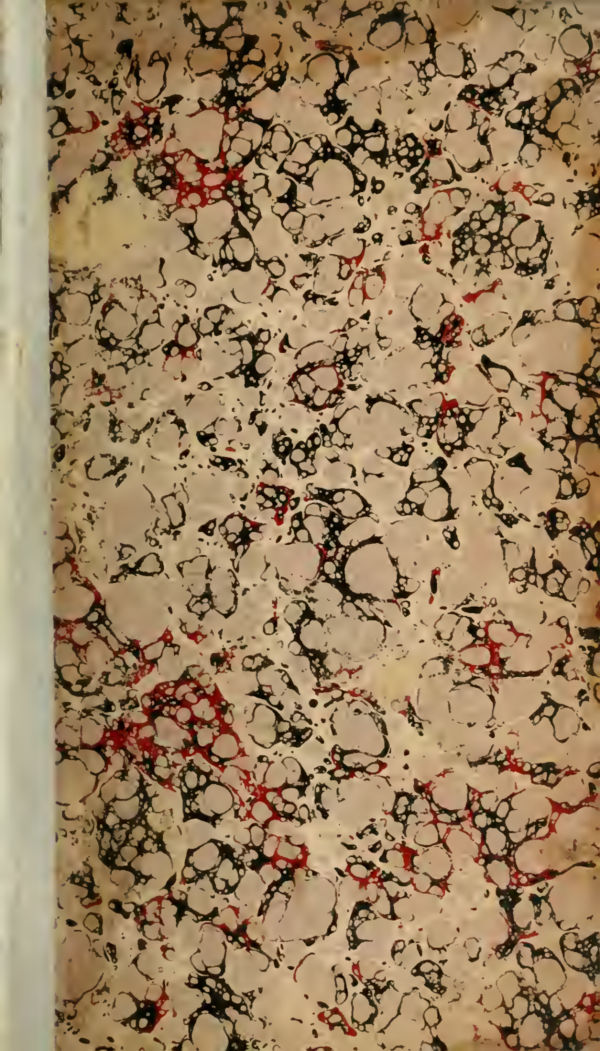


Stationers
OTTAWA.



ALMANACH
DES MUSES.

1797.

AVIS.

Ceux qui voudront faire insérer des poésies dans cet Ouvrage, sont priés de les faire parvenir, avant le premier thermidor, à l'Editeur de l'Almanach des Muses, rue de la Jussienne, n°. 20. *Il prévient que, comme il reçoit une très-grande quantité de lettres à ce sujet, il lui est impossible d'y répondre. Les lettres envoyées sans être affranchies, restent à la poste.*

---

*On trouve les collections complètes de l'*ALMANACH DES MUSES, *chez* LOUIS, *Libraire,* rue Severin, n°. 110.

ALMANACH

DES MUSES,

POUR L'AN V^e

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇOISE,

1797 vieux style.

Prix, br. 36 s. et 48 s. franc de port.

A PARIS,

Chez LOUIS, Libraire, rue Severin, n°. 110.

AN V. — 1797.

ALMANACH DES MUSES.

LES AMIS DE LA PATRIE.

HYMNE pour le 14 juillet.

AMIS, que de faits glorieux
Ce jour retrace à la mémoire !
Pour les François, quel jour heureux!
Quel jour brillant pour notre histoire!
Il éclaira le premier coup
Qui fit trembler la tyrannie ;
En un instant, il vit debout
Tous les amis de la patrie.

Il réveilla les sentimens
Qui jadis animoient nos pères ;
D'un peuple d'esclaves rampans,
Il fit un grand peuple de frères.
Il vit la sainte Liberté
Relever la France asservie,
Et rallier avec fierté
Tous les amis de la patrie.

Sur les pas de la Liberté,
Mais dans sa marche un peu plus lente,

Il vit la douce Egalité
De loin sourire à notre attente :
Elle menoit à son côté
Sa compagne la plus chérie,
La troisième divinité
Des vrais amis de la patrie.

Egalité ! Fraternité !
Nous vous rendons un pur hommage ;
Dans nos chants, dans notre gaité,
Vous reconnoissez votre ouvrage..
Nous vous jurons fidélité ;
Ce serment à jamais nous lie,
Pour défendre la liberté
En vrais amis de la patrie.

Vous dont l'intrépide valeur
Assure notre indépendance,
Guerriers, qui fondez le bonheur
Et l'éclat futur de la France,
Lorsque du démon des combats
Vous aurez lassé la furie,
Vous serez pressés dans les bras
Des vrais amis de la patrie.

Et vous dont ce jour glorieux
A fait éclater l'énergie,
François dont l'effort généreux
A renversé la tyrannie,

Soyez unis : secondons tous
De la France l'heureux génie,
Qui ne doit plus voir parmi nous
Que des amis de la patrie.

LE CHAPELIER,

CONTE.

Un chapelier venoit purifier
Sa conscience aux pieds d'un Barnabite.
Çà, mon ami, votre état? — Chapelier.
— Bon! Et quelle est la coulpe favorite?
— Voir la donzelle est mon cas familier.
— Souvent? — Assez. — Et quel est l'ordinaire?
Hem! tous les mois? — Ah! c'est trop peu, mon Pèr
— Tous les huit jours? — Je suis plus coutumier.
— De deux jours l'un? — Plus encor; j'ai beau fair
A tous momens le plus ferme propos.....
— Quoi! tous les jours? — Je suis un misérable.
— Soir et matin? — Justement! — Comment diable
Et dans quel temps faites-vous des chapeaux?

Par feu Chamfort.

L'EMPRUNTEUR EXIGEANT,

IMITATION DE MARTIAL.

LOYAL et vif, je hais qui me joue et m'amuse.
Prête, si tu le peux : te rendra qui pourra.
Tu ne veux pas prêter ?.... Refuse ;
Un prompt refus m'obligera.
Pourquoi cette tardive excuse ?
Quand je te dis : Ami, j'ai besoin de cela ;
Ou réponds-moi : tiens ! le voilà !
Ou, pour le refuser, n'appelle point la ruse ;
La chose est à toi, garde-la.
Au nom de l'amitié, Cinna !
Décide-toi : donne ou refuse.

Par le C. DROBECQ.

QUATRAIN.

LA Muse de Newton, souveraine des airs,
De Delille un peu sourd accusoit le silence :
Ma sœur, dit Polymnie, excusons sa licence ;
Il nous répond toujours en faisant de beaux vers.

Par le C. TH. DÉSORGUES.

VERS

Pour demander la survivance d'une lieutenance de roi pour un ami.

1760.

Il s'agit de la lieutenance
D'un fort d'assez peu d'importance
Qui ne sera jamais bloqué,
Mais dont le grenadier qui veille à sa défense
Rendroit bon compte un jour, si, contre l'apparence,
Il pouvoit se voir attaqué
Sur cette chétive éminence.
Ce n'est pour le moment qu'un titre sans séance,
Jusqu'à l'instant qu'il plaise au maitre souverain
De rappeler à lui l'ame du châtelain,
Dont nous briguons la survivance.
Mais comme ce vieux paladin,
Quoique goutteux octogénaire,
S'aime beaucoup dans ce bas hémisphère,
Et n'aima jamais son prochain:
Que sait-on, hélas! ce vieux reitre,
Très-choyé, très-soigneux du reste de son être,
Eternel dans ses bastions,
Empaqueté, fourré, le nez sur les tisons,
Entre son major et son prêtre,
Ses histoires de garnisons,
Et ses pipes et ses marrons,

Hélas ! enterrera peut-être
Celui pour qui nous demandons.
Dieu lui fasse toute autre grace,
Si dans ce jour nous obtenons
Un coadjuteur à sa place !
Et quand il aura tout conté
Sur Hochstet et sur Ramillies,
Comment on eût mieux fait, ce qu'on eût emporté
De gloire, d'immortalité
Et de moustaches ennemies,
S'il avoit été consulté ;
Quand il aura bien exalté
Les antiques chevaleries ;
Des maréchaux défunts dépeint les effigies,
La perruque, l'austérité ;
Bien rabaché, bien regretté
Ses campagnes et ses orgies ;
Des siéges où peut-être il n'a jamais été ;
Des belles dont sans doute il n'a jamais tâté ;
Enfin quand le bonhomme aura bien répété
Ses ennuyeuses litanies
Du temps passé, seul temps par lui toujours vanté ;
Après qu'il aura joint à cette kirielle
Ce que dans sa barraque il compte faire un jour ;
Ses projets assez longs pour la vie éternelle ;
Les mémoires qu'il doit présenter à la cour,
Et qu'à son ordinaire il aura dit sans cesse
Ma courtine, mon tourillon,
Mon pont-levis, ma forteresse,
Mon aumônier, ma garnison,

Le roi mon maitre, mon canon ;
Tout cela dit et fait en deux ans qu'on lui laisse
Par bienséance ou par tendresse,
Dieu veuille rappeler dans l'éternel dortoir
Le peu d'esprit qu'il peut lui voir;
Et moitié marmottant sa courte patenôtre,
Moitié sur sa goutte jurant,
Nous l'endormir chrétiennement,
Et le clorre hermétiquement,
Pour son bonheur et pour le nôtre!
Si la rage du bruit et d'un frivole honneur,
Chimère des vivans, dans les demeures sombres,
Tient aussi des vieux preux les sérieuses ombres,
Il peut être assuré que son cher successeur,
Plus jaloux qu'un parent d'orner ses funérailles,
Lui fera dresser de grand cœur
Toute la pompe des batailles ;
Que pour mieux décorer son convoi, son tombeau,
On empruntera de la ville
Ce qui peut manquer au château ;
Prêtres, soldats, poudre, bédeau,
Et tout le funèbre ustensile;
Que, vers son dernier domicile,
Toutes les croix de Saint-Louis
Qui végètent dans le pays
L'accompagneront à la file ;
Que tous les vieux fusils, ce jour-là, sortiront,
Et, s'ils le peuvent, tireront
Pour annoncer au loin sa marche funéraire ;
Que son large écusson, sa croix, son cimeterre,

Le catafalque honoreront,
Et qu'enfin au sein de la terre,
Ses reliques ne descendront
Qu'avec les honneurs de la guerre.

Par feu GRESSET.

ÉPIGRAMME.

DES jeunes-gens, filles, fuyez l'abord,
Disoit en chaire un curé de village :
Car près de vous, jamais Satan ne dort.
Voyez la Vierge, elle qui fut si sage!
Elle ne fut que l'instant d'un *ave*
Avec un ange honnête et réservé;
Non que pour ce de rien moins je la prise :
Mais, entre nous, qu'en est-il arrivé ?
Et concepit, elle-même y fut prise.

Par feu PIRON.

DÉFINITION DU PEUPLE.

JE suis tout, et je ne suis rien;
Je fais le mal, je fais le bien;
J'obéis toujours, quand j'ordonne;
Je reçois moins que je ne donne;
En mon nom, on me fait la loi,
Et quand je frappe, c'est sur moi.

L'HOMME QUI REGRETTE SA VIGNE,

FABLE.

Un campagnard possédoit une treille;
Elle faisoit son bonheur.
La treille aussi possédoit tout son cœur:
Il l'aimoit, c'étoit merveille.
Un jour le tonnerre écrasa
L'ormeau qui l'étayoit : la vigne s'embrâsa,
Et périt jusqu'à la racine :
Le tout devint une ravine.
Cet accident perça le cœur
Du campagnard ; on aura peine à croire
Comme il ressentit ce malheur.
De sa perte et de sa douleur,
Il voulut à jamais consacrer la mémoire,
Et fit graver le tout sur un beau marbre noir,
Qu'à la porte de son manoir,
Il afficha, pour le bien mettre en vue.
Le premier qui le vit crut avoir la berlue :
Voisin, dit-il, qu'est-ce donc que je voi ?
C'est l'épitaphe d'une vigne,
Dieu me pardonne ! Et, réponds-moi,
Fut-il jamais démence plus insigne ?
Démence tant que tu voudras,
Dit l'affligé : j'aime mieux qu'on me place
Parmi les fous que parmi les ingrats.
Souffre, ami, que je te retrace
Les biens que ma vigne m'a faits ;

Tu conviendras que mes regrets,
Et mon amour, et mon hommage,
Sont dûs de reste à ses bienfaits.
En été, son large feuillage
Me préservoit des ardeurs du soleil;
En automne, son jus vermeil
Me procuroit le doux breuvage
Qui donne la santé, la joie et le sommeil;
Même ses grappes fécondes
Meubloient mes caves profondes
D'un superflu recherché pour les rois,
Qu'au poids de l'or j'ai vendu quelquefois.
En est-ce assez pour ma reconnoissance?
— Pour ta reconnoissance? hélas! pauvre hébêté!
Est-ce pour tes beaux yeux que ta vigne a porté
Des fruits l'automne, et des feuilles l'été?
Avoit-elle la connoissance
De tes desirs, de tes besoins?
Et crois-tu qu'elle eût la puissance
De faire pour toi plus ou moins?
L'autre repart: Ami, je rends grace à tes soins.
Je sais fort bien que par sa destinée,
Ma vigne, heureusement bornée
A des attributs bienfaisans,
Ne me pouvoit refuser ses présens;
Mais moi qui les reçus, je veux être fidèle
A mon devoir, comme elle à son emploi.
Tout en iroit bien mieux, si Dieu faisoit la loi
Qu'une moitié des humains fût comme elle,
Et l'autre moitié comme moi.

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

HYMNE A LA BEAUTÉ,

Fragment d'un Poëme sur L'IMAGINATION.

Toi que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis du ciel, et règnes sur les mondes:
Toi qu'après la bonté, l'homme chérit le mieux;
Toi qui naquis un jour du sourire des dieux,
Beauté! je te salue. Hélas! d'épais nuages
A mes yeux presque éteints dérobent tes ouvrages.
Voilà que le printemps reverdit les côteaux,
Des chaines de l'hiver dégage les ruisseaux,
Rend leur feuillage aux bois, ses rayons à l'aurore;
Tout renaît: pour moi seul, rien ne renaît encore;
Et mes yeux, à travers de confuses vapeurs,
Ont à peine entrevu ces tableaux enchanteurs.
Plus aveugle que moi, Milton fut moins à plaindre;
Ne pouvant plus te voir, il sut au moins te peindre;
Et lorsque par leurs chants préparant ses transports,
Ses filles avoient fait entendre leurs accords,
Aussi-tôt des objets les images pressées
En foule s'éveilloient dans ses vastes pensées:
Il chantoit! et tes dons, tes chefs d'œuvre divers,
Eclipsés à ses yeux, revivoient dans ses vers.
Hélas! je ne puis pas égaler son hommage:
Mais dans mes souvenirs j'aime encor ton image.

Source de volupté, de délices, d'attraits,
Sur trois règnes divers tu répands tes bienfaits.
Tantôt, loin de nos yeux, dans les flancs de la terre,
En rubis enflammés tu transformes la pierre;
Tu donnes en secret leurs couleurs aux métaux,
Au diamant ses feux, et leur lustre aux crystaux.
Au sein d'Antiparos tu filtres goutte à goutte
Tous ces glaçons d'albâtre, ornement de sa voûte,
Edifice brillant qui, dans ce noir séjour,
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour.
Tantôt nous étalant ta pompe éblouissante,
Pour colorer l'arbuste, et la fleur, et la plante,
D'or, de pourpre et d'azur, tu trempes tes pinceaux.
C'est toi qui dessinas ces jeunes arbrisseaux,
Ces élégans tilleuls et ces platanes sombres,
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.
Dans le monde animé, qui ne sent tes faveurs!
L'insecte, dans la fange, est fier de ses couleurs.
Ta main du paon superbe étoila le plumage;
D'un souffle, tu créas le papillon volage.
Toi-même, au tigre horrible, au lion indompté,
Donnas leur menaçante et sombre majesté.
Tu départis aux cerfs la souplesse et la grace.
Tu te plus à parer ce coursier plein d'audace,
Qui, relevant sa tête et cadençant ses pas,
Vole et cherche les prés, l'amour et les combats.
A l'aigle, au moucheron, tu donnas leur parure:
Mais tu traitas en roi le roi de la nature.
L'homme seul eut de toi ce front majestueux,
Ce regard tendre et fier, noble, voluptueux,

Du sourire et des pleurs l'intéressant langage,
Et sa compagne enfin fut ton plus bel ouvrage.
Pour elle, tu choisis les trésors les plus doux,
Cette aimable pudeur qui les embellit tous,
Tout ce qui porte au cœur, l'attendrit et l'enflamme ;
Et les graces du corps, et la douceur de l'ame.
L'homme seul contemploit ces globes radieux :
Sa compagne parut ; elle éclipsa les cieux.
Toi-même t'applaudis en la voyant éclore ;
Dans le reste on t'admire, et dans elle on t'adore.
Que dis-je ? cet éclat, des formes, des couleurs,
O Beauté ! ne sont pas tes plus nobles faveurs.
Non, ton chef-d'œuvre auguste est une ame sublime ;
C'est l'Hôpital si pur dans le règne du crime ;
C'est Molé, du coup-d'œil de l'homme vertueux,
Calmant d'un peuple ému les flots impétueux ;
C'est Bayard, dans les bras d'une mère plaintive,
Sans tache et sans rançon remettant sa captive ;
C'est Crillon, c'est Sully, c'est toi, divin Caton,
Tenant entre les mains un poignard et Platon,
Parlant, et combattant, et mourant en grand homme,
Et seul resté debout sur les débris de Rome.

Par le C. DELILLE.

A ROSINE,

Qui demandoit la définition de l'athéisme.

L'ATHÉISME, Rosine, est une étrange chose :
C'est l'art de soutenir que l'effet est sans cause.

Par le C. VALANT.

VERS,

En envoyant deux Amours, l'un avec les attributs de la légéreté et des talens; l'autre rêvant, appuyé sur un ancre, symbole de la constance.

On vous propose deux Amours.
L'un par ses talens peut vous plaire;
L'autre ne sait qu'aimer toujours:
Voyez quel choix vous voulez faire.
Mais le choix n'est pas dangereux:
Ces Amours vous verront tous deux,
Ils prendront une ame nouvelle;
Et vous pouvez dans un instant
Rendre aimable l'Amour constant,
Et l'Amour aimable, fidèle.

Par le C. SAINT-LAMBERT.

L'AVARE.

Certain jour qu'il étoit plus gai qu'à l'ordinaire,
Sire Harpagon, vivant de pain sec et d'eau claire,
Envoya, pour diner, marchander un hareng:
— Un hareng! quel régal! Mais, monsieur, c'est folie!
Pour dépenser aujourd'hui tant d'argent,
Est-ce qu'il vous vient compagnie?

Par le C. LACORETTERIE.

AUX BELLES

QUI VEULENT DEVENIR POÈTES.

Souveraines dans l'art de plaire,
Les dieux vous firent pour aimer.
L'Amour verroit avec colère
Une nuit perdue à rimer.

Quoi ! dans une docte insomnie,
Parjures à ce dieu si doux,
Vous prodigueriez au génie
Un baiser stérile et jaloux ?

Nos cœurs vous cèdent la victoire ;
Qu'elle borne votre desir ;
Un long siècle dans la mémoire
Ne vaut pas l'instant du plaisir.

La rose vit un jour à peine ;
Mais elle charme tous les yeux,
Et n'est point jalouse du chêne
Qui porte son front dans les cieux.

Voit-on la colombe de Gnyde
Affecter l'empire de l'air,
Et ravir à l'aigle intrépide
Les triples feux de Jupiter ?

Laissez-nous la double colline ;
Régnez à Cythère, à Paphos ;
En vers tendres, le doux Racine
A même vaincu les Saphos.

Le coursier fougueux du Parnasse
Ne cède qu'aux fils d'Apollon,
Et se rit de la foible audace
Des Amazones d'Hélicon.

Rassurez les Graces confuses ;
Ne trahissez point vos appas ;
Voulez-vous ressembler aux Muses ?
Inspirez, mais n'écrivez pas.

Par le C. LE BRUN.

A PINDARE LE BRUN.

RÉPONSE AUX VERS PRÉCÉDENS.

PINDARE, nous dictant ses loix,
Du haut de la docte colline,
Nous défend de mêler nos voix
Aux sons de sa lyre divine.

Il veut qu'au talent de rimer
Nous soyons toujours étrangères ;
Aux Graces, Nymphes et Bergères,
Il ne permet que l'art d'aimer.

Sans rivaliser de ramage,
La colombe au chant douloureux,
Le rossignol mélodieux,
Chantent leurs amours sous l'ombrage.

Pourquoi nous ravir le bonheur
D'exprimer un tendre délire ?
Pour aimer, je reçus mon cœur;
Je reçus ma voix pour le dire.

Par la C. BEAUFORT.

BOUTS-RIMÉS.

J'AI quatre-vingt-dix ans ; j'arrive d'*Epidaure* :
Esculape a reçu mon dévôt *ex voto ;*
On aime ses vieux jours, autant que son *aurore ;*
L'espérance soutient, et le succès *restaure :*
Me voilà rajeunie, et presque sans *bobo !*
Mon front étoit ridé ; mon teint, celui d'un *Maure ;*
Quand je parlois, mes dents partoient *ex abrupto ;*
Une seule restoit, servant de *memento.*
A peine ai-je touché le serpent que j'*adore*,
Vieille comme Baucis et lourde comme *Io*,
Je devins aussi leste, aussi belle que *Laure.*
Remerciant le Dieu, j'ai promis, *in petto*,
Au moins cinq ou six fois d'y retourner *encore.*

Par feue Mad. DUDEFFANT.

L'AVEU DÉLICAT,

A TROIS SŒURS.

Les sœurs de l'Amour étoient trois,
Et vous n'êtes pas davantage;
Il les célébroit à la fois:
Vous ne voulez point de partage,
Et m'ordonnez de faire un choix....
Sans offenser au moins deux Graces,
Je ne pourrai vous obéir;
Heureux, au moment de choisir,
Si des trois je ne perds les traces!
Mais je vais remplir votre vœu,
Car vos loix pour moi sont sacrées....
En même temps, au même lieu,
Si je vous avois rencontrées,
Mon cœur, pressé d'un triple aveu,
Ensemble vous eût adorées.
Pour préférer l'une de vous,
Seule il faut l'avoir apperçue;
A toutes trois la pomme est due,
Et vos droits sont égaux sur nous.
D'attraits Euphrosine est pourvue,
Comme elle, Aglaé les a tous:
Mais Thalie, au regard si doux,
Est la première que j'ai vue.

Par le C. JAME.

LE PROCÈS DU SÉNAT DE CAPOUE,

ANECDOTE TIRÉE DE L'HISTOIRE ROMAINE,

(TITE-LIVE, décade 3e, liv. 1.)

Lue à la séance publique de l'Institut national, le 15 germinal an 4.

AMENANT la terreur du haut des Apennins,
Lorsqu'il pouvoit dans Rome accabler les Romains,
Annibal s'arrêta dans les murs de Capoue.
On l'a souvent blâmé ; quant à moi je le loue.
Vous savez que Capoue étoit un lieu charmant,
Un pays de cocagne, où l'on vivoit gaîment,
Où chacun se livrant à sa chère paresse,
S'enivrant chaque jour de vin et de tendresse,
Du matin jusqu'au soir rioit, dansoit, chantoit,
Et puis du lendemain fort peu s'inquiétoit.
Que le ciel me conduise en un semblable gîte,
Et je ne pense pas que si-tôt je le quitte.
Ne valoit-il pas mieux, dans cet heureux séjour,
Passer les nuits au bal, jouer, faire l'amour,
Que de courir le monde, et d'aller à la guerre,
Tout le jour à cheval, et couchant sur la terre,
Ou rossant ou rossé, s'estimer un héros?
Ne me dites donc plus qu'au sein d'un doux repos,
Annibal ne sut pas user de la victoire ;
Il s'y connoissoit mieux que vos faiseurs d'histoire.

Les revers sont communs, le succès peut nous fuir;
Eh! qu'est-ce qu'en user, si ce n'est en jouir?

Mais laissons Annibal, et sa gloire ou sa honte;
Aujourd'hui, mes amis, il faut que je vous conte
Un trait de politique un peu vieux, mais certain.
Tite-Live, avant moi, l'écrivit en latin,
Et dans de foibles vers j'essaie à le traduire.
Par les siècles passés notre âge peut s'instruire.

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevoient des partis, l'un de l'autre jaloux;
L'ambition, l'orgueil, l'envie à l'œil oblique,
Tourmentoient, déchiroient, perdoient la république.
D'impertinens bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardens persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes;
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger.

Le sénat effrayé délibère en tumulte;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte;
On s'arme, on est déjà pres d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphoient. Pour rompre leurs desseins
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête.
« Avec vous, sénateurs, je fus long-temps brouillé;
» De mes biens, sans raison, vous m'avez dépouillé,
» Leur dit-il; mais je vois, dans le temps où nous sommes
» Les périls de l'Etat, non les fautes des hommes.

» On égare le peuple, il le faut ramener;
» Il est une leçon que je lui veux donner.
» J'ai du cœur des humains un peu d'expérience;
» Laissez-moi faire enfin; soyez sans défiance;
» La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.

Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême....
Quand chacun consterné, tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute; on lui cède; il ordonne à son gré.
Ainsi Pacuvius, du droit d'une ame forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place, et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité.
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
» A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
» Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
» Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
» Dont chacun d'entre vous a reçu quelqu'offense.
» Je les tiens renfermés, seuls, tremblans, sans défense;
» Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
» Sans livrer de combat, sans courir de danger.
» Contre eux, tout est permis, tout devient légitime;
» Pardonner est honteux, et proscrire est sublime;
» Je suis l'*ami du peuple*, ainsi vous m'en croirez;
» Et sur-tout *gardez-vous des avis modérés.* »

L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.

Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits ;
» Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.
» A qui veut se venger trop souvent il en coûte.
» Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
» Proscrit les sénateurs et non pas le sénat.
» Ce conseil nécessaire est l'ame de l'Etat,
» Le gardien de vos loix, l'appui d'un peuple libre.
» Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
» On hait la servitude, on abhorre les rois. »

Tout le peuple applaudit une seconde fois.

« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.
» Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
» Que chacun à son tour sur la place cité,
» Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité.
» Mais avant qu'à nos loix sa peine satisfasse,
» Il faudra qu'au sénat un autre le remplace ;
» Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
» Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
» Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
» Ayant mille vertus sans avoir aucun vice,
» Et que tout le sénat soit ainsi composé.
» Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »

La motion aux voix est soudain adoptée,
Et, sans autre examen, d'abord exécutée ;
Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort
Sont jetés dans une urne, et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace ;

Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.

« Bien, dit Pacuvius! le cri public m'atteste
» Que tout le monde ici l'accuse et le déteste :
» Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
» Quel homme vertueux devra lui succéder.
» Pesez les candidats, tenez bien la balance;
» Allons! qui nommez-vous ? » Il se fit un silence.
On avoit beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connoissoit personne à mettre en cet emploi.

Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom : encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent.
« Pouvoit-on présenter un pareil sénateur ?
» Celui qu'on rejetoit étoit cent fois meilleur. »
Le second proposé fut accueilli de même,
Et ce fut encor pis, quand ce fut au troisième.
Quelques autres encor ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés....

Le peuple ouvre les yeux, se ravise, et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.

De beaucoup d'intrigans, ce jour devint l'écueil.

Le bon Pacuvius, qui suivoit tout de l'œil:
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
» Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
» Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
» D'un blâme intéressé chargeoient nos sénateurs,
» Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
» Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places!
» Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
» D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
» Eteignons nos débats; que le passé s'oublie,
» Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »

On crut Pacuvius, mais non pas pour long-temps;
Les esprits à Capoue étoient fort inconstans.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.

François, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

Par le C. ANDRIEUX.

A DAPHNE.

PAR une inconstance imprévue,
Ne croyez pas, Daphné, voir finir nos amours:
J'aime Sylvie, et l'aimerai toujours,
Puisque je l'aime encore après vous avoir vue.

Par le C. SAINT-LAMBERT.

LE TRIOMPHE DES BLONDES,

ADRESSÉ A UNE BRUNE.

Sur l'air : *Les partisans de l'anarchie*, &c.

AUTREFOIS une belle brune,
A la blonde égale en appas,
Couroit une même fortune,
Marchoit toujours du même pas;
Ou s'il s'élevoit une lutte,
L'œil cent fois flottoit indécis:
Mais aujourd'hui plus de dispute,
Perruque blonde obtient le prix.

J'aimois à louer dans Ismène
Les yeux noirs où l'esprit se peint,
Ces cheveux, ces sourcils d'ébène,
Relevant l'éclat de son teint.
J'ai honte aujourd'hui dans le monde
De tous mes éloges vieillis :
Ismène, avec perruque blonde,
Sans doute a les traits plus jolis.

Oui, j'en conviens, cette nuance
Peint la douceur, la volupté;
J'en chéris jusqu'à l'apparence,
Qui vaut presque la vérité;
Mais de baiser sa chevelure,
Si je méritois la faveur,

Je chercherois où la nature
Garda sa première couleur.

Honneur à votre modestie,
Brunes, que je perds à regret!
Doucement quittez la partie,
Et subissez donc votre arrêt:
Ou plutôt, à forces égales,
Rengagez la querelle un jour;
Et faisant tête à vos rivales,
Embarrassez encor l'Amour.

Par le C. L.....

LE PANTHÉON PROFANÉ PAR MARAT.

1793.

Dans le temple bâti par la reconnoissance,
Si l'apôtre sanglant des plus laches forfaits,
Si l'horrible Marat est le dieu qu'on encense,
La dure ingratitude, ô déplorable France,
Sera pour la vertu le plus cher des bienfaits.
Les pénibles travaux, pères des grands succès,
N'étonneront point sa constance;
Non, la male vertu ne les craindra jamais:
Elle craindra la récompense.

Par le C. Drobecq.

L'AIGLE ET LE HIBOU (*),

FABLE.

A MON AMI DUCIS.

L'OISEAU qui porte le tonnerre,
Disgracié, banni du céleste séjour,
Par une cabale de cour,
S'en vint habiter sur la terre.
Il erroit dans les bois, songeant à son malheur,
Triste, dégoûté de la vie,
Malade de la maladie
Que laisse après soi la grandeur.
Un vieil Hibou, du creux d'un hêtre,
L'entend gémir, se met à sa fenêtre,
Et lui prouve très-bien que la félicité
Consiste dans trois points : travail, paix et santé.
L'Aigle est touché de ce langage.
Mon frère, lui dit-il (les aigles sont polis,
Quand ils sont malheureux), que je vous trouve sage!
Combien votre raison, vos excellens avis
M'inspirent le desir de vous voir davantage,
De vous imiter, si je puis!
Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,
Connoissoit bien tout votre prix :
C'est avec elle, j'imagine,

(*) Cette fable ne se trouve pas dans le recueil de l'auteur.

Que vous en avez tant appris.
Non, répond le Hibou, j'ai fort peu de science ;
Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,
L'obscurité sur-tout. Quand je vois les oiseaux
Se disputer entre eux la force, le courage,
Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,
Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,
Et me tiens dans mon hermitage.
Si quelquefois, le matin, dans le bois,
Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie
M'apperçoit, aussi-tôt leurs glapissantes voix
Appellent de par-tout une troupe étourdie
Qui me poursuit et m'injurie.
Je souffre, je me tais ; et dans ce chamaillis,
Seul de sang-froid, et sans colère,
M'esquivant doucement de taillis en taillis,
Je regagne à la fin ma retraite si chère.
Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,
Je laisse les soucis, les craintes à la porte.
Voilà tout mon secret. Je m'abstiens, je supporte.
La sagesse est dans ces deux mots.

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis ; tes ouvrages,
Tes beaux vers, tes nombreux succès,
Ne sont rien à tes yeux auprès de cette paix
Que l'innocence donne aux sages.
Quand de l'Eschyle anglois heureux imitateur,
Je te vois, d'une main hardie,
Porter sur la scène agrandie
Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,
La gloire est un besoin pour ton male génie :

Mais elle épouvante ton cœur.
Seul au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,
Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature.
Le vain desir d'etre oublié
Te séduit, te fait fuir sans cesse :
Ah! souffre au moins que l'amitié
Trompe en ce seul point la sagesse.

Par feu FLORIAN.

A DELPHINE, AGÉE DE DIX ANS,
Auteur du roman intitulé : Les Suites de la désobéissance.

AUTEUR sévère de dix ans,
Jeune beauté dont l'éloquence
Nous moralise avant le temps,
Et nous prêche l'*obéissance ;*
Que vos préceptes séduisans
Vont nous paroitre doux à suivre !
Mais pour nous rendre *obéissans* ,
Vos yeux, je crois, seront puissans
Encore plus que votre livre.
Dans un âge où des dons naissans
Cherchent encore à peine à luire,
Vous exercez le double empire
Et des graces et des talens.
Poursuivez vos succès brillans ;
Montrez de qui vous êtes fille,
Et qu'à mille traits ressemblans,
On dise : elle est de la famille !

Par le C. B.

L'OCCASION.

COMPAGNE aimable du desir,
Quoique par fois un peu volage,
L'Occasion mène au plaisir :
Elle a des droits à notre hommage.
Amans, ne la négligez pas,
En soupirant auprès des belles ;
Suivez-la toujours pas-à-pas,
Et songez bien qu'elle a des aîles.
Soyez toujours prompts à saisir
Le moindre trait qui la décèle.
Un regard, un tendre soupir
Font triompher d'une cruelle.
Qu'elle sommeille un seul instant,
C'en est assez! adieu sa gloire!
L'Occasion n'a qu'un moment,
Mais il suffit pour la victoire.
Belles, sur-tout à votre voix,
L'Occasion aime à souscrire ;
Vos vœux pour elle sont des loix,
Dès que votre cœur le desire.
Toujours ardente à vous servir,
Sans cesse on la voit sur vos traces :
Elle fit naître le plaisir,
Et ce fut pour l'offrir aux graces.

Par le C. A. MORTIER.

DE L'ABBÉ TRIGAUD,

DE SA DOCTRINE,

DE GLUCK, DE PICCINI, &c.

Fragment d'un poëme sur la Musique. 7e chant.

Connoissez-vous la bizarre alliance
De la Paresse et de la Vanité ?
L'une chérit sa douce obscurité,
L'autre s'agite avec impatience.
Ainsi captif dans leur étroit lien,
Un malheureux, à lui-même contraire,
Désespéré de n'être jamais rien,
Ne peut jamais se résoudre à rien faire.
Tel fut *Trigaud*, lorsque, dans un fauteuil,
Sa nullité fut mise en évidence ;
Tout l'effaçoit, tout blessoit son orgueil,
Et de sa faute il sentit l'imprudence.
Mieux eût valu, dans un repos obscur,
Garder sa place, et rien n'étoit si dur
Que d'être pauvre au sein de l'abondance.
Il veut du moins être riche en propos :
Des grands projets la fièvre le dévore ;
Mais par malheur ils ne sont point éclos.
Il les rumine, il les rumine encore,
Et chacun dit : *cessez*, *triste chaos* ;
Et du chaos il ne peut rien éclore.

. . . .

« . . . . Un torrent qui bondit,
» Sur des rochers, à nos yeux s'agrandit;
» En mugissant il imprime la crainte :
» De même un chant qui, d'écueil en écueil,
» Va se brisant, en a bien plus d'orgueil;
» Et nous dirons que pour être effrayante,
» Ainsi bondit la passion bruyante;
» Qu'elle préfère un vers rude et scabreux
» Aux vers coulans du foible et doux Racine;
» Qu'on ne peut rien dans un style nombreux,
» Et que le chant, de ravine en ravine,
» Veut bouillonner dans un lit caverneux.
» Que pensez-vous de cette rhétorique?
» J'ai, quand je veux, le style pindarique;
» Et nul, je crois, ne l'a porté plus haut.
» Allez, allez, laissez faire à *Trigaud*.

Il arriva ce jongleur de Bohême (*);
Il arriva, précédé de son nom.
Sur les débris d'un superbe poëme,
Il fit beugler Achille, Agamemnon;
Il fit heurler la reine Clytemnestre;
Il fit ronfler l'infatigable orchestre;
Du coin du roi les antiques dormeurs
Se sont émus à ses longues clameurs,
Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme.

(*) Il est certain qu'il y a de l'exagération dans ce portrait. Il y en avoit alors dans ce qu'écrivoient les deux partis.

« Il va changer et vos loix et vos mœurs,
» Disoit *Trigaud ;* le voilà le Terpandre,
» L'Epiménide et l'Orphée allemand !
» Qu'à son triomphe on dresse un monument !
» Dans l'univers sa gloire va s'épandre.
» Mais qu'ai-je dit ? l'univers en est plein.
» On n'entend plus que lui dans l'Italie ;
» Il va chasser de Londre et de Berlin
» Tous ces faiseurs de beaux chants qu'on oublie.
» Du goût antique heureux restaurateur,
» Lui seul est grand ; lui seul est créateur.
» Et qui le sait mieux que moi qui l'inspire ?
» En composant, c'est mon feu qu'il respire.
» Il me regarde, et mon pouvoir agit.
» Sur le clavier ses mains s'appesantissent ;
» En se cassant, les cordes retentissent,
» Et tout-à-coup le voilà qui rugit !
» Qu'en dites-vous ? est-ce là du génie ?
» Quelle fraicheur dans ce *chœur virginal !*
» Dans ses récits, quel chaos d'harmonie !
» Là sont les traits d'un style original.
» Aucun dessein, nulle phrase finie :
» Du bruit, du bruit ! tout le reste est bannal.
» Malheur au chant dont l'idée est suivie !
» La période est fille de l'envie :
» Gardons-nous bien de ce monstre infernal.

Ainsi *Trigaud*, fier de son existence,
S'incorporoit au jongleur applaudi ;
Il se croyoit un homme d'importance :

Il regardoit d'un œil fixe et hardi,
Et sembloit dire à toute l'assistance,
Comme autrefois ce bédeau fortuné,
« Messieurs, c'est moi, c'est moi qui l'ai sonné. »

. . . .

A ce succès du beau chant de *Colombe* (*),
Trigaud voyant son parti fugitif
Rendre à *Bélinde* un hommage furtif,
Tremble à la fin qu'*Alceste* ne succombe.
« Il faut, dit-il, faire éclater la bombe,
» Et par un coup de théâtre effrayant,
» Décréditer ce spectacle attrayant.
» Où courez-vous, François ? quelle musique
» Vient vous séduire ? Ah! plus fiers autrefois,
» Vous préfériez la mélopée antique;
» Vous n'écoutiez que de bruyantes voix.
» Loin de vos mœurs ce goût asiatique,
» Dont la mollesse eût corrompu l'Attique,
» Et que Platon redoutoit pour ses loix !
» Un cri sauvage, un hurlement funeste,
» Un bruit horrible, enfin le bruit d'Alceste,
» Voilà vos chants, fiers enfans des Gaulois.
» Et voulez-vous consulter la nature
» Sur l'énergie et la beauté du son ?
» A la Tournelle allez prendre leçon:
» Vous entendrez le cri de la torture ».

Il dit, se lève, et sans plus de délais,

(*) Dans la *Colonie*, parodiée de l'Italien Sacchini.

Suivi des siens, il marchoit au palais.
Sur son passage, un nombreux auditoire
Environnoit l'opérateur toscan,
Qui, sur le pont, théâtre de sa gloire,
Les deux bras nuds, armé d'un pélican,
Alloit d'un rustre ébranler la mâchoire.
« Bon, dit *Trigaud!* sans aller plus avant,
» Je trouve ici le tragique en plein vent.
» Ecoutez bien comme il faut que l'on chante.
» Ici, Messieurs, la nature est sans fard ;
» Vous allez voir qu'elle en est plus touchante,
» Et que les cris sont le comble de l'art. »
Sur les tréteaux la victime tremblante,
Le front couvert d'une froide pâleur,
Les yeux au ciel et la bouche béante,
En frémissant attendoit la douleur.
Au ratelier le pélican s'attache ;
Le manant crie, et la dent se détache.
« Vous l'entendez cet accent douloureux,
» Disoit *Trigaud!* voilà du pathétique!
» Voilà le chant, le vrai chant dramatique!
» Et c'est ainsi qu'un héros malheureux
» Doit soupirer et se plaindre en musique ».
Sur les esprits la harangue opéra,
Et l'art des cris pour un temps prospéra.

Par le C. MARMONTEL.

LA METAMORPHOSE,

CHANSON.

PHILIS, dont les jeunes appas
Sembloient dèsirer quelque chose,
Demandoit un jour à Lucas
Comment le bouton devient rose.
Vois, dit-il, l'amoureux zéphyr
Qui sur cette fleur se repose;
Bergère, c'est le seul plaisir
Qui change le bouton en rose.
Mais pour mieux faire concevoir
Et prouver l'effet par la cause,
Sur le gazon il la fit cheoir,
Et soudain bouton devint rose.

Par le C. L. MACQUART.

MADRIGAL.

CES rivaux que l'amour auprès de vous rassemble,
M'inquiètent, Thémire, et ne sont pas heureux;
Vous m'aimez mieux que chacun d'eux,
Vous m'aimez moins que tous ensemble.

Par le C. SAINT-LAMBERT.

LE SOURD ET L'AVEUGLE,

FABLE.

Oh ! qu'on a bien imaginé
De bâtir des maisons et d'en former des villes,
Et d'assembler dans ces asyles
Le genre-humain par-là devenu fortuné!
C'est-là que nous vivons tranquilles;
Là, le commerce offre à nos soins
Des moyens simples et faciles
De satisfaire à nos besoins:
Car tout est commerce en ce monde.
Tel homme a de l'esprit, tel autre de l'argent;
Celui-ci se pourvoit de ce dont l'autre abonde:
Personne ne reste indigent.
Le malheur est que chacun, à sa guise,
Met le prix à sa marchandise :
D'où résulte que trop souvent
A son voisin on la survend:
C'est ainsi qu'on se tyrannise:
Appuyons cette vérité,
Honteuse pour l'humanité,
D'un fait qui lui rend témoignage;
Et que pour sûr on m'a conté.

Un homme qui des yeux avoit perdu l'usage,
S'étoit mis en société

Avec un sourd : j'aime fort ce traité ;
C'étoit s'arranger à merveilles :
L'aveugle prêtoit ses oreilles ;
Le sourd administroit les yeux :
Tout paroissoit devoir aller au mieux.
Mais, dès qu'il s'agissoit d'entendre,
L'aveugle se faisoit valoir ;
Et, dès qu'il s'agissoit de voir,
Le sourd ne manquoit pas de prendre
Son avantage, et de prétendre
Que sans lui tout seroit perdu :
Chacun avoit son tour, et faisoit l'entendu.
Je laisse à penser quelle fête!
Tous les deux crioient à tû-tête,
Et presque toujours le débat
Se terminoit par un combat.
Ils restèrent pourtant ensemble.

Juste image, à ce qu'il me semble,
Du grand pacte commun qui nous lie ici-bas.
Ce n'est par-tout que plaintes, qu'altercas ;
Mais les humains ne se quitteront pas :
C'est le besoin qui les rassemble.

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

LES DAMES ROMAINES,

AU GÉNÉRAL BONAPARTE.

Illustrissime général,
Non moins grand, non moins intrépide,
Et bien plus heureux qu'Annibal,
Lorsque la victoire vous guide,
Et que, libre par vos regards,
Le Romain trop long-temps esclave,
Pour y planter vos étendards,
Vient, à la barbe du conclave,
Relever le temple de Mars,
Vous nous fuyez; et peu propice
Aux vœux que pour vous l'on a faits,
Vous écoutez des mots de paix,
Et concluez un armistice!

Franchement, c'est dans notre esprit
Perdre beaucoup, et c'est dommage.
Déjà, dans son secret hommage,
Chacune de nous s'étoit dit:
Dût-on en crever de dépit,
Sur mon sein j'aurai son image.
Plus de grilles, plus de verroux,
Plus de ces argus qu'on abhorre;
Les maris, les amans jaloux
Seront traités de Turc à Maure;

Ces sigisbés si délicats,
Si doux à la fois et si plats,
A notre porte, dès l'aurore,
Grace à lui, ne soupirent pas,
Et nous troquons nos cadenas
Pour la ceinture tricolore.
Il vient nous voir incognito :
Heureux par son droit de présence,
Il obtiendra ce que d'avance
Nous lui réservons in petto ;
De notre première origine
Toutes enfin nous souvenant,
Nous applaudissions, en comptant
Dans nos ayeux une Sabine.
Mais quels changemens imprévus?
Vous avez dédaigné la gloire
De voir les fils de Romulus,
Par vous enchainés et vaincus,
Orner votre char de victoire.
Ainsi, quelques vieux manuscrits,
Des peintures, des antiquailles,
De vingt assauts, de vingt batailles,
Vont donc être l'unique prix!
Pour le coup, la bile s'enflamme,
Et, tout en louant vos travaux,
Nous regrettons au fond de l'ame,
Que jeune, Français et héros,
Vous enleviez tant de tableaux,
Et n'enleviez pas une femme.
Voyager du moins avec vous,

Emporter l'heureuse espérance,
En échappant à nos jaloux,
De voir les rives de la France;
Quoi de plus gai! quoi de plus doux!
De vos exploits, de vos conquêtes,
Vous-même rehaussiez le prix;
Vous nous meniez droit à Paris,
Nous y tournions toutes les têtes.
Vos plaisirs, vos amusemens,
Nous sembloient faciles, commodes;
Nous trouvions vos soupers charmans;
Nous adoptions toutes vos modes:
Même en dépit des goûts communs,
Des propos et des épigrammes,
Des cheveux blonds, des cheveux bruns,
Nous déguisoient comme vos dames.
Ah! général, qui nous l'eût dit
Que vous tromperiez notre attente?
De votre campagne brillante
Si l'on entreprend le récit,
Croyez-nous, avant qu'on l'imprime,
Ayez grand soin que l'on supprime
Quelques feuillets du manuscrit.
Seroit-il décent qu'on apprît
Que, sous le ciel de l'Italie,
Plus d'une femme très-jolie
Vous a paru d'un moindre prix
Que l'Apollon du Belvedère,
Et la Vénus de Médicis,
Et le coffre-fort du Saint-Père?

Mais, tandis que rapidement
Dans le secret, même en tremblant,
Nous vous dépêchons cette épître,
Mille cloches, en s'ébranlant,
Font tressaillir notre pupitre.
Il faut finir; car à l'instant,
On veut que très-dévotement
Nous abandonnions nos demeures,
Pour adresser au Tout-Puissant,
Sur votre affreux éloignement,
La prière de quarante-heures.

Par le C. VIGÉE.

SUR UN MARI.

L'HEUREUX époux! que son sort est charmant!
Il est trompé si bien, si finement,
Il est si sûr de sa tendre Égérie,
Que si l'Hymen s'engage avec serment
A m'accorder le même aveuglement,
Sur mon honneur! demain je me marie.

Par le C. CHAMFORT.

PORTRAIT DE L'AMOUR,

ROMANCE.

L'AMOUR est rarement léger,
Au sein de l'espérance ;
On ne le voit jamais changer
Qu'après la jouissance.
De le fixer par des faveurs,
N'ayons pas la manie :
Peut-on croire que des erreurs
Durent toute la vie ?

Il a toujours dans son carquois
Deux flèches aiguisées ;
Tour-à-tour à servir son choix,
Elles sont disposées :
Quand l'une a blessé notre cœur,
L'autre à partir s'apprête,
Et vole à l'ordre du vainqueur
Vers une autre conquête.

Sur les yeux il porte un bandeau
Pour cacher sa malice ;
Le feu qui brille en son flambeau
N'est qu'un feu d'artifice.
Quand le sourire le plus doux
Paroît sur son visage,

C'est qu'il médite contre nous
Quelque nouvel outrage.

Il est aussi vieux que le temps :
Mais on le voit sans cesse
Paré de tous les agrémens
De l'aimable jeunesse.
Lorsqu'il se glisse en notre sein,
C'est un enfant docile ;
Il grandit, et le lendemain
C'est un vieillard débile.

Quelquefois il paroît marcher
A l'ombre du mystère ;
C'est lorsqu'il craint d'effaroucher
Une pudeur austère.
A son air timide et discret
Ah ! gardons-nous de croire :
Sur nos rigueurs il est secret,
Jamais sur sa victoire.

Par la C. V. ci-devant Madame DE BOURDIC.

LES BONNETS A LA FOLLE.

De ces vilains bonnets, maman, quel est le prix ?
— Dix francs. — Le nom ? — Des bonnets à la folle.
Ah ! c'est bien singulier, interrompit Nicole,
Toutes nos dames en ont pris.

Par le C. S.

LE JOUR DES MORTS

DANS UNE CAMPAGNE.

Déja, du haut des cieux, le cruel Sagittaire
Avoit tendu son arc et ravageoit la terre;
Les côteaux et les champs, et les prés défleuris,
N'offroient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avoit compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivois dans les champs.
Et quel poète, épris de leurs tableaux touchans,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone!
Oh! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait.
Tout-à-coup si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus la voix long-temps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Aussi c'est dans ce temps que tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Aujourd'hui ramenant un usage pieux,
Sa voix r'ouvroit l'asyle où dorment nos aïeux.
Hélas ! ce souvenir frappe encor ma pensée.
L'aurore paroissoit : la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflemens du nord,
Annonçoit dans les airs la fête de la mort.
Vieillards, femmes, enfans, accouroient vers le temple.
Là préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus,
Un prêtre ami des lois et zelé sans abus,
Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse mitre,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre ;
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
Jamais dans ses discours une fausse sagesse,
Des fêtes du hameau n'attrista l'alégresse.
Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance :
« Mon frère, de la mort ne craignez point les coups ;
» Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous. »
Le mourant se console, et sans terreur expire.
Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénelon,
Nous lit du Dieu qu'il sert les touchantes paroles.
Il ne réveille pas ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage, et Calvin.

Toutefois, en ce jour de grace et de vengeance
A ses enfans chéris que charmoit sa présence,
Il rappela l'objet qui les rassembloit tous;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.
«Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'alégresse
» Célébroient à l'envi ces morts victorieux
» Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
» Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
» Nous pleurons aujourd'hui; notre deuil est leur joie.
» La puissante prière a droit de soulager
» Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
» Allons donc visiter leur funèbre demeure.
» L'homme, hélas! s'en approche, y descend à toute heure.
» Consolons-nous pourtant: un céleste rayon
» Percera des tombeaux la sombre région.
» Oui: tous ses habitans, sous leur forme première,
» S'éveilleront surpris de revoir la lumière;
» Et moi, puissé-je alors, vers un monde nouveau,
» En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau»!
Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus montroient le ciel propice;
Tantôt il adoroit, humblement incliné.
O moment solemnel! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitreaux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue,
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue,

Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhova chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre.
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.
  Mais du temple, à grands flots, se hâtoit de sortir
La foule, qui déjà, par grouppes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançoit éplorée.
L'étendard de la croix marchoit devant nos pas.
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêloient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendoient sur nos têtes;
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformoient au deuil et des champs et des airs.
  Cependant du trépas on atteignoit l'asyle.
L'if et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, à l'entour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve, et mon ame attendrie
Vit dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport, tout ce peuple champêtre
Honorant ses aïeux, aimoit à reconnoître
La pierre ou le gazon qui cachoit leurs débris !
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
Mais hélas ! dans nos murs, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affoibli par degrés,
Le culte des tombeaux cesse d'être sacré !

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art, tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu de lui-même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmoit encor l'univers idolâtre ;
Aujourd'hui son sommeil en seroit-il plus doux ?

De ce nom, de ce bruit, dont l'homme est si jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliois les chimères!
Ils réveilloient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle ! d'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.

Seulement j'apperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté :
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle ;
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle;
Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adoroit,
Que son cœur pour époux se choisit en secret;
Son cœur promet encor de n'être point parjure.
Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettoit un époux, tandis qu'à ses côtés,
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleuroit aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mammelle,
Une mère au destin reprochoit le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachoit ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblans, agenouillés sur des feuilles arides,
Venoient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandoit la voix de leurs aïeux.
Quelques vieillards sur-tout, d'une voix languissante,
Embrassoient tour-à-tour une tombe récente.
C'étoit celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.
Lorsqu'un hiver fameux désoloit nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleuroit trop tard les fautes de l'orgueil,

Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà, d'un premier fils bénissoit la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendoit le sillon :
Sur les champs dévastés la mort seule domine;
Deux mois, dans nos climats, la hideuse famine
Courut seule et muette, en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyoient le monstre affreux menacer leur asyle :
Ils pleuroient sur leur fils, leur fils dormoit tranquille.
O courage ! ô vertu ! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle ;
Mais du milieu des camps, sa tendresse fidelle
A sa femme, à son fils se hâtoit d'envoyer
Ce salaire indigent, noble fruit du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime;
Et même sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint, alors il revit son hameau,
Et, pour le soc paisible, oublia son armure.
Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux, qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.

Tu méritois sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux!
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout-à-coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait! et trois fois, dans ces pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale!
L'homme sacré, trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe, aux mânes satisfaits,
Répéta sourdement : *Qu'ils reposent en paix!*

Tout se tut; et soudain, ô fortuné présage!
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage;
Et brillant, au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil, jusqu'au soir, consola l'univers.

Par le C. FONTANES.

LA QUESTION RÉSOLUE.

De ce qu'il faut pour nous séduire,
Tu réunis trop de moitié.
Pourquoi donc, aimable Artémire,
N'inspires-tu pas l'amitié?....
— C'est à l'Amour à te le dire.

Par le C. FAUCONPRET.

LES FRÊLONS
ET LES ABEILLES.
FABLE.

Les frélons un jour s'assemblèrent ;
Et le plus fou de la bande leur dit :
« C'est pour vivre, sans contredit,
» Que les destins nous créèrent ;
» Ceux d'entre nous cependant
» Qui résistent à la froidure,
» Meurent de faim le plus souvent,
» S'ils n'attrapent à l'aventure
» Quelques bribes de miel. Certes ! dame Nature
» Ne traite pas son monde également.
» Les abeilles ont tout : bon gîte et nourriture,
» Tandis que nous manquons de tout absolument. »
Les frélons, à ces mots, d'une voix unanime,
Convinrent que ruches et miel
Etant un doux présent du ciel,
S'en emparer étoit un acte légitime.
Ce projet fut exécuté :
Les trésors de la ruche, amassés avec peine,
La cire du printemps et le miel de l'été,
Tout fut pillé, détruit, mangé dans la semaine.
L'hiver suivint, il gela fort :

Plus d'abri ; plus de miel ; plus d'aide à l'infortune ;
Abeilles et frélons eurent le même sort,
Et nul n'y gagna que la mort,
Qui fit deux récoltes pour une.

Il est de ces frélons dans un certain pays,
Pour qui cette leçon peut-être sera bonne.
Comment, en prenant tout, veulent-ils qu'on leur donne ?
Hélas ! quand ils auront tout pris,
Les riches seront gueux, les grands seront petits ;
Ils seront tous égaux, en demandant l'aumône,
Et le froid et la faim n'épargneront personne.
Ce n'est point là l'égalité
Que la philosophie avoue.
Est-ce ma faute à moi, si votre nullité,
Ou la fortune qui se joue
De l'homme et de sa vanité,
Vous met tout au bas de sa roue,
Tandis que mon travail et mon activité
M'élèvent à sa sommité ?
Cessez donc d'envier le produit de mes veilles ;
Laissez-moi le plaisir d'en faire des heureux.
Les frélons en furent-ils mieux,
Après avoir pillé tout le miel des abeilles ?

Par le C. ANT. VITALLIS.

RÉVEIL D'UNE MERE.

TABLEAU.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraichi ses sens ;
Elle sourit, et nomme ses enfans.
Adèle accourt de son frère suivie ;
Tous deux du lit assiègent le chevet ;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs yeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors, d'une main caressante,
Contre son sein les presse tour-à-tour ;
Et de son cœur la voix reconnoissante
Bénit le ciel, et rend grace à l'amour :
Non cet amour que le caprice allume,
Ce fol amour, qui, par un doux poison,
Enivre l'ame et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume ;
Mais ce penchant par l'estime épuré,
Qui ne connoit ni transports, ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.

Bientót Adèle, au travail occupée,
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite, et, répondant toujours

A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant : Sur-tout ne mentez plus.
Un bruit soudain la trouble et l'intimide.
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur,
L'étonnement se mêle à la tendresse;
Du cavalier elle admire l'adresse,
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau qui peut être funeste.
Vaine leçon ! il rit de sa frayeur;
Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre;
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime : il veut descendre,
Il veut combattre; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond, surmonté d'un panache,
Couvre à demi son front plus enflammé;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible en sabre transformé;
Il va partir : mais Adèle, tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas

De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin son courage rebelle :
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et pour lui plaire il redevient enfant.

A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déjà dans leur ame naïve
Les passions, les goûts et le destin,
Que leur réserve un avenir lointain.

Par le C. PARNY.

LE CONNOISSEUR,

ANECDOTE.

CERTAIN bibliomane, ignorant personnage,
Se piquant d'être connoisseur,
Demandoit à Panckoucke un magnifique ouvrage,
En lui laissant le choix du genre et de l'auteur.
Parbleu! s'écria le libraire,
Que ne me parliez-vous plutôt?
J'avois ce matin votre affaire;
C'étoit le plus bel exemplaire
Du Télémaque de Didot.
— De Didot? Télémaque! — Eh oui! chacun l'admire.
— Je le connois, il a du bon :
Mais tenez! vous avez beau dire,
J'aimerai toujours mieux celui de Fénélon.

Par le C. F. PILLET.

LE MERLE ET SES ENFANS,

FABLE.

Gardez-vous à jamais de semblable équipée,
Crioit un jour à ses enfans
Un Merle pris à la pipée.
Il y périt; et la nichée
Oublia bientôt son avis.
Avant la fin de cette même année,
Ils furent tous en étourdis
Se faire prendre à la même feuillée.
Voilà bien notre histoire à tous!
Toujours mêmes erreurs, toujours mêmes chimères;
Et les sottises de nos pères
Sont autant de perdu pour nous.

Par le C. Mancini-Nivernois.

ÉPIGRAMME.

J'aimai Damis dès ma jeunesse.
Zèle, bienfaits, soins délicats,
Ont prouvé pour lui ma tendresse :
Eh bien ! Damis ne m'aime pas.
Il me voit, il m'écrit, me loue;
Je me plaindrois injustement :
Jamais personne, je l'avoue,
Ne fut ingrat si décemment.

Par le C. Chamfort.

LE TOMBEAU
DE PAUL ET VIRGINIE.
ROMANCE.

Paul et sa chère Virginie
Avoient eu le même berceau :
Ils ont eu le même tombeau ;
Ici leur cendre est réunie.
Ce tombeau n'est point revêtu
Des titres brillans de la gloire ;
On ne verra dans leur histoire
Qu'amour, innocence et vertu.

Plantés le jour de leur naissance,
Ces palmiers croissoient avec eux ;
Ils furent les témoins des jeux
Et des plaisirs de leur enfance ;
Ils devoient long-temps les couvrir :
Leurs rameaux étoient du même âge ;
Et sous leur fraternel ombrage,
Hélas! ils les ont vus mourir.

Tous deux du matin de la vie
Ils avoient l'éclat, la fraicheur ;
Bons et sensibles, leur bonheur
N'avoit point offensé l'envie :

De leurs parens tendre lien,
Ils étoient leur plus bel ouvrage;
Ils s'aimoient encor davantage,
Quand ils faisoient un peu de bien.

C'est au bord de cette humble rive
Qu'ils reçurent entre leurs bras,
Et qu'ils sauvèrent du trépas
La pauvre esclave fugitive;
Là qu'ils formèrent le dessein
De marcher tous deux sur sa trace,
Et d'aller demander sa grace
Aux pieds de son maître inhumain.

Pauvres enfans, comme ils souffrirent!
A peine pouvoient-ils marcher;
Et sur la pointe d'un rocher,
Leurs pieds délicats se meurtrirent.
Ils mouroient de soif et de faim;
Leur souffrance leur étoit chère,
Et tout ce qu'on leur voyoit faire,
Ils l'auroient fait le lendemain.

Ils ne sont plus! et cette terre
Ne fera plus naître de fleurs;
Offrant l'image des douleurs,
Elle est aride et solitaire.
Ils ne sont plus! tout est détruit;
Les côteaux n'ont plus de culture;
L'onde jette un triste murmure,
Et l'oiseau se plaint et s'enfuit.

Auprès d'eux, ce tertre recèle
Leurs mères et leurs serviteurs,
Le plus chéri des bienfaiteurs,
Ce bon chien qu'ils nommoient Fidèle;
Tout ce qui put s'approcher d'eux,
Les aimer, les voir, les entendre,
N'ayant plus de bien que leur cendre,
A voulu mourir dans ces lieux.

Par le C. DOIGNI.

A UN ÉPIGRAMMATISTE

QUI NE SE NOMME PAS.

QUAND on est lâche et qu'on est sot,
On est à l'aise sous le masque :
Le brave ose lever son casque;
Le vrai talent signe un bon mot.
Mais toi, faquin pusillanime!
Jugeant, rimant comme Pradon,
Tu pourrois bien signer ton nom,
Et rester encore anonyme.

Par le C. LEBRUN.

L'HOMME AUX DOUZE FEMMES.

CERTAIN galant du pays Ferrarois
Fut mis en charte ès prisons de Modène,
Pour avoir pris deux femmes à la fois.
Voilà-t-il pas qu'au bout de la semaine,
Une autre encor vient réclamer ses droits,
Et puis une autre à la suite des trois,
Et puis une autre.... et puis une douzaine.
Quel épouseur! Vous concevez sans peine
Qu'au loin bientôt le fait se répandit.
Le podestat, informé du délit,
Mande le sire: au palais on l'amène;
Devant le juge il n'est pas interdit.
Sur tous les points en vain on le sermonne;
Chacun le tance, et le drôle s'étonne
Que pour si peu l'on fasse antant de bruit.
Le magistrat, que ce sang-froid aigrit:
« Réponds, dit-il, quand la cour te l'ordonne.
» Douze de suite! infâme suborneur!
» Quand comptois-tu t'arrêter? — Monseigneur,
» Quand j'en aurois enfin pris une bonne.

Par le C. MARANDON.

LE MEILLEUR PARTI.

DIALOGUE.

Vous avez, dites-vous, servi la liberté :
Je le crois. — Je m'en vante. — Oh ! point de vanité!
— Plus de cinquante fois j'ai servi ma patrie.
— C'est beaucoup ! — C'est le moins ; mais sa gloire est flétrie.
— Comment donc ? nos soldats sont couverts de lauriers ;
L'olive de la paix, conquis par nos guerriers,
Va bientôt réunir sous son aimable ombrage,
Les François possesseurs d'un gouvernement sage.
Il nous a tant coûté de sang, de maux, de pleurs !
Mais il commence à mettre un terme à nos douleurs.
— Ne vous déguisez pas toute notre infortune.
— Qu'est-il donc arrivé ? — L'existence commune
Etoit mieux notre fait. — Ah ! citoyen, j'entends.
— Nous serions tous heureux, est-il vrai ? — Je comprends.
— Eh bien ! on m'a chassé. - Vous, citoyen ! - Moi-même,
Pour avoir défendu le bienfaisant système
De cette précieuse et sainte égalité,
Dans la force du mot. Je m'en étois flatté:
Dans peu nous aurions vu nos places, nos portiques,
Nos hôtels, convertis en cuisines publiques ;
Nous aurions habité de beaux appartemens ;
Nous aurions partagé les riches vêtemens.....

—Hélas! qu'auroit produit votre aveugle puissance?
Un siècle de misère, une heure d'abondance.
Avant tout, citoyen, je veux la probité;
Et dans l'homme public, avec l'intégrité,
J'exige les talens, j'exige les lumières.
Ah! mettez à profit mes conseils salutaires.
Tout citoyen honnête, en ces heureux momens,
Repousse avec horreur de nouveaux changemens.
Consolez-vous: on peut, sans être politique,
Être utile aux humains, servir la république.
Vous avez un métier; reprenez votre état:
Mieux vaut bon artisan que mauvais magistrat.

Par le C. AUDOUIN.

LE VIEILLARD.

De jour en jour tout dépérit,
Et la nature dégénère,
Disoit un vieillard décrépit:
Les femmes n'ont plus l'art de plaire;
Les hommes manquent de vigueur;
Les fruits ont perdu leur saveur,
Comme le soleil sa lumière;
Les fleurs ont un parfum moins doux....
— Vieillard, rien n'a changé que vous.

Par le C. MALLET.

LE BESOIN D'AIMER.

ROMANCE.

D'AIMER besoin puissant
Embrâse la nature :
La fleur, sous la verdure,
Cede à ce doux penchant.
L'onde, au déclin du jour,
Vers le ruisseau serpente ;
Chaque être suit la pente
Qui le mène à l'amour.

Puissant besoin d'aimer
Dans un cercle se glisse ;
Il est sous l'artifice
Qui cherche à le cacher ;
Il dirige le goût,
Il conduit l'art de plaire :
La sagesse a beau faire,
Ce besoin est par-tout.

D'aimer puissant besoin
Légèrement sommeille,
Et lorsqu'il se réveille,
La raison est bien loin.
Alors, d'un rêve heureux
Le charme se prolonge :
Soit qu'on veille ou qu'on songe,
Il est bien dangereux.

D'aimer besoin puissant
Vient dans la solitude,
Aux charmes de l'étude
Mêler le sentiment :
Quand l'esprit avec soin
Analyse un ouvrage,
Le cœur, à chaque page,
Retrouve ce besoin.
Puissant besoin d'aimer
Agite la jeunesse,
Et lorsque la vieillesse
Perd le droit de charmer,
L'amour prenant pitié
Des tourmens de notre ame,
Pour remplacer sa flâme
Nous laisse l'amitié.
D'aimer puissant besoin,
En égarant la tête,
Peut mener sa conquête
Souvent un peu trop loin;
Mais en le dirigeant
Vers l'objet qu'on estime,
On peut céder sans crime
A ce besoin puissant.

Par la C. V. ci-devant Mad. DE BOURDIC.

L'ÉTERNITÉ.

ÉTERNITÉ! sujet effrayant et sublime,
Dont l'immensité me confond;
Gouffre où l'esprit se perd, inconcevable abîme!
Quelles couleurs te dépeindront?

Finir, commencer, mourir, vivre,
S'arrêter, différer, poursuivre,
Ne sont, chez toi, que mots vuides de sens;
Tout incident de la nature,
Les temps passés, l'existence future,
En toi, comme en un point, concentrent leurs instans.

Heures et jours, semaines, mois, années,
L'un sur l'autre accumulez-vous;
Courez remplir vos destinées;
Par votre nombre, étonnez-nous!

Quelle suite prodigieuse!
En vain l'algèbre ingénieuse
Dans ce calcul veut s'abîmer;
Mais qu'êtes-vous auprès de la durée immense
Dont vous tirâtes la naissance?
Pouvez-vous seulement, pouvez-vous l'entamer?

Les nobles faits, fruits des cœurs intrépides,
Périront avec les héros,

Et les productions, même les plus solides,
Ainsi que les auteurs, trouveront leurs tombeaux.

Cette immortalité dont leur ame est superbe,
Comparée à l'Eternité,
N'est qu'un ruisseau qui, se traînant sur l'herbe,
Se perd dans l'Océan où son cours l'a porté.

Monumens fastueux, imposans mausolées,
Que vous sert d'épuiser et le marbre et l'airain ?
Prétendez-vous porter aux races reculées
La gloire ou bien l'orgueil du Grec ou du Romain?

Vous passerez tous comme l'ombre.
L'Eternité, dans sa nuit sombre,
De mille êtres éteints chaos triste et confus,
Avec ce qui n'est point mêle ce qui n'est plus.

Triomphe donc, mortel, de ta lâche foiblesse!
Eh! pourquoi te livrer à ton affliction ?
Pourquoi d'une langue traîtresse
Craindre la persécution ?
Attache-toi sans trouble à la sagesse austère;
Méprise un moment de misère;
Perce de l'avenir le voile redouté :
Espère en tes vertus, attends de leur constance
Le repos, la félicité,
Et la véritable existence.

Par le C. GUICHARD.

CONSEILS.

JEUNES beautés, qu'amour enflamme,
Jeunes beautés, écoutez-moi:
Craignez d'abandonner votre ame
Au dieu dont vous suivez la loi.
Source de joie et de tristesse,
C'est un ingrat, c'est un enfant....
Il faut user un peu d'adresse,
Et l'enchaîner en lui cédant.

L'amour pour vous est une affaire;
L'amour pour l'homme est un plaisir.
S'il est jaloux par caractère,
Il est volage par desir.
Imitez-le quand il s'envole:
Quand il s'irrite, osez le fuir;
Il reviendra chercher l'idole,
Dès qu'il faudra la conquérir.

Quelque transport qui vous agite,
Ne pardonnez qu'avec effort:
Un pardon accordé trop vite
Semble permettre un nouveau tort.
Que le mépris seul vous anime,
Si l'on blesse encor votre cœur:
Un second outrage est un crime,
Un premier peut être une erreur.

Ne pleurez jamais un volage;
Ne cherchez point à l'outrager:
Ce n'est qu'en montrant du courage,
Qu'une femme doit se venger.
Pourtant évitez le coupable,
Vos feux pourroient se rallumer:
On trouve toujours trop aimable
L'homme qu'on doit cesser d'aimer.

Vous-méme, en votre humeur légère,
N'élevez point de vains débats:
Quand un objet cesse de plaire,
On lui croit des torts qu'il n'a pas.
Le repentir suit les coquettes;
Plus on change, et moins on est bien.
Restez toutes comme vous êtes;
Aimez long-temps, ou n'aimez rien.

Souvent plus amoureux que tendre,
Un amant choque innocemment:
Il voit vos pleurs sans les comprendre,
Et blesse encore en s'excusant.
D'une fausse délicatesse
N'allez pas alors vous armer:
Songez qu'un peu de mal-adresse
N'empêche pas de bien aimer.

Quand du temps la faulx redoutable
Viendra moissonner vos attraits,
Qu'un esprit toujours plus aimable
Fasse oublier un teint moins frais.

On attire par la figure,
Mais on conserve par l'esprit;
Et l'esprit est une parure
Que jamais le temps ne flétrit.

Sur-tout montrez avec finesse
Cet esprit fait pour engager;
L'homme est injuste en sa foiblesse,
Il faut savoir la ménager.
De lui feignez de tout apprendre;
Il aime à montrer son savoir;
Vous le verrez d'autant plus tendre,
Que vous le ferez plus valoir.

Si la vieillesse enfin vous glace,
Sachez renoncer aux amours;
Que l'amitié, prenant leur place,
Embellisse vos derniers jours.
Un vieux et paisible ménage
Connoit encor quelques douceurs;
L'hiver a des jours sans nuage,
Et sous la neige il est des fleurs.

Par la C. PIPELET.

LES ADIEUX D'UN VIEILLARD.

Dans le fleuve d'Oubli descendus à pas lents,
Quinze lustres m'ont vu cultiver les talens.
Paris est leur séjour, la pauvreté m'en chasse;
Le Pactole, à regret, coule pour le Parnasse.
Aussi gueux que Tristan, *pâle comme un rentier* (1),
Je fuis, pour ne point faire un sordide métier.
J'ai vécu pour les arts. Un exil nécessaire
Va courber sous son poids ma tête octogénaire.
Irois-je, à des vieillards plus infirmes que moi,
Disputer des secours ou ravir un emploi?

C'en est fait! l'Armançon m'appelle sur ses rives (2).
Les échos, à ma voix mêlant leurs voix plaintives,
Rediront mes ennuis aux rochers des déserts,
Et de mes vains regrets fatigueront les airs.

Adieu, pompeux rivage, en prodiges fertile,
Qui reçus les adieux du moderne Virgile;
Adieu, touchans objets qui saviez, tour-à-tour,
Exciter la pitié, la terreur et l'amour.
Je perds le souvenir des spectacles profanes,
Et je descends vivant dans l'empire des mânes.

Par le C. Ximénez.

(1) Allusion à un vers de Boileau.

(2) L'Armançon passe à Semur et auprès de Montbard, lieux célèbres, puisqu'ils furent habités par Buffon et Guéneau. (*Note de l'auteur.*)

AU CITOYEN LEBRUN,

Sur les vers qu'il a adressés aux Belles qui veulent devenir poètes.

Sublime héritier de la lyre,
Abjure ta rigueur contre un sexe adoré ;
Permets qu'épris du Pinde, il suive le délire
Qu'il t'a si souvent inspiré.
Pourquoi donc de l'amour craindroit-il la disgrace?
L'amour de la beauté n'est jamais le censeur ;
Et le luth d'Apollon, dans les mains d'une Grace,
Doit résonner encore avec plus de douceur.
Il est vrai que ce sexe, aux rives d'Aonie,
Ne pourroit, de ta lyre égalant l'harmonie,
Par une image neuve, un mot audacieux,
De la langue étonnée agrandir le génie,
Et peindre la nature en vers majestueux ;
Des travaux imposans il trompe l'énergie :
Mais la douce romance et la tendre élégie,
Il sait bien les saisir, et faire tour-à-tour
Parler en vers charmans et la Grace et l'Amour.
Vois Sapho : par Phaon trahie,
Elle rendit son art confident de ses pleurs,
Et mérita la gloire en chantant ses malheurs.
Le siècle de Corneille a vanté Deshoulière ;
Et Verdier, Dufrenoy, D'Antremont et Beaufort,
Dans nos jours, d'un heureux effort,

Ont du docte Hélicon atteint la cime altière.
Leur chant du dieu des arts embellit les concerts.
Peux-tu, quand tu les lis, leur défendre les vers ?
L'Autan impétueux qui, sur l'humide empire,
Fait retentir au loin son imposante voix,
Laisse soupirer le zéphyre
Sous l'ombre mobile des bois;
Et des monts à grand bruit le torrent roule et gronde,
Sans empécher que le ruisseau
Charme la pente d'un côteau
Du doux murmure de son onde.
Les belles, faites pour charmer,
Par tous les moyens de séduire,
Ont droit d'assurer leur empire.
On se plait à les lire autant qu'à les aimer:
Non, il n'est pas une victoire
Dont ces objets chéris ne méritent l'honneur.
Nous leur devons l'amour, l'espoir et le bonheur;
Sachons leur pardonner le talent et la gloire.

Par le C. LE GOUVÉ.

A VOLTAIRE.

J'ÉTOIS venu voir le dieu du génie;
Je voulois l'écouter, l'admirer en tout point:
Mais il est comme Dieu dans son eucharistie,
On le mange, on le boit; mais on ne le voit point.

Par feu GUIBERT.

RÉPONSE

AU CITOYEN LE GOUVÉ,

SUR LES FEMMES POÈTES.

GALANT défenseur d'une belle,
Qui, dans tes jolis vers, a cru presque se voir,
Tu sais donc présenter une glace infidelle!
Tu crains que le dépit ne brise le miroir.

Sapho, tant soit peu masculine,
Vingt fois avec éclat, dans ses transports divins,
Atteignit le sommet de la double colline :
Mais nos poètes féminins,
Nos muses de boudoir, chantant à la sourdine,
Pour l'immortalité font des vers clandestins.

Souvent plus d'une belle, amante despotique,
D'un sexe qui l'adore enleva les crayons:
Plus d'une Phébé poétique
A des astres du Pinde emprunté les rayons.

D'une charmante Deshoulière
Soyez plus amans que lecteurs;
Et sur-tout croyons-en Molière :
Redoutons les femmes-auteurs.

Par le C. LE BRUN.

LE RENARD OPINANT,

FABLE.

Sire lion s'étant mis dans la tête
De guerroyer pour faire la conquête
D'une montagne où régnoit l'ours,
Voulut, avant de tenter la fortune,
Avoir le vœu de sa commune.
Il l'assemble, et fait un discours
Où, détaillant tout le mérite
De l'entreprise qu'il médite,
Il conclut que, sans hésiter,
Il convient de l'exécuter.
Puis il cita, l'un après l'autre,
Les assistans pour les faire voter.
Quand ce fut au renard; Moi, dit le bon apôtre!
Je n'aurai point d'avis, si vous le voulez bien.
Sire, à quoi serviroit le mien,
Puisque vous avez dit le vôtre?

Par le C. Mancini-Nivernois.

INSCRIPTION

Placée dans les bosquets du jardin Boutin.

Amans, qui folâtrez dans ce riant séjour,
De ces bosquets touffus respectez le feuillage;
Le mystère fuiroit, s'il perdoit leur ombrage,
Et.... sans mystère, adieu l'amour!

Par le C. Fabien Pillet.

ISMAEL,

POËME (*).

Fidèle ami des champs et des antiques mœurs,
D'Agar et d'Ismaël je chante les malheurs,
Et l'exil d'un enfant, et les pleurs de sa mère.
O toi qui, dédaignant la gloire mensongère,
Sans faste, pour orner ton front pur et serein,
Cueilles la fleur éclose aux rives du Jourdain;
Et laissant d'Hélicon la fontaine tarie,
Va te désaltérer dans la source de vie,
Muse! fais retentir sous mes doigts inspirés,
La harpe de David et ces accords sacrés
Que Milton fit entendre aux plaines britanniques,
Et dont naguère encor sur les monts helvétiques,
Le doux chantre d'Abel tira des sons nouveaux,
Comme autrefois David entouré de troupeaux.
Sur le mont Sinaï tu reçus la naissance,
Lorsque de Jéhova tout fuyoit la présence,
Et que d'un peuple ingrat Moïse blasphêmé,
Resta seul avec Dieu sur le mont enflammé.
Descends, fille du ciel, aux rives de la Seine.

Après avoir long-temps, d'une course incertaine,

(*) Ce fragment est le commencement d'un poëme en trois chants.

Erré dans les déserts, Abraham, déjà vieux,
Avoit vu s'accomplir la promesse des cieux.
Il trouve une patrie, et sur des champs fertiles,
Il voit s'étendre au loin ses tentes immobiles,
Et ses nombreux troupeaux couvrir en liberté
Le Canaan, promis à sa postérité.
A ses arbres pendoit l'olive parfumée;
La myrrhe découloit de l'écorce embaumée;
Le lait de ses brebis suffisoit aux pasteurs;
Ses palmiers lui donnoient des fruits avec des fleurs,
La terre ses moissons, et les cieux leur rosée.
Sa vertu, soixante ans à l'injure exposée,
Des peuples ses voisins attiroit tous les vœux;
Et pourtant Abraham étoit loin d'etre heureux.
La fille de Tharé, sa sœur et son épouse,
De son esclave Agar depuis long-temps jalouse,
S'indignoit qu'à ses yeux, sous le toit paternel,
A l'égal d'Isaac s'élevat Ismaël.
Agar, qui d'Abraham partage la tendresse,
Par d'insolens mépris insulte à sa maitresse,
Depuis que son seigneur, dans son lit amené,
Avoit vu de son sein sortir son premier-né;
Et de ces deux enfans les légères querelles,
Flattoient, en les servant, les haines maternelles.
Ainsi sont divisés, peut-être sans retour,
Les objets qu'Abraham unit dans son amour.
Il oppose aux revers l'ame ferme et prudente,
Qu'exerça quarante ans la fortune inconstante,
Lorsqu'errant et vainqueur, de pays en pays,
Il soumit à son Dieu tant de dieux ennemis:

Mais tel fit admirer ses vertus héroïques,
Qui, sans gloire, succombe aux ennuis domestiques.
Quand le coupable est cher, on ne peut le haïr;
Quand le juge est sensible, il tremble de punir.
Abraham gémissoit et pleuroit en silence;
Alors il réclamoit la fidelle alliance
Du Dieu qui l'a choisi pour transmettre son nom,
Qui, pour multiplier la sainte nation,
Etendra sur ses fils une main tutélaire,
Et doit bénir en lui les peuples de la terre.
Il étoit plus tranquille en priant le Seigneur.
  Près du champ qui nourrit Abraham et sa sœur,
S'élève sur l'Horeb une forêt sacrée,
Où jadis s'arrêta cette arche révérée,
Cette arche, unique asyle où tant d'êtres divers
Echappoient à la mort qui couvroit l'univers.
Là descendit Noé; là de l'arche profonde,
Sortit avec Noé ce qui restoit du monde,
Quand parut à ses yeux ce rameau florissant,
Doux et premier signal du monde renaissant.
Là cessa le grand deuil; et cette terre sainte
D'un homme, en tressaillant, revit la trace empreinte.
Fatigué de punir, c'est là que, pour jamais,
Dieu signe avec la terre une immuable paix,
Et dans les cieux calmés fit éclater pour gage,
Cet arc aux sept couleurs qui brille après l'orage.
Ces vieux chênes, témoins des grands événemens,
Ces hauts palmiers, vainqueurs des saisons et des temps,
Ces gazons toujours verds, et ces fleurs immortelles,
Où l'ange de la paix a reposé ses ailes,

Tout dit encor.... Ici l'Eternel a passé.
Du foyer domestique Abraham repoussé,
Fuit, au pied de l'autel, un souvenir funeste,
Et cherche le Seigneur, seul ami qui lui reste.
Mais qui marche à l'autel d'un pas impétueux ?
C'est elle, c'est Sara. Voyez-vous dans ses yeux
Ce feu sombre et perçant qu'allume la colère,
Et sur un front vieilli, le chagrin plus austère ?
Elle approche, et ses yeux se remplissent de pleurs;
Son front paroît chargé de modestes douleurs;
Dans son geste contraint, sa colère est captive.
« Si vous daignez encor desirer que je vive,
» Abraham, assurez ma gloire et mon bonheur.
» O vous! mon seul appui, mon maître, mon seigneur,
» Je ne quitterai pas vos genoux que j'embrasse,
» Que Sara devant vous n'ait enfin trouvé grace. »
Mais lui : « Sara, dit-il, à genoux devant moi!
» Depuis quand Abraham inspire-t-il l'effroi ?
» Que peut craindre de lui l'épouse la plus chère ?
» N'est-il pas votre ami, n'est-il pas votre frère ?
» De ces titres si saints osez tout espérer;
» Quels que soient vos chagrins, je veux les partager;
» Dévoilez le secret que votre cœur enferme. »
Alors Sara se lève, et d'une voix plus ferme :
« Quelques bontés qu'ici vous fassiez éclater,
» Ma tendresse peut-etre a su les mériter;
» Et si votre faveur me permet de poursuivre,
» Je vous aimai, seigneur, en commençant de vivre;
» Et cédant sans obstacle au penchant de mon cœur,
» J'unis le nom d'épouse au nom de votre sœur.

» Nos jours couloient en paix sous la loi paternelle ;
» Jours heureux ! tout-à-coup la parole éternelle
» Vous ordonne de fuir, de chercher d'autres cieux,
» Et de laisser le champ où dorment vos aïeux.
» Je n'ai point entendu cette voix, ces miracles;
» Abraham le voulait, c'étoit-là mes oracles.
» Je partis avec vous, et n'ai rien regretté ;
» Nos malheurs ajoutoient à ma fidélité.
» J'en atteste aujourd'hui votre honneur et ma gloire :
» Plus d'un prince m'offrit une illustre victoire ;
» Et quand vous demandiez à ces fiers potentats,
» Une retraite obscure au sein de leurs états,
» J'ai pu plus d'une fois, acceptant leur couronne,
» M'arrêter sous un dais et m'asseoir sur un trône.
» J'aimois mieux, avec vous fuyant un vain honneur,
» Errer dans les déserts et suivre un voyageur.
» C'étoit trop peu sans doute, et j'ai fait davantage.
» De l'hymen le plus cher nous n'avions point de gage
» Qui pût vous consoler au déclin de vos jours ;
» Moi-même vous cherchant de nouvelles amours,
» J'oubliai tous mes droits, et ne crus que mon zèle.
» Sous mes tentes dormoit une esclave assez belle :
» Je la conduis vers vous ; ma main, ma propre main
» A soulevé le voile attaché sur son sein.
» Le Dieu qui voit les cœurs a vu mon sacrifice ;
» A nos vœux réunis il daigne etre propice,
» Et mon esclave donne un fils à mon époux.
» Je fus loin d'écouter des sentimens jaloux ;
» C'étoit votre bonheur, c'étoit ma récompense.
» Enfin sur mes genoux il reçut la naissance.

» Mais l'équitable Dieu déshérita ce fils
» Du sceptre et des honneurs à notre sang promis ;
» Il réservoit au mien ces hautes destinées ;
» Mon sein devint fécond en dépit des années :
» J'eus un fils ; ah ! faut il qu'en ce moment pour lui,
» Contre le fils d'Agar j'implore votre appui ?
» Chaque jour Ismaël, trop fier de vos caresses,
» Dédaigne l'héritier des divines promesses ;
» Il insulte en mon fils ses illustres aïeux,
» Et les trônes marqués pour nos derniers neveux.
» Plus insolente encor, sa mère ici me brave ;
» Mon fils doit-il céder au fils de mon esclave ?
» Choisissez, mais sur l'heure, et réfléchissez bien,
» Ou l'esclave, ou l'épouse, ou mon fils, ou le sien.
» Ah ! reprend Abraham, épouse trop cruelle !
» Combien vous déchirez mon ame paternelle !
» Il faut une victime à vos ressentimens ;
» Hélas ! puis-je choisir entre mes deux enfans ?
» Je suis vieux, et bientôt il faut que je succombe ;
» Ai-je trop de deux fils pour pleurer sur ma tombe ?
» Vivez, régnez en paix ; qu'Agar et que son fils
» A vos ordres sacrés soient à jamais soumis :
» Je les livre en vos mains en demandant leur grace. »
Sara sort en silence ; Abraham suit sa trace.

Loin de la tente obscure où, sur des lits de fleurs,
Auprès de leurs troupeaux reposent les pasteurs,
Il est une retraite aux femmes consacrée,
Et dont aucun pasteur n'obtint jamais l'entrée.
Ismaël, Isaac, encor tous deux enfans,
Abraham, qui comptoit un lustre après cent ans.

Des enfans, un vieillard, seuls en passent l'enceinte.
Là règne avec la paix le travail sans contrainte ;
Les mobiles fuseaux, dans le calme des nuits,
Sont agités sans cesse, et trompent les ennuis.
C'est-là que de Sara les servantes fidelles,
S'occupent en silence : Agar, au milieu d'elles,
Partageant les emplois, le temps et les fuseaux,
Encourage, modère, et fixe les travaux.
Cependant Ismaël, à ses pieds qu'il embrasse,
Prépare l'instrument aiguisé pour la chasse,
Courbe un arc, et de fer il arme le roseau
Qui fuira dans les airs plus léger que l'oiseau.
Auprès de lui dormoit l'ami de sa jeunesse,
Le chien qu'il a nourri, fameux par sa vitesse,
Anumis, qui par-tout le devance ou le suit,
Docile au premier geste et prompt au moindre bruit.
Là, Tharès, qui naquit d'une mère africaine,
Ourdit un lin d'albâtre entre ses doigts d'ébène ;
Plus loin sont près d'Agar, Ozia, vierge encor,
Esther aux noirs sourcils, Rachel aux cheveux d'or.
Et vous sur-tout, et vous, jeune et belle Eudalie,
Vous de nouveaux attraits chaque jour embellie,
Pour qui réserve Agar ses souris les plus doux,
Sans que l'œil de vos sœurs puisse en être jaloux ;
Du fils aimé d'Agar vous lui tracez l'image.
Eudalie, Ismaël, tous deux ont le même âge.
Agar avec plaisir voit croître sous ses yeux,
Cette tendre amitié, fruit de leurs premiers jeux,
Qui double le trésor de sa jeune famille ;
Compagne de son fils, Eudalie est sa fille,

Et sur ces deux enfans, avec égalité,
Elle épanche ses vœux, ses soins et sa bonté:
Telle entre deux ruisseaux qui, des vertes prairies
Suivent la douce pente et les routes fleuries,
Une source féconde en ses riches canaux,
Partage également le bienfait de ses eaux.
Agar, par ses accords, charmoit les longues veilles,
Chantoit de l'univers les naissantes merveilles,
L'Eternel qui créa le soleil et le temps:
Il a dit: à sa voix naissent les élémens;
Les mers ont leurs bassins, leurs bornes, leurs rivages:
Et couverte de fleurs, et de fruits et d'ombrages,
La terre, suspendue au milieu d'un ciel pur,
Tourne et nage en des flots d'or, de pourpre et d'azur.
Agar chantoit encor l'architecte suprême,
Et l'homme qu'il forma ressemblant à lui-même;
L'homme né pour l'empire, et sous ces frais berceaux,
Appelant par leurs noms les divers animaux,
Sa gloire fugitive et l'épouse éperdue,
Qui cueillit dans Eden la pomme défendue,
Ce fruit long-temps amer pour les tristes mortels.....

Par le C. FLINS.

ÉPITAPHE.

CI gît un vieil atrabilaire!
Après l'avoir fait enterrer,
Sa veuve, n'ayant rien à faire,
Prit le parti de le pleurer.

Par le C. SAINT-LAMBERT.

PORTRAIT
D'UNE PETITE CHIENNE.
IMITATION DE MARTIAL.

FLORE surpasse en charme, en volupté,
L'oiseau fameux que Catulle a chanté ;
On ne voit point de chienne aussi jolie :
A mon ami tout le monde l'envie.
Flore est d'un prix au-dessus des bijoux ;
Une colombe est bien moins caressante ;
Ses baisers sont et moins purs et moins doux.
Combien sur-sout Flore est intéressante,
Quand elle peint la peine ou le plaisir!
Que son langage est expressif et tendre!
Lorsqu'elle dort, le plus léger soupir,
Le moindre bruit ne se fait pas entendre.
Dès qu'elle sent le besoin de sortir,
Grattant du pied en chienne bien apprise,
Elle avertit : les meubles, les tapis,
N'ont, par sa faute, été jamais salis,
Tant à la regle en tout Flore est soumise!
Pour Flore, il s'est offert mille partis :
Aucun mari n'a paru digne d'elle ;
Flore est encore une chaste pucelle.
Aussi craignant que sans postérité,
Passant un jour sur les bords du Léthé,

Lorsque la mort fermeroit sa paupière,
Cette beauté ne périt toute entière,
Son maître eut soin, grace à l'art du pinceau,
De la soustraire à l'oubli du tombeau.
De son talent telle fut la magie,
Qu'en voyant Flore et son portrait auprès,
Sans peine on croit qu'ils sont tous deux en vie,
Ou que tous deux ne sont que des portraits.

Par le C. KIVALANT.

LE LIVRE BIEN ADRESSÉ.

A certain protecteur qu'il ne connoissoit guère,
Un célèbre auteur vint un jour,
Dans le dessein de lui faire sa cour,
De l'un de ses écrits offrir un exemplaire.
Bien obligé, dit le titré Midas!
Mais, mon cher, remportez le livre:
De ces graves objets je ne m'occupe pas;
J'en ai tant d'amusans à suivre!
Dans votre antichambre, en ce cas,
Répond l'auteur, piqué comme il doit l'être,
Je m'en vais le laisser: là, si le sort lui rit,
Parmi vos gens du moins, il tombera peut-être
Dans les mains d'un homme d'esprit.

Par le C. MUGNEROT.

LES DEUX ROSES.

COUPLETS A ROSE M**.

Air: *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

ENTRE deux draps d'un blanc satin,
La jeune Rose qui sommeille,
Est, comme celle du jardin,
D'une couleur fraîche et vermeille.
Quand, par les songes de l'amour,
L'une dans son lit est bercée,
Par Zéphyr, l'autre, au point du jour
Est sur sa tige caressée.

L'une en ses yeux porte, je crois,
Le trait brûlant qui nous lutine;
L'autre nous blesse quelquefois
Du trait piquant de son épine.
Si l'une est la reine des fleurs,
L'autre exerce un plus doux empire;
Elle règne sur tous les cœurs,
Que son charme puissant attire.

L'une est faite pour la beauté:
L'autre est faite pour la tendresse;
Et chacune de son côté,
Doit vers son but tendre sans cesse.
L'une à l'amour cédant enfin,
Goûte un plaisir que rien n'égale;
Et l'autre, en suivant son destin,
Meurt sur le sein de sa rivale.

Par le C. G. J. C. CROISZETIÈRE.

LE FRIPON ACCOMMODANT.

1788.

Un marquis de hasard, au jeu faisant ressource,
D'un enfant de famille avoit vuidé la bourse ;
A la police il fut traduit :
On vous accuse, dit le juge ;
Même sur votre compte il court un fâcheux bruit ;
Allons, avouez tout, et point de subterfuge.
Que vous gagniez très-fréquemment,
Cela se peut absolument :
Mais gagner tous les jours ! mais que votre adversaire
Jamais ne voie un as.... Ceci paroît trop fort.
On le conçoit pourtant, reprit notre corsaire ;
C'est au jeu que l'on voit les plus grands coups du sort.
— Quoi qu'il en soit, je vous le dis sans feinte,
De ces coups-là défiez-vous enfin ;
S'il me revient contre vous quelque plainte,
Je.... vous me comprenez. — Oui, repart l'aigrefin ;
Oui ; mais exempt de tort, je dois l'être de crainte.
Desirant toutefois complaire à monseigneur,
Et qu'il en ait preuve certaine,
A tous ses protégés je m'engage d'honneur,
De donner quelques as une fois par semaine.

Par le C. D.

A DORIS.

LAISSE-MOI dans ces vers te vanter mon bonheur.
Rappeler tes bienfaits, chanter ce que j'adore,
Me peindre ton esprit, tes graces et ton cœur,
Doris, c'est en jouir encore.
Le dieu de l'Hélicon versa sur ton berceau
Les rayons les plus purs de sa flamme puissante;
Il alluma, Doris, dans ton ame naissante,
L'amour de tous les arts, le sentiment du beau.
Piccini par son chant, Gluck par son harmonie,
Les muses de Voltaire et celles de Rousseau,
Les pinceaux de la France et ceux de l'Ausonie,
T'enivrent tour-à-tour des charmes du plaisir.
Tu sais jouir, tu sais choisir;
La nature est ton guide, et ton cœur est ton maître.
Nos goûts nous sont communs; l'âge affoiblit les miens;
Mais je te vois jouir, et je les sens renaître;
J'ajoute à mes plaisirs le sentiment des tiens.
Il est encor, Doris, une volupté pure
Qu'inspire le plus grand, le plus noble des goûts;
On n'aime point les arts sans aimer la nature;
Les chefs-d'œuvre des arts n'en sont que la peinture.
Le goût de la nature est commun entre nous.
Ce n'est pas seulement ce plaisir nécessaire
De nous donner tous nos instans,
Qui, dans ces champs heureux, nous rappelle au printemps:
Il est un autre instinct, un charme involontaire,

Qui nous tire de l'ombre et du bruit des cités,
Pour ramener nos pas sur ces bords écartés.

Ici nous admirons, nous aimons les ouvrages
Du maître du grand tout, de l'être créateur;
De deux cœurs enchantés des dons de leur auteur,
Sans doute avec plaisir il reçoit les hommages.
Ici nous jouissons de l'éclat d'un beau jour;
L'appareil de la nuit, les astres, les nuages,
Répétés sur ce fleuve où flottent leurs images,
Ces champs couronnés tour-à-tour
De fleurs, de moissons, de verdure,
Le sombre des forêts, les voix de mille oiseaux,
Ce ruisseau dans les prés entrelaçant ses eaux;
Des jardins alignés, les dessins, la parure,
Le désordre charmant des champs et des hameaux;
Tous ces dons variés de l'immense nature,
Nous remplissent tous deux des transports les plus doux
Ce superbe univers semble créé pour nous.
Nous croyons posséder tous les biens qu'il rassemble;
Du Dieu qui le forma tu sens tous les bienfaits,
Je les sens avec toi; nous jouissons ensemble,
Et rien n'altère en nous le plaisir et la paix.
Tu sais penser, sentir, et raisonner et rire;
Tu ne vois point le mal, ou ne sais point le dire;
J'oublie auprès de toi tous les cœurs corrompus;
J'y prends pour les humains une heureuse indulgence.
Assemblage enchanteur de graces, de vertus,
De force et de gaité, de sagesse et d'enfance,
Doris, tu sais aimer; ce mot veut dire tout.

Un cœur sensible est bon : quiconque aime est aimable :
L'amour n'est point en nous l'illusion du goût,
Une ivresse des sens, une erreur agréable,
L'ardeur, les desirs passagers,
Le caprice inconstant de deux êtres légers;
Il remplit tous nos jours, il en dispose en maître.
Seuls objets de nos soins, seuls objets de nos vœux,
L'un par l'autre animés, et l'un par l'autre heureux,
Nous avons confondu nos destins et notre etre.
Vois-tu, dans ces jardins, ces chênes, ces ormeaux,
S'approcher, s'embrasser, confondre leurs rameaux?
O Doris! ils sont notre image.
Ils resteront unis jusques dans leurs vieux ans;
Et sur un même lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont ensemble accablés par le temps.

Par le C. Saint-Lambert.

AUX FEMMES.

Femmes, que le plaisir enchante,
Vous ne redoutez pas les ravages du temps :
La vanité vous dit encor seize ans,
Quand l'almanach vous dit quarante.

Par le C. Hoffman.

LA POULE-D'INDE ET LES PERDREAUX,

FABLE.

De quelques œufs abandonnés,
Sans doute à périr condamnés,
Certaine poule-d'Inde ayant fait la trouvaille,
A les couver tout aussi-tôt se mit :
Au bout du compte, il en sortit
Petits perdreaux à fine taille.
Qu'est donc ceci ? quels avortons chétifs,
Dit le coq-d'Inde en voyant cette espèce ?
Ce sont mes enfans adoptifs,
Dit la couveuse. — Et quels motifs
Te font leur prodiguer une vaine tendresse ?
— Mon plaisir.... et leur foiblesse.

Par le C. A. Vitallis.

IMITATION DE MARTIAL.

Quel sein! quelle superbe tête!
Mais quel front impudent! quel cynisme effronté!
Sois moins belle, ou sois plus honnête,
Trop lascive Aglaé : tu gâtes la beauté.

Par le C. Drobecq.

SOUPER DE GLUCK ET PICCINI.

Fragment d'un poëme sur la musique. 8e ch.

A ce souper, l'Allemand politique
Crut devoir taire et cacher son dépit.
Il seroit mort comme Caton d'Utique ;
Mais dans le vin sa douleur s'assoupit.
Par les plaisirs la table étoit servie ;
Le vin couloit, et bientôt la gaîté
Donna l'essor à la sincérité.
C'est le moment le plus doux de la vie,
Et Piccini, par sa simplicité,
Sembloit charmer les serpens de l'envie.
Il verse à Gluck, le flatte, lui sourit.
Gluck, qui s'enivre en buvant, s'attendrit.
Mon doux rival, lui dit-il, dans le verre,
Noyons tous deux la discorde et la guerre.
Comme tes chants, mon bruit a réussi.
Je suis content ; mon secret, le voici :
J'ai fait semblant d'estimer la louange ;
Mais c'est de l'or qu'il faut gagner ici,
Et notre gloire est en lettres-de-change.
On t'aura dit que je suis charlatan,
Que pour du beau j'ai donné de l'étrange :
Mais la musique est de l'orviétan.

Suis mon exemple, et fais-toi sans scrupule
Un parti fort de prôneurs aguerris.
Avec des mots, l'impudence, à Paris,
Mène à son gré la sottise crédule.
Ce peuple est vain, suffisant, ridicule :
Pour son oreille, il ne faut que des cris.
Tu dois trouver mon chant plat ou baroque ;
Le tien est beau ; mais pour qui le fais-tu ?
Pour quelques gens délicats ? je m'en moque.
Ce succès-là ne vaut pas un fétu.
Et qu'on me donne un sujet bien atroce,
Quelque tyran, quelque peuple féroce,
Un bon enfer : alors je te promets
De revenir plus bruyant que jamais.
En attendant, tiens la scène lyrique :
Mais si tu veux y prendre un vol plus haut,
Sois secondé de mon ami Trigaud.
Son ignorance est profonde en musique ;
Mais il est rogue, insolent, emphatique ;
Et quand il est monté sur son Platon,
Aux beaux esprits sa voix donne le ton.
Il fait trembler le cercle académique.
Homme en faveur sous le grand du Barri,
Il a perdu son protecteur chéri.
Mais à la cour on l'honore, on l'accueille ;
Il prétend même être inscrit sur la feuille ;
Et pour Alceste il a si bien prêché,
Qu'on lui destine un petit évêché.
Daigne le voir : la faveur n'est pas grande ;
Parmi les sots il est fort répandu.

Prôneur bruyant et flatteur assidu,
L'enthousiasme est chez lui de commande;
De cabaleurs il s'est fait une bande;
Et satisfait de t'avoir entendu,
Comme un esclave il te sera vendu.

Par le C. MARMONTEL.

LE CHANOINE AU BAL.

1788.

DANS un chapitre de province,
Un jeune clerc, nouvellement reçu,
Voulut aller au bal: mais il fut reconnu,
Quoique bien déguisé. — La faute n'est pas mince;
Quel scandale! ô mœurs! ô vertu!
Pour juger ce forfait, le chapitre s'assemble;
Quel parti va-t-on prendre? on dispute beaucoup,
Et l'on ne s'entend pas; c'est l'usage par-tout.
Le crime est odieux, dit l'un, que vous en semble?
Odieux, reprend l'autre! ah! dites inoui.
Inoui c'est le mot, poursuit un troisième; oui,
Si l'on souffroit de telles incartades!...
Messieurs, dit le doyen, homme prudent et doux,
Remettons-lui ces escapades;
Il s'en lassera comme nous.

Par le C. W.

SOYONS CE QUE NOUS SOMMES.

Quidquid et in tenebris nos sumus, ita foras.
MART. l. XI, 2.

Pourquoi ce front sévère et sombre,
Caton ? réponds-moi sans détour :
Qui n'est pas vertueux dans l'ombre,
Est un hypocrite au grand jour.

Laissons le masque à ces faux sages,
Dont le front trahiroit le cœur :
Nous, montrons par-tout des visages
Où brillent la joie et l'honneur.

Francs et vrais, rions sans grimaces ;
Honnêtes, respectons les mœurs ;
Sages, suivons les doctes Sœurs ;
Et sensibles, suivons les Graces.

Par le C. DROBECQ.

LE PORTRAIT RESSEMBLANT.

Le portrait en pastel, dont tu m'avois fait don,
Coule, et déjà du temps a ressenti l'outrage :
J'en suis faché : mais, ma Ninon,
Il te ressemble en cela davantage.

Par le C. XIMÉNEZ.

PÉTRARQUE,

OU

CHANT SUR LA GUERRE CIVILE (*).

Sur ces Alpes inaccessibles,
Qui dominent les airs de leur front souverain,
Mégère et ses sœurs inflexibles,
De la guerre civile avoient frappé l'airain.

Tel que la cloche aux sons funèbres,
Qui semble au loin gémir sur le jour expirant,
Ce bruit émut les bords célèbres
Où le Pô de son urne épanche le torrent.

Là, seul, dans sa douleur sauvage,
Pétrarque à son amante offroit de vains regrets;
Et sa lyre dans le veuvage,
Reposoit, détendue aux branches d'un cyprès.

Son cœur à ce signal frissonne :
Il voit flotter par-tout des étendards rivaux;
Il voit Némésis et Bellone
A leur char fratricide atteler leurs chevaux.

(*) On a essayé de saisir dans ce chant les idées principales qui animent la belle Ode où Pétrarque déplore les guerres civiles de l'Italie.

Dans cette lice meurtrière,
Des glaives étrangers frappent ses yeux surpris....
Tu venois, perfide Bavière,
Repaître ton orgueil sur de sanglans débris.

Soudain la patrie éperdue,
De Laure dans son cœur fait taire le trépas;
Il prend sa lyre suspendue,
Et dans les rangs guerriers précipite ses pas.

Le malheur qui le décolore,
Ses vêtemens de deuil, ses longs cheveux épars,
Et son nom et celui de Laure,
Etonnent les esprits et fixent les regards.

Son luth commande le silence;
On entoure à l'envi le chantre des amours;
Et Mars, appuyé sur sa lance,
Dans son sein belliqueux recueille ce discours:

Cruels, de vos bras sanguinaires,
Venez-vous creuser vos tombeaux?
Pourquoi ces aigles mercénaires
Sont-ils mêlés à vos drapeaux?
Cette alliance inviolable,
Ce pacte signé par vos mains,
Sera-t-il plus inaltérable
Dans le cœur vénal des Germains?

Mère attentive et bienfaisante,
La nature éleva pour nous

Ces Alpes, barrière imposante,
Où dut se briser leur courroux;
Et bravant ses loix souveraines,
Nous, artisans de nos malheurs,
Pour assouvir d'injustes haines,
Nous appelons nos oppresseurs!

Ainsi, dans une même enceinte,
Les troupeaux amis de la paix,
Crédules, dormiront sans crainte
Avec les monstres des forets!
O honte! leur antre sauvage
Nous vomit ces Cimbres vaincus;
Et le Pô, d'un sanglant breuvage,
Calma la soif de Marius.

Bientôt, jusques dans leurs repaires,
Nous forçâmes ces vils troupeaux;
Le Rhin, sur ses bords tributaires,
Vit flotter nos heureux drapeaux.
César, dans Rome satisfaite,
Traîna leurs rois chargés de fers,
Et s'essaya, par leur défaite,
A l'empire de l'univers.

Insensés!... quel espoir frivole
Fondez-vous sur ces alliés?
Rome et l'affront du Capitole
Seront-ils jamais oubliés?

Rienzi, parjure à ma lyre (*),
Vient d'expier ses attentats;
L'Italie à peine respire,
Qu'à Vienne vous tendez les bras.

Bientôt, enrichi de vos pertes,
Ces étrangers ambitieux
Fouleront vos villes désertes
De leurs coursiers victorieux.
De leur parricide alliance,
Vous goûterez les fruits amers;
Vous saurez, après la vengeance,
Le poids que peseront leurs fers.

Ah! prévenez votre ruine :
Voyez errer sur des tombeaux
La peste et la pâle famine,
Se disputant d'affreux lambeaux.
Par vos fils, vos tendres épouses,
Au nom de la patrie en deuil,
Etouffez vos haines jalouses :
A la paix immolez l'orgueil.

Bienfaitrice de la nature,
La paix repeuple nos remparts,
Des champs anime la culture,
Relève l'empire des arts.

(*) Pétrarque adressa à Rienzi sa fameuse Ode XI, où il conjure ce tribun de rendre à Rome sa majesté première.

A l'erreur sa bonté pardonne:
Elle protège les vertus;
Et les Etats qu'elle abandonne,
Tombent l'un sur l'autre abattus.

Ce rivage de mon enfance
N'est-il pas le berceau chéri,
Où, dans les jours de l'innocence,
Je fus si doucement nourri?
Pour moi, cette terre est sacrée;
Là, je pleure plus d'un trépas:
Un père, une mère adorée
Y dorment.... Ne les troublez pas.

Là même.... Il poursuivit encore:
Les sanglots, dans sa bouche, arrêtent son discours;
Il n'ose, hélas! parler de Laure;
Sa douleur dit assez sa perte et ses amours.

Soudain, ô pouvoir de la lyre!
Tous ces guerriers, vaincus par la douce pitié,
Abjurent un fatal délire,
Et sous leurs étendards vint s'asseoir l'amitié.

La Paix, fille de l'Harmonie,
Couronna des amans le chantre révéré;
Et l'aigle de la Germanie,
Loin de ces bords heureux s'enfuit désespéré.

Par le C. TH. DÉSORGUES.

LA FEMME SAVANTE.

Qu'il est charmant, l'auteur de Galathée,
Disoit hier Hortense à ses amis!
Toujours, depuis que je les lis,
Ses ouvrages m'ont enchantée....
Mais, selon moi, *Numa* n'a point de prix;
Nulle histoire ne fut plus joliment contée.
Vous connoissez *Numa*, reprit malignement
Cléon, connu par plus d'une satyre!
Madame, voulez-vous nous dire
Ce qui vous intéresse en ce joli roman?
Monsieur, tout comme ailleurs on y voit, dit Hortense,
Des aveux faits en confidence,
Des intrigues d'amour, de sublimes vertus....
Mais ce qui me ravit le plus,
C'est l'endroit où *Numa*, se piquant de constance,
Finit par épouser son cher *Pompilius*.

Par le C. Boinvilliers.

L'AMOUR D'UN VIEILLARD.

Je touche aux bornes de la vie;
Mais l'amour vient me ranimer;
Je suis jeune aux pieds de Sylvie:
J'ai si peu de temps pour l'aimer,
Qu'il faut l'aimer à la folie.

Par le C. Saint-Lambert.

MERCURE ET LE SCULPTEUR,

OU

LA VANITÉ CORRIGÉE.

Mercure, messager céleste,
Méprisoit fort les autres dieux.
Tous, à son gré, de défauts très-nombreux,
Etoient pourvus; lui seul avoit de reste
Les qualités qu'on désiroit en eux;
Lui seul étoit parfait. Telles gens, sur la terre,
Se rencontrent souvent: d'un mépris bien sincère,
Leur orgueil nous honore tous;
Aux pieds de leur mérite, on les voit à genoux.
Mercure, de Jupin son père,
Ne faisoit aucun cas; pour le dieu de la guerre,
Selon lui, c'étoit un brutal:
Vulcain, un jaloux animal,
Bon, tout au plus, à forger le tonnerre;
Apollon, un plat rimailleur;
Le vieux Atlas, un radoteur:
Vénus, une catin; Diane, une coureuse,
Et Minerve, une précieuse;
Ainsi de tous: chacun passoit
A sa sévère et mordante censure.
De l'examen il résultoit
Que si d'eux tous quelqu'un étoit parfait

Sans contredit, c'étoit Mercure.
Pourvu de cette opinion,
Il prend un jour figure humaine,
Quitte l'Olympe, et descend dans Athène,
Y lance maint trait, maint lardon,
S'amuse à nos dépens, et long-temps s'y promène ;
Puis de tous nos travers las d'arpenter la scène,
Et voyant près de lui l'attelier d'un sculpteur,
En cet endroit le dieu railleur
Termine sa course incertaine.
Mon ami, lui dit-il, des dieux
Je voudrois bien acheter les statues.
Passez de ce côté, dit l'artiste, à vos yeux
J'en présenterai qui des cieux
Vous paroîtront tout exprès descendues.
Voyez ce Jupiter: son air majestueux;
Aisément le fait reconnoître.
— Combien le vendez-vous ? — Six ducats; en honneur!
Ce n'est pas mettre à sa valeur
Des dieux et des hommes le maître.
— Et Junon ? — Tout autant; sans débats superflus,
Elle ne coûtera pas moins, je vous le jure.
— Et Mercure ? — En prenant les deux autres, Mercure
Ne vous coûtera rien, il ira par-dessus.

Qui fut bien sot et bien confus ?
Ce fut le messager céleste ;
Honteux d'être si rabaissé,
Il laissa-là le marché commencé,
Et ne demanda pas son reste.

Au premier rang chacun se croit placé.
Pareille leçon sur la terre,
A bien des gens seroit fort salutaire;
Mais il est beaucoup moins aisé
D'en profiter que de la faire.

Par le C. LE MAZURIER.

AUX GOUVERNANS,

*Après avoir lu l'*Hiéron *de Xénophon.*

O vous qui gouvernez, que vous êtes à plaindre!
Vous ne pouvez rien voir que par les yeux d'autrui;
Pour franchise, souvent vous prenez l'art de feindre,
Et des plus grands forfaits le pouvoir est l'appui.

Vainement le passé vous luit et vous éclaire;
L'embarras du présent, l'effroi de l'avenir,
Absorbent tour-à-tour l'éclat de la lumière,
Et vous récompensez tel qu'il faudroit punir.

Craignez moins vos censeurs que vos apologistes;
Démentez les premiers, rendez les autres vrais:
Brutus frappa Tarquin, et non les libellistes;
Ecrasez les tyrans, méprisez les pamphlets.

Par le C. VALANT.

LES MARIONNETTES,

FABLE.

QUAND, pour la première fois,
Marionnettes parurent,
Petits et grands y coururent;
Et d'une commune voix,
Tous crièrent au miracle.
L'entrepreneur du spectacle
En eut renom de sorcier,
Et le parterre grossier
Prit seigneur Polichinelle
Pour un démon familier.
Mais quelqu'un vit la ficelle,
Et s'en fut le déclarer :
Dès qu'on connut le mystère,
Chacun traita de misère
Ce qu'il venoit d'admirer.

C'est ainsi que souvent la scène politique
Offre, en ses divers changemens,
De merveilleux événemens
Qui semblent un effet magique.
Gardons-nous bien de laisser voir,
Pour l'honneur de la République,
Les ressorts qui la font mouvoir.

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

LA MONTAGNE D'AMOUR,

ROMANCE.

Beaudouin n'avoit qu'un cœur trop tendre,
Sa valeur, son âge et son nom ;
A Genièvre comment prétendre ?
Mais l'Amour suit-il la raison?
Tous deux s'aimoient sans se le dire,
Cependant ne l'ignoroient pas :
D'un père ils redoutoient l'empire ;
L'or seul a pour lui des appas.

On est imprudent quand on aime ;
Tout trahit le secret du cœur :
Un seul regard, un soupir même,
Nomme l'amant ou le vainqueur.
Instruit de leur flamme innocente,
Ce baronnet veut la punir ;
Aux pieds de Genièvre expirante,
Beaudouin sous le fer va périr.

Mais de sa fille il voit les larmes ;
La nature parle à son tour :
« Viens, dit-il, mériter ses charmes,
» En lui donnant preuve d'amour.
» Sans nul repos, sur la montagne,
» Porte l'objet de tes souhaits :

» A ce prix elle est ta compagne,
» Ou tu la perdras pour jamais. »

Rien n'étonne l'amour extrême;
Beaudouin se croit déjà vainqueur;
Dans ses bras sentir ce qu'il aime,
Double sa force et sa valeur.
Plein d'espoir, il part, il s'élance,
Et se croit déjà de retour:
Tout disparoît, sommet, distance,
Tout s'applanit devant l'amour.

C'est en vain, hélas! qu'il espère;
Déjà ses pas sont chancelans;
Genièvre, en accusant son père,
Fixe sur lui ses yeux charmans.
« Ah! dit Beaudouin, ce regard tendre
» M'a fait oublier tous mes maux,
» Et dans mes sens a su répandre
» Un feu plus doux que le repos. »

Que le sommet est haut encore!
Et Beaudouin est foible, mourant;
Les pleurs de celle qu'il adore
Baignent son front pâle et brûlant:
« Le premier baiser de ta bouche
» Peut seul éloigner mon trépas: »
Il le reçoit; au but il touche,
Et tombe expirant dans ses bras.

« Je meurs, dit-il, avec constance,
» Puisque je meurs digne de toi;

» Un jour, j'ai connu l'espérance,
» Et j'ai su mériter ta foi. »
Il expire.... Genièvre même,
Recevant ce dernier soupir,
Dans les bras de celui qu'elle aime,
En mourant, cesse de souffrir.

Par la C. BEAUFORT.

L'ACTE AUTHENTIQUE.

Un garde-note ayant fringante épouse,
Chez elle un jour, par le démon poussé,
Entra soudain, n'étant point annoncé :
Trait ordinaire à toute ame jalouse.
Que vit notre homme ! ô spectacle odieux !
Nouveau Vulcain, il vit de ses deux yeux
Un autre Mars vaquant au doux mystère.
Il en frémit ; mais le couple fripon
L'osant railler : Eh bien ! notre acte est bon ;
Convenez-en, il est devant notaire.

Par le C. D.

ANECDOTE.

Deux modernes législateurs,
Gens instruits, grands dissertateurs,
Disputoient fort sans trop s'entendre,
Lorsque l'un d'eux, sans plus attendre :
Eh ! mon cher collègue, avec toi
Comment veux-tu que l'on raisonne ?
Car tu parles de Sparte, et moi
Je parle de Lacédémone.

Par le C. LADMIRAL.

LA RÉSIGNATION.

O doux hymen, à messieurs tels et tels,
Galans si vifs, bientôt époux si mornes,
Comme au taureau qu'on dévoue aux autels,
J'ai vu dorer la pillule et les cornes.
Vite j'ai fui.... mais fuirai-je toujours ?
O doux hymen ! que Plutus soit ton sbire,
Et sur ses pas, transfuge des amours,
Je suis tout prêt à voler au martyre.

Par le C. B.

L'ENFER TEL QU'IL EST.

Traduction de Lucrèce, liv. 3.

Si jamais, pour troubler le calme de nos jours,
Le torrent du passé ne remonta son cours,
Des siècles qui naîtront avons-nous plus à craindre ?
Au miroir du passé l'avenir vient se peindre ;
L'impassible néant nous précède et nous suit :
La mort est un sommeil dans l'éternelle nuit.

Vous craignez le Tartare et son horreur profonde !
Le tableau des enfers n'est qu'un tableau du monde.
Tantale qui frémit à l'aspect du rocher (*),
Sur son front pâlissant prêt à se détacher,
C'est ce lâche mortel, victime imaginaire,
Qui d'un Dieu menaçant voit par-tout la colère.

Par d'avides vautours Tytie est-il rongé ?
Je veux que ce grand corps, sur la terre alongé,

(*) Quelques poètes, Horace, par exemple, ont dit que le supplice de Tantale consistoit à souffrir une soif ardente au milieu des eaux qui fuyoient sans cesse ses lèvres altérées. Mais d'autres peignent Tantale dans les enfers, menacé à chaque instant de la chûte d'un rocher suspendu au-dessus de sa tête. (Voyez Cicéron, Tuscul. liv. IV, parag. 35.) *Note de l'auteur.*

Surpassant en effet toutes les hyperboles,
Au lieu de neuf arpens embrasse les deux pôles.
Croit-on que ses bourreaux, dans leur férocité,
Parcourant de son sein l'immense cavité,
Y trouveroient toujours leur affreuse pâture ?
Non, cet excès d'horreur n'est pas dans la nature.
Quel être peut suffire à des tourmens sans fin,
Et d'un monstre éternel alimenter la faim ?
Le vrai Tytie est l'homme, alors qu'il est en proie
Aux tourmens de la crainte, aux accès de la joie,
Ou que l'affreux remords dont il est dévoré,
A fait mourir la paix dans son cœur déchiré.

Sysiphe est parmi nous, et non pas chez les ombres.
C'est cet ambitieux, aux regards faux et sombres,
Qui toujours s'élançant vers des honneurs nouveaux,
Retombe dans la fange aux pieds de ses rivaux.
Hélas ! pour de faux biens qu'on ne sauroit atteindre,
Braver tous les dangers, tout souffrir et tout craindre,
N'est-ce pas contre un mont pousser à bras tendus
Un rocher qui résiste à vos efforts perdus,
Et qui, touchant à peine au front de la montagne,
Retombe, et va par bonds rouler dans la campagne ?

Vous, à vos passions lâchement asservis,
Dont les cœurs, toujours pleins et jamais assouvis,
Sont sans cesse enivrés et desirent sans cesse :
Vous, pour qui les saisons prodiguent leur richesse,
Et vous comblent de biens sans combler vos souhaits,
Vos besoins renaissans parmi tant de bienfaits,

Ne retracent-ils pas les maux des Danaïdes,
Remplissant vainement des tonneaux toujours vides ?

Ces Parques, ces bourreaux, ces gouffres allumés,
Où roulent dans la nuit des torrens enflammés,
Sont d'absurdes récits, enfans de l'imposture.
Le méchant, dans son cœur, n'a-t-il pas la torture ?
Il y trouve le feu, les fers, le fouet vengeur,
Et du rocher fatal l'effrayante hauteur.
Il les fuiroit en vain; l'ardente conscience,
De ses ongles de fer, le déchire d'avance.
A ses yeux égarés, dans un triste lointain,
De ses affreux tourmens rien ne montre la fin.
Au sein du néant même il se crée un Tartare,
Et se plonge vivant aux gouffres du Ténare.

Par le C. R. D. FERLUS.

CONTRE UN ONCLE AVARE.

MON oncle est riche, et je n'ai rien,
N'aurai rien, lui vivant; il le dit, le répète ;
Mais après son trépas il m'assure son bien :
Que voulez-vous que je souhaite ?

Par le C. CHAMFORT.

A UNE JEUNE FEMME

Obligée de quitter son époux, parce qu'il a une autre femme.

D'UN époux se voir séparée,
Est sans doute un bien grand malheur;
Je ressens toute la douleur
De Zilia désespérée.
Cependant, faut-il qu'un mari
Trouble ainsi ta jeune cervelle?
Laisse-là ce mortel chéri,
Qui, par devoir, est infidèle;
Et choisis-moi pour favori
L'auteur de cette bagatelle.
On ne m'a jamais épousé;
Avec moi, tu n'as rien à craindre:
Zilia, rien ne peut éteindre
Le feu dont je suis embrâsé.
Réponds donc bien vite à ma flamme:
Une fois le *oui* prononcé,
Qu'il me survienne une autre femme,
Je n'en suis point embarrassé;
Je lui dirai: Ma pauvre amie,
Regarde l'épouse que j'ai:
Elle te verra si jolie,
Qu'elle partira sans congé.

Par le C. FABIEN PILLET.

LE ROSSIGNOL
PUNI PAR JUPITER.
FABLE.

Un rossignol, par sa voix tendre,
Enivroit les mortels et les hôtes des bois.
C'étoit un charme de l'entendre
Quand il chantoit; car à sa voix,
Soit par dédain ou par manie,
Rarement il donnoit l'essor;
Et se vantoit de son effort,
Lorsque l'on avoit su vaincre sa fantaisie.
Quelques oiseaux, ses vrais amis,
Avoient beau lui dire et redire,
Qu'à nos talens, même les plus exquis,
La complaisance ajoute encore un prix:
Sur lui cette leçon n'avoit aucun empire.
Les fauvettes et les pinsons
Se réunissoient-ils pour ouir ses chansons:
Ce chanteur divin, mais maussade,
Répondoit qu'il étoit malade,
Ou cruellement fatigué.
Ainsi donc vainement chacun avoit brigué
Le précieux, mais très-rare avantage
D'entendre son brillant ramage;

Tout l'auditoire confondu,
S'en retournoit sans l'avoir entendu.
Jupiter, à la fin, punit tant de grimace.
Un rhume.... je ne sais si ce mot trouve place
Dans La Fontaine; et si linots, chardonnerets
S'enrhument comme nous, et toussèrent jamais;
Je ne crois pas : pourtant un dieu fait toute chose;
Et Jupiter peut tout... Je poursuis donc ma glose.

Un jour que, moins capricieux,
Notre chanteur veut bien aux oiseaux d'un bocage,
Faire de son gosier fameux
Entendre le touchant langage,
Sa voix s'éteint : il veut chanter et ne peut plus.
Il s'efforce.... efforts superflus!
Des spectateurs la maligne cohue
S'en apperçoit, rit, siffle, hue,
Et loin de lui vole et s'enfuit.
Enfin, comme le personnage
Ne brilloit plus par le ramage,
Et qu'il n'avoit jamais brillé par trop d'esprit,
Ni par l'éclat d'un beau plumage,
En une minute il perdit,
Avec sa voix, tout son crédit.

Sois donc aimable, sois modeste,
Toi, dont tout le savoir se borne à bien chanter,
Ou de ce rossignol crains l'abandon funeste;
Car qu'est-ce qu'un talent qu'un rhume peut ôter?

Par le C. LA CORETTERIE.

CANTIQUE DE VÉNUS.

Traduit du grec de Sapho.

FILLE de Jupiter, ô puissante déesse !
Toi qui règnes encor sur mes sens abusés,
Vois l'état douloureux où languit ta prêtresse,
Et jouis des tourmens que toi seule a causés.

Que mon sort est changé ! ma plus simple prière
Jusqu'à toi, dans les cieux, s'élevoit autrefois :
Ton char s'est détourné de sa route ordinaire ;
De la triste Sapho tu n'entends plus la voix.

Tu venois alléger le fardeau qui m'oppresse ;
Tu venois, ô Cypris !... plus prompts que les éclairs ;
Tes charmans passereaux redoubloient de vitesse,
Quand c'étoit pour Sapho qu'ils traversoient les airs.

Assise à mes côtés, d'une main caressante,
Tu daignois essuyer mes yeux baignés de pleurs ;
Eternellement belle, amoureuse et riante,
Ta bouche, par ces mots, consoloit mes douleurs :

« Quels sont les noirs chagrins qui dévorent ton ame ?
» Sapho, que me veux-tu ? qu'exiges-tu de moi ?
» Est-ce quelque rebelle insensible à ta flame ?
» Ma Sapho ! je saurai le soumettre à ta loi.

» Timide, il te suivra, lui dont l'orgueil te brave ;
» Il souffrira les maux qu'il t'aura fait souffrir :
» Il craint d'être ton maître, il sera ton esclave :
» Il refuse tes dons, il viendra t'en offrir. »

Tu me parlois ainsi. — Dans mes brûlantes veines,
Je sentis se répandre un doux rayon d'espoir.
Songes trop séduisans! illusions trop vaines!
L'ingrat n'a point encore éprouvé ton pouvoir.

Par le C. VARON.

ANECDOTE.

QUOI donc! ma femme est mon livre d'amour?
Disoit Lubin, que deux ans de ménage
Avoient lassé des nœuds du mariage:
S'il est ainsi, je l'ai lu sans retour.
Mais livre aussi je dois être pour elle ;
Tâchons un peu de voir si l'on m'a lu.
Il interroge aussi-tôt notre belle,
Qui simple étoit: Eh bien, qu'en penses-tu?
Oh! tu m'as lu, car je te vois sourire!
Non pas encor, dit-elle, cher Lubin ;
Et pour ne pas m'ennuyer à te lire,
Je change un peu, je lis notre voisin.

Par le C. BARY.

HENRY LARIVIERE

A SA MALHEUREUSE MERE,

LORS DE SA PROSCRIPTION DU 31 MAI.

ROMANCE.

Air : *Du Fils naturel*, par Boufflers.

O toi, dont je cause les larmes,
Toi, qui ne souffres que pour moi,
Par pitié suspends tes alarmes !
Je suis moins à plaindre que toi.
Crois, ô ma mère!
Que sur la terre,
Le ciel protège l'innocent.
Dans un asyle
Sûr et tranquille,
Il me console et me défend.

Ah! bannis donc, je t'en supplie,
Et ta tristesse et ta douleur!
Des maux qui tourmentent ma vie,
Les tiens seuls affligent mon cœur.
Exempt de crime,
Si l'on m'opprime,

En paix je brave mes tyrans.
Dans ma retraite,
Je ne regrette
Que les larmes que tu répands.

Et toi, Dieu puissant que j'implore,
Si mes accens vont jusqu'à toi,
Sur une mère que j'adore,
Veille encore plus que sur moi!
Que ta clémence,
De sa souffrance,
Fasse enfin cesser la rigueur!
Et qu'auprès d'elle
Ta voix appelle
La douce paix et le bonheur!

LES TROYENS MAL AVISÉS.

FABLE.

APRÈS un siége de dix ans,
Il vint aux Troyens en pensée
Que ce seroit chose sensée
De rendre Hélène aux assiégeans.
La ville discute l'affaire,
Et la tourne dans tous les sens:
Mais pendant qu'elle délibère,
Le grand cheval entre dedans.

On ne fait pas toujours à temps
La démarche qu'il faudroit faire.

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

LE TEMPLE DE LA SENSIBILITÉ,

Fragment d'un Poëme en quatre chants.

A mes regards, déjà je vois fuir l'univers;
Mille Sylphes ailés m'emportent dans les airs.
Que d'objets enchanteurs mon œil ravi contemple!
Cœurs aimans, suivez-moi : je m'élève à son temple.
J'approche.... Quels parfums s'exhalent de ces lieux!
Tout pénètre, attendrit; des pleurs mouillent mes yeux:
Dans une coupe d'or un Sylphe les dépose;
Il passe sur mes cils quelques feuilles de rose;
Et plus prompt que l'oiseau qui fuit le trait fatal,
Je le vois qui franchit des rochers de crystal.
Gravissons.... O surprise! ó séjour plein de charmes!
C'est l'empire des cœurs, c'est le vallon des larmes.
Là, par mille ruisseaux serpentant sous les fleurs,
Coule un fluide pur; ce fluide est nos pleurs.
Les larmes des mortels avec soin recueillies,
Parent de mille fleurs ces rives embellies.
Des Sylphes sur les eaux voltigent par essaim,
Viennent vuider leur coupe, et s'envolent soudain.
Quelle variété dans leurs cours, dans leurs ailes!
Les ramiers langoureux, les tendres tourterelles,
Philomèle plaintive, inspirent, par leurs chants,
La bonté, la douceur, la paix, les soins touchans.
Quel palais enchanté, grotte délicieuse,
Vois-je sous ces bouquets? Tendre et mystérieuse,

C'est là que la déesse a fixé son séjour.
A son trône de fleurs, qu'éclaire un demi jour,
Des degrés composés de la plus fine mousse
Descendent mollement par une pente douce :
Quelle aimable fraîcheur me saisit en entrant!
Quel ravissant tableau! quel parfum pénétrant
S'exhale de ces fleurs sur leurs tiges penchées!
De leur calice ouvert les perles détachées,
Tombant de feuille en feuille, offrent aux sens surpris
L'odeur de l'ambroisie et l'éclat de l'iris.
Aussi belle, aussi fraiche, on connoît la déesse,
A cet œil demi-clos où se peint la tendresse.
L'air pensif, une main sur son cœur agité,
Elle jette autour d'elle un regard de bonté;
Les vertus, la pitié, l'honneur, la modestie,
Font un grouppe à ses pieds : près de la Sympathie,
Est le Pressentiment, fantôme si léger,
Que l'œil de la raison ne peut l'envisager....
Mais quel génie ailé près du grouppe voltige ?
Aucun but ne le fixe, aucun ne le dirige.
Quel autre aimable enfant, orné de mille attraits,
Le suit avec ardeur, sans l'atteindre jamais ?
Je connois le Desir à sa course folatre.
Mais ce dernier enfant dont je suis idolâtre,
Quel est-il ? O combien je voudrois le saisir!
Je l'arrête ; il m'échappe ; hélas! c'est le Plaisir.

Par le C. SAINT-CIR.

LA JEUNE AGNÈS,

CONTE.

DAME Alix avoit une fille
Dont la manie étoit de tout savoir :
Elle faisoit, du matin jusqu'au soir,
Cent questions par jour.... D'ailleurs assez gentille,
Et souriant beaucoup à son miroir.
Maman, dit-elle un jour, il me vient une idée,
Dont, pour m'instruire, il faut que je vous fasse part.
Ces jours derniers, parcourant au hasard
Les aventures de Médée,
Je la vis tout-à-coup qui, maudissant Jason,
Invoquoit contre lui tout l'enfer et sa suite :
« Traître ! lui crioit-elle, on punira ta fuite,
» Et l'excès de ta trahison ;
» En t'aimant, falloit-il n'adorer qu'un oison,
» Un véritable.... *hermaphrodite ?* »
Ce mot, maman, ne m'a pas paru clair.
Qu'est-ce qu'hermaphrodite ? — Eh quoi ! petite fille,
Vous me ferez toujours cent questions en l'air,
Dont on rougit pour vous dans la famille !
— Comment rougir ! ce mot seroit-il indécent ?
— Point du tout ! mais.... — En ce cas, je vous prie,
(De le savoir j'ai la plus grande envie)
Apprenez-moi par-là ce qu'on entend.
— Ma fille, y pensez-vous ?... — J'y pense, assurément !

—Allons! puisqu'il le faut, je vais te satisfaire :
Ce mot...—Eh bien?...—Veut dire, en langage vulgaire,
Ni beau, ni laid. —Est-ce tout? — Oui, vraiment!
De sa merveilleuse rubrique,
La dame alors tout bas de s'applaudir.
De son côté, dit Angélique:
Me voilà plus savante! Il faut que je m'applique,
Pour bien placer ce mot, à le bien retenir.
La nuit, le jour, on rêve à ce terme magique,
Qui, comme a dit Alix, devroit faire rougir.
Fillette sans amour, dit-on, ne sauroit vivre :
Angélique avoit un amant;
On l'annonce: qu'il entre, Angélique l'attend:
— Au plus doux des transports souffrez que je me livre,
S'écria Valère en entrant!
Je vous revois, ô ma belle maîtresse!
Quel teint fleuri! que d'appas ma tendresse
Admire en vous! quel œil! quel enjoûment!
Rien ne sauroit égaler mon ivresse.
— Quoi, Valère!... — Ah! pardon, ma reine, si l'amour
Vient égarer l'amant le plus fidèle:
Jamais Cypris ne fut plus belle
Que je vous vois en ce fortuné jour.
—D'un pareil compliment, monsieur, je vous tiens quitte,
Reprit Agnès.... Moi belle! oh! c'est avoir pour moi
Trop de bonté! Je suis... oh! tout au plus, je croi,
Je suis, monsieur, *hermaphrodite.*

Par le C. BOINVILLIERS.

VUE DU PRINTEMPS.

L'HIVER n'afflige plus nos champs ;
Dans les cavernes de l'Islande
Il va cacher ses cheveux blancs.
Armé de traits étincelans ,
Phébus paroît , Phébus commande ,
Regarde , et disperse la bande
Des Aquilons et des Autans.
La neige, du haut des montagnes,
Roule , se fond. Mille ruisseaux ,
A travers les vertes campagnes,
Promènent le bruit de leurs eaux.
Le voile qui couvroit la terre ,
Par les feux du jour consumé ,
Laisse voir la pointe légère
Du gazon déjà ranimé.

Quittant la cabane fumeuse,
Le villageois sur ses guérets
Porte un regard , suit les progrès
De la plante encore frileuse ;
Adresse des vœux à Cérès ;
Et, sur sa promesse flatteuse,
Fonde en souriant ses projets.

Daphnis appelle sa maîtresse,
Et, d'un doigt malin et discret,
Lui montre au loin l'heureux bosquet
Où se signala sa tendresse,
Et qui, comblant encor ses vœux,
De la feuille qui vient de naître
S'enveloppe, et demain peut-être
Les enveloppera tous deux.

Bois, revêtez votre parure;
Jardins, émaillez-vous de fleurs;
Souris-nous, aimable verdure;
Nuits, humectez-la de vos pleurs.
Et vous sur-tout, roses charmantes,
Brisez vos langes importuns,
Et de vos corolles brillantes
Exhalez les plus doux parfums.
Des tilleuls le pâle feuillage
Frémit sous l'aile des zéphyrs,
Et le printemps sous leur ombrage
Rappelle déjà les plaisirs.
A sa voix, quittant la bruyère,
L'oiseau s'élève, s'enhardit;
Et sur la branche hospitalière,
Des brins d'une mousse légère
Forme le tissu de son nid.
Heureux si le vautour avide,
Si l'enfant plus cruel encor,
Animé d'un dessein perfide,
N'a pas épié son essor!

Jeunes époux, amans fidèles,
Ah ! volez : préservez les jours
De ces chantres de vos tonneles ;
Vous jouirez de leurs amours,
En les prenant pour vos modeles.
Fatigués des plaisirs bruyans
Que l'hiver fixe dans vos villes,
Revenez avec le printemps
Chercher sous vos berceaux naissans,
Des jouissances plus tranquilles.

L'appareil, l'éclat de ces jeux
Que le luxe enfante et varie ;
Ces prodiges que multiplie
Des arts le concours fastueux ;
Ces tissus où de la nature
L'aiguille a reproduit les traits ;
Ce lin, ces murs que la peinture
Transforme en jardins, en bosquets ;
Ces porcelaines façonnées
De Sève étalant les couleurs ;
Ces tiges, ces gerbes de fleurs
Sous le crystal emprisonnées,
Ne nous consolent un moment
Des bienfaits passagers de Flore,
Qu'en nourrissant l'espoir charmant
De la voir nous sourire encore.

Eh bien ! cet espoir est comblé.
De leur reine courriers fidèles,

Vers les anémones nouvelles
Mille papillons ont volé.
Déjà confondus avec elles,
Je les cherche, et l'essaim troublé
Semble aux fleurs emprunter des ailes.
Que dis-je ? objet délicieux!
C'est lui; c'est Zéphyre amoureux
Descendu sur nos plates-bandes,
Et qui, revolant dans les cieux
Chargé de ses douces offrandes,
Laisse voltiger les guirlandes
Que Flore mèle à ses cheveux.

Que d'éclat! combien de nuances
Teignent la robe du printemps!
Vos jardins, vos vergers, vos champs,
Tout est fleurs. Ces tapis immenses
Destinés aux jeux du hameau;
Cette pelouse étincelante,
Ces prés, où la brebis bêlante
Voit déjà bondir son agneau;
Tout s'anime, tout se colore.
La paquette ouvre ses rayons,
Blanchit la terre; et nous croyons
Voir l'hiver aux noces de Flore.

Ici l'obier, en prolongeant
De ses rameaux le jet superbe,
Balance ses boules d'argent.
Là, déployant au sein de l'herbe

La douce teinte du saphyr,
D'un foible incarnat animée,
La violette parfumée
Semble ne vouloir au zéphyr
Confier que sa renommée.

Tandis que les vives couleurs
De la tulipe diaprée
Fixent l'œil de ses amateurs,
Quelles gracieuses odeurs
Pénètrent mon ame enivrée?
C'est toi, modeste rézéda.
Tant d'éclat n'est point ton partage;
Mais la nature t'accorda
Un plus précieux avantage:
On t'aime. Eh! que me fait à moi
Qu'un vif incarnat te décore,
Si déjà je jouis de toi,
Quand mes vœux te cherchent encore?
La renoncule étale en vain
Sur toi le velours de sa feuille;
Qu'elle soit l'honneur du jardin:
Mes doigts l'écartent, je te cueille;
Et la beauté t'ouvre son sein.

Quelle variété charmante!
Quel peintre assez audacieux
Pour tracer le front gracieux
Que la nature vous présente?
Là, montent cent gerbes d'azur;

Ici, l'ardent rubis s'embrâse ;
A côté, la riche topaze,
Brillant de l'éclat d'un or pur,
Flotte en guirlande, ou s'ouvre en vase.
Plus loin, des gouttes d'incarnat
Ruissellent sur la blonde opale ;
Ailleurs, un rose délicat
Parsème le fond d'un or pâle.
Par-tout l'albâtre dispersé
S'arrondit, s'effrange ou rayonne ;
Et mollement entrelacé
Au verd naissant qui l'environne,
D'un léger pourpre nuancé,
Flore le consacre à Pomone.
Nulle part, embléme du deuil,
Le noir, haï de la nature,
En s'élevant sur la verdure,
Ne vous y montre le cercueil.
C'est au plaisir que vous convie
Celle qui sema sur vos pas
Ces fleurs que chaque instant varie.
C'est Vénus, dont la voix chérie
Vous dit : Ne songez au trépas,
Que pour mieux jouir de la vie.

Obéissez, heureux amans,
A la voix de votre déesse.
Et toi, ma fidelle maîtresse,
Viens, sous ces lilas odorans,
Réaliser tous les sermens

Que tu reçus de ma tendresse.
C'est là que le discret amour
Jouit en paix. C'est là qu'il ose
Exprimer ses vœux sans détour,
Et ne craint plus d'offrir au jour
Son front animé par la rose.
C'est aux champs que la volupté,
Des desirs nourrissant la flamme,
Par tous les sens porte dans l'ame
Une douce sérénité.
Là, cachés à l'œil de l'Envie,
Dans un bonheur pur et constant,
De fleurs parsemant notre vie,
Le jour, la nuit, à chaque instant,
L'un à l'autre livrés sans crainte,
Nous prouverons que le plaisir
N'a pas besoin de la contrainte
Pour aiguillonner le desir.

Par le C. DUAULT.

LE VOLEUR EN REGLE.

CERTAIN homme amoureux du bien de son prochain,
Dans la poche de son voisin
Glissoit par aventure une main innocente.
Celui-ci le surprend, et crioit: Au voleur!
Quand le quidam lui dit avec douceur:
Mais, citoyen, j'ai ma patente.

Par le C. F.

MOT DE VOLTAIRE.

VOLTAIRE, un soir, au sénat de Procope,
Par maint grimaud s'étant ouï juger
Sur son chef-d'œuvre, en un mot, sur Mérope,
Rentre chez lui, se met à corriger,
Refait maint vers.... Sa besogne fut prompte:
A moi, Frontin! vas trouver Poliphonte (*),
Et lui remets toi-meme en propre main
Ce paquet-ci. — Quoi! dans la nuit profonde?
—Eh pourquoi non?—Mais, Monsieur, en ce monde,
Hors vous et moi, tout dort... J'irai demain.
— Vas sans délai. — Mais enfin sa demeure
S'ouvrira-t-elle?— Oh! plus de si, de mais!
Pars à l'instant, pars... On entre à toute heure
Chez les tyrans.... *ils ne dorment jamais.*

Par le C. D.

O VANITÉ!

LE grand roi Salomon posséda neuf cents femmes:
Il s'enivra d'amour jusqu'à satiété.
Quand il eut vu la fin de ses ardentes flammes!
« O vanité! dit-il, tout n'est que vanité! »

Par le C. MUS.

(*) L'acteur jouant ce rôle dans cette tragédie.

LES ADIEUX,

ROMANCE.

Le sort commande, il veut que je te quitte :
Il faut céder à son injuste loi :
Console-moi, dis-moi que dans ma fuite
Ton cœur s'échappe et s'éloigne avec moi.

Songeons, Zélis, dans les maux de l'absence,
Au seul moyen qui peut les adoucir ;
De nos beaux jours gardons la souvenance,
Et que nos pleurs soient encore un plaisir.

Moins malheureux, je verrai ton image
Dans un climat qui ne te vit jamais :
Puisse des vents le rapide message,
Te rapporter les vœux que j'aurai faits!

Quand les oiseaux annonceront l'aurore,
Levons au ciel nos regards inquiets ;
Et nos regards se confondront encore,
En se fixant sur les mêmes objets.

Quand de Phébé la lumière tremblante,
D'un voile pur aura blanchi les cieux,
Regardons-la : sa clarté bienfaisante
Me renverra tout l'éclat de tes yeux.

Belle Phébé, si jamais l'inconstance
De ma Zélis vient m'enlever le cœur,
Ne m'ôte pas la douce confiance :
Ah ! par pitié, laisse-moi mon erreur.

Que chaque nuit ta clarté lui rappelle
Tous les plaisirs que nous avons perdus ;
Ces doux momens où tu me vis près d'elle,
Dis à son cœur qu'ils nous seront rendus.

Daigne sourire, indulgente déesse,
A tous les vœux que nous t'adresserons :
Tu recevras, tu nous rendras sans cesse
Tous les baisers que nous nous enverrons.

Par le C. HOFFMAN.

LE BON MAITRE.

UN valet fainéant va vous faire connoître
Par un seul trait le bon cœur de son maître.
Va-t-en, dit celui-ci, tu me mets en courroux ;
Je ne peux rien gagner sur ton ame indocile.
— Monsieur, je le sais bien, je vous suis inutile :
Mais vous me garderez, car j'ai besoin de vous.

Par le C. GUICHARD.

FRAGMENT

D'un Poëme intitulé le Robespierrisme (1).

Ils se disoient François, les barbares !... hélas !
Aux François chaque jour ils donnoient le trépas.
D'un père et d'une épouse ils condamnoient les larmes;
La douce humanité, ses touchantes alarmes,
Etoient les attentats qu'ils aimoient à punir;
Une parole, un geste, un regard, un soupir,
Entraînoient à la mort dans ces jours déplorables;
Et les plus vertueux étoient les plus coupables....
Eh! combien j'ai perdu de collègues, d'amis!
Vous vouliez de nos loix punir les ennemis,
Disiez-vous.... l'étoient-ils, horde impie et barbare,
Ceux que j'évoque ici des ombres du Ténare,
Barnave, Chapelier, Fréteau, Rabaut, Brevet,
Et la Roche-Foucault, et l'éloquent Thouret,
Et tant d'autres encor, dont le mâle génie
En France sut enfin créer une patrie?
Qu'avoit donc fait aussi l'infortuné Chauveau (2),
Que vous avez, cruels, plongé dans le tombeau?
Que lui reprochiez-vous ?.... Son ame ardente et neuve,
De nos nouvelles loix idolâtroit l'épreuve;

(1) Ce poëme fut commencé peu de jours avant le 9 thermidor.

(2) *Chauveau* fut égorgé à Paris, le 17 messidor an 2e, par ordre du tribunal dit *révolutionnaire.* (*Notes de l'aut.*)

Souvent, dans ses discours comme dans ses écrits,
Et sa plume et sa voix en célébroient le prix.
Hélas! des pleurs amers coulent de ma paupière,
Quand je songe à la fin de sa courte carrière....
Il étoit mon élève et mon neveu chéri;
Il étoit plus encore.... il étoit mon ami.
Nous avions mêmes goûts, mêmes penchans, même ame;
Et nos deux cœurs aussi, pleins d'une égale flamme,
(O souvenir affreux dont je suis tourmenté!)
S'élançoient vers les arts et vers la liberté.
Après avoir soigné sa première jeunesse,
J'espérois qu'avec lui, de la froide vieillesse,
J'adoucirois un jour le pénible sentier:
De cet espoir flatteur occupé tout entier,
J'aimois à me nourrir d'illusions charmantes;
Il les faut donc quitter ces images riantes!
Il faut que je renonce aux séduisans projets,
Qu'ensemble tant de fois tous deux nous avons faits!...
Ah! de mes mains ici je sens tomber ma plume,
Tant je suis pénétré d'horreur et d'amertume!
O vous qui me lirez, pleurez sur mes douleurs!...

Par le C. Félix Faulcon.

A PHILIS.

De la fausseté des amans,
Philis, vous n'avez rien à craindre;
Ils pourront commencer par feindre,
Mais ils ne feindront pas long-temps.

Par le C. Saint-Lambert.

A UN NOUVEAU MARIÉ,

Qui veut devenir savant, et rendre sa femme savante.

QUE les Newtons et les Eulers
Fassent le saut par la fenêtre ;
Une femme ne doit connoître
Que Bernard, Ovide et Boufflers.
Non, l'astrolabe d'Uranie
N'est point au rang de ses bijoux ;
D'amour elle aime les joujoux,
Plus que l'attirail du génie.
Que feroit-elle d'un époux,
Qui, brûlé d'une docte flamme,
De tout savoir paroît jaloux,
Adopte, embrasse tous les goûts,
Et jamais n'embrasse sa femme ?
Par fois de ce fou studieux
Eglé se venge à sa manière ;
Et pendant qu'avec son équerre,
Mon savant plane dans les cieux,
Un ignorant moins curieux
Vous en fait un sot sur la terre.
Si le ciel me fait rencontrer
Joli minois et cœur sincère,
Puissé-je alors tout ignorer,

Tout, excepté l'art de lui plaire!
Hélas ! nos destins sont trop courts!
Une savante faribole
Ne consumera point mes jours:
C'est à Paphos qu'est mon école;
Mes précepteurs sont les amours ;
Mon tendre cœur est ma boussole,
Et ma maîtresse est l'heureux pôle
Que mon desir cherche toujours.

Par le C. HYACINTHE MOREL.

AU POÈTE LEBRUN,

Sur sa petite guerre avec les femmes-auteurs.

PAR les accords féconds d'un luth harmonieux,
Orphée, attendrissant les hommes et les dieux,
Sur l'univers séduit exerça son empire:
Mais l'orgueil outragé d'un sexe impérieux,
Du fils de Calliope osa briser la lyre.
En armant le courroux de nos femmes-auteurs,
Crains d'imiter en tout le chantre de la Thrace,
Lebrun ! c'est bien son art que ta voix nous retrace :
Ne nous rappelle pas sa fin et ses malheurs.

Par le C. LA CHABEAUSSIERE.

MON DERNIER MOT

SUR LES FEMMES-POETES.

Réponse au C. LA CHABEAUSSIERE.

Eh! puis-je redouter un sexe que j'adore?
Sa grace naturelle eut mon premier encens;
Elle inspira mes vers, et les inspire encore.
De nos tendres Psychés le suffrage m'honore;
Il échauffe ma lyre, et mes derniers accens
Diront les charmes ravissans
D'un esprit qui plaît et s'ignore.
L'esprit *qu'on veut avoir* est le seul que j'abhorre;
C'est le seul qu'ait sifflé Molière et le bon sens.
Un fol espoir le guide, un sot orgueil l'enivre.
Que va faire Zulni sur les doctes sommets?
Psyché plut à l'Amour, et ne fit point de livre;
Les Graces, dans Paphos, ne rimèrent jamais;
Jamais Vénus, sur son triste pupitre,
Ne griffonna la romance ou l'épitre.

La Suze quelquefois fit bâiller en rimant.
Tibulle chantoit sa Délie;
Délie est immortelle aux vers de son amant:
Mais cet objet si doux en seroit moins charmant,
Si de versifier il eût eu la folie.

L'Amour, en s'approchant d'un objet enchanteur,
Veut trouver une belle, et non pas un auteur.
Cet aimable enfant qu'épouvante
L'orgueil d'une ride savante,
Fuit des prétentions le ridicule excès :
Les petits riens rimés et leurs petits succès
Valent ils le bonheur? Quand la beauté compose,
La beauté perd de ses attraits :
Elle parle sans art une si douce prose!
L'encre sied mal aux doigts de rose,
L'Amour n'y trempe point ses traits.

Oh! combien la femme sensible,
Cultivant un doux myrthe et non de vains lauriers,
Préfère avec raison ses modestes foyers
A notre Pinde inaccessible!

Tourment d'un ami, d'un époux,
Belle qu'agite encore une gloire inquiète,
La nature vous crie : Il est des soins plus doux!
Soyez épouse et mère, au lieu d'être poete!
L'enfance, qui vous tend les bras,
Vous demande un lait pur et non l'eau d'Hyppocrène.
Ah! tarisse à jamais la poétique veine,
Plutôt qu'un sein pressé de ses doigts délicats!
Que le hochet fasse taire la lyre ;
De l'amour maternel savourez le délire.

Par ce fils chancelant dont vous guidez les pas,
Dans la postérité commence votre empire ;
Et ce front, qui déjà réfléchit vos appas,

Cette ame, où votre ame respire,
Ce doux nom qu'il bégaie avec un doux sourire,
Vaut bien la folle rime et des lecteurs ingrats.

Par le C. LE BRUN.

LA CENTENAIRE
DE LA FONTAINE (*),
DIALOGUE.

LE PASSANT.

Eh! qu'as-tu, bon vieillard? que fais-tu là?

LE VIEILLARD.

Je pleure.

LE PASSANT.

Pourquoi?

LE VIEILLARD.

De cette tombe, hélas! approche et lis.
— Aujourd'hui, tu le vois, cent ans sont accomplis,
Depuis que La Fontaine a vu sa dernière heure.
Les Muses, les Amours, tristes, la larme à l'œil,
Recommencent leur plainte: il semble, à voir ce deuil,
Qu'hier encor vivant, à l'isntant même il meure.

LE PASSANT.

A ce ressouvenir, j'ai comme toi gémi;
Mais calme, ô bon vieillard! une douleur si vive.
S'il est vrai qu'à soi-même un poète survive,
Celui que sous ce marbre on suppose endormi,

(*) La Fontaine est mort en mars 1696.

N'est pas mort tout entier ; non, ses contes aimables,
Sa touchante élégie, et ce trésor de fables !...

LE VIEILLARD.

Ah ! tout cela ne peut consoler qu'à demi ;
Dans La Fontaine on pleure, on regrette un ami.

LE PASSANT.

Eh bien ! de cet ami bénissons la mémoire.
Loin de pleurer sur lui, jouissons de sa gloire ;
Semons de fleurs sa tombe, et gravons-y ces mots :
« Salut, bon La Fontaine, amour de tous les âges,
» Toi qui, faisant parler de simples animaux,
» Charmes l'enfance, instruits et consoles les sages ;
» Poète, dont le nom va chaque jour croissant ;
» De ton vivant bon homme, et grand-homme à présent » !

Par le C. C. H.

LES DEUX MENDIANS.

Un gueux avoit une fille très-belle :
A ses attraits il joignoit une dot.
Un autre gueux jeta les yeux sur elle ;
Ce fut en vain : « Vous n'êtes que manchot,
» Et prétendez entrer dans ma famille !
» Êtes-vous donc un parti pour ma fille ?
» Les usuriers de vous ont-ils pitié ?
» Ah ! renoncez à l'espoir qui vous flatte ;
» Vous n'êtes pas assez estropié :
» J'ai refusé pour gendre un cul-de-jatte.

Par le C. Mallet.

MILON,

OU LA BIENFAISANCE,

Idylle imitée de Gessner.

La foudre avoit grondé; l'onde, en courans rapides,
Descendoit à grand bruit du sommet des côteaux:
Les vents siffloient encore, et les troupeaux sans guides,
Tremblans et dispersés, erroient loin des hameaux.

Le beau Milon sortoit de la forêt prochaine,
Le front couvert encor de pluie et de sueur;
Il tenoit sa coignée, et portoit avec peine
Des perches, des rameaux, fruits d'un rude labeur.

Mais quoi! la bienfaisance est-elle jamais lasse?
Le berger apperçoit sur le bord d'un torrent
Un chêne qui, penché sur l'humide surface,
Bientôt alloit céder aux efforts du courant.

L'onde avoit en roulant dépouillé sa racine.
Non, je ne puis le voir, dit Milon attendri,
Si beau, si jeune encor toucher à sa ruine:
Prenons, pour le sauver, les perches que voici.

Il dit, les jette à terre, oubliant sa fatigue.
(J'en puis avoir, dit-il, d'autres avant la nuit.)
Puis autour du jeune arbre il en forme une digue,
Que d'une terre humide aussi-tôt il remplit.

Et quand il eut fini, contemplant son ouvrage,
Quelques larmes de joie humectèrent ses yeux;
Et d'un air satisfait, il sourit sous l'ombrage
Du chêne conservé par ses soins généreux.

Content il s'éloignoit : mais une voix propice
Le rappelle, exprimant la joie et ses transports :
De cet arbre c'étoit la nymphe protectrice,
Une Dryade enfin : il en étoit alors.

Tu protégeas mes jours, ô berger, lui dit-elle;
Pauvre, tu ne conduis que deux chèvres au bois :
Que veux-tu ? parle, ordonne ; en faveur de ton zèle,
J'accomplirai ton vœu ; je le puis, je le dois.

Nymphe, dit le berger, bienfaisante Dryade,
J'ai pour moi le travail, la force et la gaîté ;
Mais depuis la moisson mon voisin est malade :
O Nymphe ! que Daphnis recouvre la santé.

Son vœu fut exaucé : Daphnis lui dut la vie.
Mais lui-même depuis prospéra chaque jour ;
De ses nombreux troupeaux il couvrit la prairie :
Les dieux ne laissent pas un bienfait sans retour.

Par la C. PIPELET.

L'EXEMPLE DE NOÉ.

A MON ONCLE, RUINÉ COMME MOI.

Ainsi périt dans le même naufrage
Votre fortune et mon pauvre héritage!
Unique bien qui me restoit encor,
Dernier espoir, prends aussi ton essor;
Allez vous joindre à mes défuntes rentes
Dans le pays des chimères errantes;
Du même pas, allez aux mêmes lieux :
Tout ce que j'eus, recevez mes adieux.
C'en est assez! plus de plainte frivole.
Dans son malheur, mon oncle se désole;
Courons à lui, rappelons sa vertu,
Et relevons son esprit abattu.
Mon oncle, vous! vous dévôt et poète!
Le sort en vous ne trouve qu'un athlète
Sans foi, sans verve! A-t-on le don des vers:
Il faut chanter, non pleurer ses revers.
Dans son exil, Ovide fit les *Tristes*.
Aimez-vous mieux des saints suivre les pistes?
Regardez Job: pauvre comme un rentier,
Il est encor ferme sur son fumier.
Mais ce n'est Job, ce n'est pas même Ovide,
Que j'ai dessein de vous offrir pour guide.
L'exemple est bon, plus il est ancien;
Du grand déluge aussi date le mien.
Et cette époque a, malgré la distance,

Avec la nôtre assez de ressemblance.
Non que je veuille, avec intention,
Blesser en rien la révolution :
Je sais quels biens un jour doivent la suivre ;
Pour en jouir, qu'il ne faut qu'assez vivre ;
Que la tempête enfin se calmera ;
Qu'au fond de l'eau la vase tombera ;
Que l'on aura le calme et l'abondance ;
Qu'en moins d'un siècle, il fera bon en France ;
Qu'en moins d'un siècle, on pourra s'arranger
Pour être à jour avec le viager.
Mais hier encor, quand c'étoit la tourmente ;
Quand du papier vint acquitter ma rente ;
Quand les pervers nous persécutoient tous ;
Quand tous les maux fondoient sur moi, sur vous ;
Quand nous n'avions que la mort pour refuge :
On l'avoûra, c'étoit bien le déluge ;
Et s'il est vrai, vous conviendrez aussi
Que de Noé l'exemple est bien choisi.
Or notez bien, au sortir de son arche,
Tout ce que fait le sage patriarche.
Il bénit Dieu ; de quoi ? De ce qu'il vit ;
C'est quelque chose, alors que tout périt.
Puis il travaille, il nous plante la vigne.
Aimable saint, de modèle bien digne !
Et puis il boit. Je n'en dirai pas plus.
Mais à bon droit, mon oncle, je conclus
Qu'il faut, pour mettre à profit cette histoire,
Prier d'abord, puis travailler, puis boire.

Par le C. M.

LE CIMETIERE DE CAMPAGNE,

ÉLÉGIE

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

De la cloche du soir j'entends les sons funèbres ;
Le troupeau vers l'étable avance en mugissant ;
Le laboureur le suit d'un pas pénible et lent :
Me voilà seul au monde au milieu des ténèbres.

Les objets effacés rentrent dans le chaos ;
Un silence imposant règne sur la nature ;
Du seul insecte ailé résonne le murmure,
Son vol bruyant et lourd assoupit les hameaux.

Des créneaux d'une tour que tapisse le lierre,
Le hibou fait sa plainte à l'astre de la nuit;
Peut-être dans ma course errante et solitaire,
Ai-je troublé la paix de son triste réduit.

A l'ombre des cyprès et des ormes antiques,
Sous ces monceaux poudreux recouverts de gazons,
Reposent du hameau les ancètres rustiques,
Pour toujours resserrés dans leurs sombres prisons.

Vainement du matin la fraicheur les appelle ;
Le chant aigu du coq annonçant le réveil,
Le son perçant des cors, le cri de l'hirondelle,
Rien ne peut les tirer de leur profond sommeil.

Ils ne verront donc plus l'épouse prévoyante
S'empresser sur le soir autour de leurs foyers ;
Ni des tendres enfans la troupe bégayante,
Sur leurs genoux assis, disputer leurs baisers.

Tantôt fiers de conduire un superbe attelage,
Ils soumettoient la terre au joug du labourage ;
Tantôt ils moissonnoient les fertiles guérets ;
Ou, la hache à la main, abattoient les forêts.

L'ambitieux se rit de leurs travaux utiles,
De leurs plaisirs grossiers, de leurs obscurs destins ;
Mais du simple colon les annales stériles
Peuvent braver des grands les superbes dédains.

Est-ce donc un reproche à faire à sa mémoire,
S'il n'a pas dans le temple un trophée orgueilleux,
Qui semble disputer l'empire des saints lieux
A celui dont sans cesse on y chante la gloire ?

La beauté, les trésors, dont l'éclat nous séduit,
La fierté du pouvoir, l'orgueil de la naissance,
Tôt ou tard de la mort éprouvent la puissance ;
Chaque pas de la gloire au tombeau nous conduit.

L'éloge charme-t-il des morts la froide oreille ?
A des cendres peut-on rendre le sentiment ?
Une vaine épitaphe, un pompeux monument,
Peuvent-ils réveiller une ombre qui sommeille ?

Dans cet espace étroit gît peut-être un grand cœur ;
Un bras, dont on auroit admiré la valeur ;
Cette main eût guidé les rênes de l'empire ;
Elle auroit animé les accords de la lyre :

Mais la froide indigence, arrêtant leur essor,
A glacé le torrent de leur bouillant génie ;
Des dépouilles du temps la science enrichie
Jamais ne leur ouvrit son immense trésor.

Ainsi, dans un désert, les doux présens de Flore
Exhalent vainement leurs parfums dans les airs ;
Ainsi, d'un vain émail la perle se colore,
Profondément cachée en l'abîme des mers.

Ici dort un Hampden, dont le mâle courage
Combattit les tyrans de son petit village ;
Un Milton, que n'ont point illustré ses écrits ;
Un Cromwell, qui jamais n'opprima son pays.

S'ils n'ont pas au sénat brillé par l'éloquence ;
Pour le bonheur public, affronté mille traits ;
Au sein d'un peuple entier, répandu l'abondance ;
Dans ses yeux, recueilli le prix de leurs bienfaits :

Pour le crime du moins une égale impuissance
Les éloigna du trône et des rangs dangereux ;
Tendres, compatissans, enclins à l'indulgence,
Ils n'ont jamais fermé leur cœur aux malheureux.

Aucun d'eux du remords n'étouffa le murmure;
Aucun n'eut à rougir de ses secrets penchans;
Ni pour louer des morts l'orgueil et la luxure,
Sur l'autel d'Apollon ne profana l'encens.

Ils n'ont point des humains partagé la folie;
Ils ne s'égaroient point en vœux immodérés :
Mais au fond des vallons, tranquilles, retirés,
Ils ont caché le cours de leur paisible vie.

Aujourd'hui même encor, sur leurs froids ossemens,
Un frêle abri s'élève et les garde d'outrage;
Quelques vers décousus, de grossiers ornemens,
Implorent du passant un soupir pour hommage.

L'âge et le nom tronqués par un rustre écrivain,
D'une longue élégie ont occupé la place;
Des versets remplissant le reste de l'espace,
Instruisent le lecteur de sa dernière fin.

Et qui peut du trépas devenir la victime,
Sans mêler quelques pleurs à ses derniers adieux;
Ou se voir engloutir dans l'éternel abime,
Sans jeter en arrière un regard douloureux?

L'ame, près de s'enfuir, cherche encore un cœur tendre;
L'œil, qui va se fermer, redemande des pleurs;
La tombe même semble exhaler nos douleurs;
Et l'étincelle encor se cache sous la cendre.

Pour tirer de l'oubli ces morts trop peu fameux,
Quand j'essaie en ces vers de venger leur mémoire,
Si quelque ame sensible, attirée en ces lieux,
Venoit à s'informer de ma modeste histoire :

Peut-être un villageois, couvert de cheveux blancs,
Dira : « Nous le voyions autrefois dans les champs
» Devancer le soleil, et de ses pas rapides,
» Abattre la rosée en nos plaines humides.

» Tranquillement assis sous ce chêne orgueilleux,
» Qui balance dans l'air ses ombres incertaines,
» De l'astre ardent du jour il évitoit les feux,
» Rêvant profondément sur le bord des fontaines.

» Souvent de la forêt il suivoit les détours,
» Tantôt pâle, abattu, maudissant les amours,
» Murmurant quelques mots dans un sombre délire....
» Quelquefois affectant un dédaigneux sourire.

» Un matin, je le cherche en vain sur son côteau,
» Auprès de la bruyère, au pied de son grand chêne :
» Il n'a plus reparu, ni dans la vaste plaine,
» Ni dans le bois voisin, ni le long du ruisseau.

» Le lendemain j'entends une hymne funéraire ;
» Je vois un noir cortège en longs habits de deuil ;
» C'étoit lui-même, hélas ! porté dans son cercueil !
» Lisez sous les buissons qui recouvrent la pierre :

ÉPITAPHE.

» Dans le sein de la terre ici repose en paix
» Un jeune-homme ignoré, sans gloire, sans richesse :
» Les sciences n'ont pas dédaigné sa détresse ;
» De la mélancolie il connut les attraits.

» Pour les pauvres il eut des entrailles de père ;
» Ne pouvant leur donner, il pleuroit avec eux ;
» Le ciel, de ses vertus lui payant le salaire,
» Par le don d'un ami voulut combler ses vœux.

» L'éloge désormais lui seroit inutile :
» Que la censure au moins respecte son asyle !
» L'espérance et la crainte, en ce terrible lieu,
» Se confondent au sein et d'un père et d'un Dieu.

Par le C. KIVALANT.

L'ARGUMENT IRRÉSISTIBLE.

BONJOUR, mon cher !.... hâte-toi de mourir.
— Tu ris ! — C'est moi qui fais le nécrologe.
— J'en suis ravi, mais.... — Eh bien ! ton éloge
Etonnera les siècles à venir ;
L'article est prêt : heureuse destinée !....
— Peste l'ami ! Le cas est-il urgent ?
Ne pourrois-tu retarder d'une année ?
— Non, sur ma foi ! j'ai trop besoin d'argent.

Par le C. GR.

ÉPITRE A MON ANE.

BIEN mieux nourri qu'aucun âne de France,
Dans une molle et honteuse indolence,
Monsieur Martin, vous perdez vos beaux jours;
Mais le temps fuit, les graces de l'enfance
S'envoleront sur les pas des amours;
Et cependant sans honneur en partage,
Mince baudet d'un très-petit village,
Courbant le front sous le fardeau de l'âge,
On vous verra d'un pied tardif et lent,
Asnsi qu'un sot, arriver au néant.
Ah! croyez-moi, Martin, changez de vie;
Je vous connois, vous avez du talent,
De la science et de la modestie:
C'est là, Martin, le cachet du génie.

Or, écoutez, sachez vous faire un nom:
Prenez la plume, écrivez des sornettes
Vides de sens, de rime, de raison,
Et vous serez le premier des poètes.
Je veux dans peu, qu'au-devant d'un recueil,
Moreau vous grave au défaut de Nanteuil,
Et que par-tout, en bonne compagnie,
On vous couronne en dépit de l'envie.

Vous souriez à ce discours flatteur;
La gloire enfin chatouille votre cœur:

Tant mieux, Martin! j'en conçois bonne augure.
Vous le savez, maints rimeurs à Paris,
Faiseurs de vers, grands, moyens, ou petits,
(Soit dit, Martin, sans leur faire une injure),
Ne peuvent point vous disputer le prix.
Sur eux pourtant gardez-vous de médire,
Et d'exercer jamais votre satyre;
Car, entre nous, vous êtes leur parent;
Et s'ils n'ont pas vos deux longues oreilles,
C'est que l'on est au siècle des merveilles.

« Mais, direz-vous, qui? moi! comme un pédant,
» Sur des bouquins, nuit et jour pâlissant,
» On me verroit raisonner, lire, écrire,
» Ou, transporté d'un grotesque délire,
» Frapper du pied les cordes d'une lyre »!

Et pourquoi non? c'est un fort bel état,
Qu'un âne peut remplir avec éclat.
Plus d'un savant descend en droite ligne,
Comme on le sait, de ce baudet insigne,
Coursier disert du sieur de Balaam,
Homme de bien, natif de Canaan;
Et votre voix flexible, enchanteresse,
Digne en effet des échos du Permesse,
Et dont toujours je fis beaucoup de cas,
Combien d'auteurs ne la possèdent pas!
Allons, Martin! ayez plus d'assurance;
J'aime, il est vrai, votre aimable pudeur,
Elle sied bien sur le front d'un auteur:

Mais vous pouvez, par trop d'insouciance,
Vous écarter du chemin de l'honneur.
Je dois, pour vous, songer à votre gloire;
Martin, Martin, de la témérité!
Et nous irons, si vous voulez m'en croire,
L'un portant l'autre à l'immortalité.

Par le C. M.

LA FEMME EN DÉLIRE.

Vous me voyez au désespoir:
L'état de ma Simone empire,
Disoit à deux voisins venus là pour la voir
Jean son mari: depuis hier au soir,
Ajoutoit-il, elle est dans le délire.
Voici le jour de son trépas,
Voici le jour de sa dernière crise;
Amis, retirez-vous: moi, je vais de ce pas
Chercher les secours de l'église,
Et pour elle invoquer le bon saint Nicolas.
Comme à sortir le pauvre Jean s'apprête,
Simone par le bras aussi-tôt le retient,
Se mettant à crier: *Voici, voici la bête!*
Quelles cornes! comme elle en tient!
Bon, dit l'un des voisins! ami, voilà sa tête!
La connoissance lui revient.

REPROCHES DE MÉTASTASE

A SES OUVRAGES DRAMATIQUES.

C'est à vous qu'on me sacrifie!
Vous avez su trouver des lecteurs indulgens.
Pour s'occuper de vous, la jeune Eglé m'oublie :
Vous prospérez à mes dépens.

Eglé ne cesse de vous lire ;
Sur le poète à peine elle jette les yeux ;
Vous enflammez ses sens, vous causez leur délire:
Je n'ai pas ce pouvoir sur eux.

Elle dédaigne mon hommage ;
Mais si vous le peignez, elle dit : quelle ardeur!
Trop chère Eglé, du moins en retournant la page,
Songez un instant à l'auteur.

Sort cruel ! tu me désespères!
L'ingrate exige encor des ouvrages nouveaux.
Dieux ! faudra-t-il toujours, en vous donnant des frères,
Que je me fasse des rivaux ?

Par la C. Mary Gay.

DE L'EMPLOI DU TEMPS,

ÉPITRE AU C. BOISJOLIN.

1792.

Sur les bords de la Saône, heureux dans ma retraite,
Possédant plus de bien qu'il n'en faut au poète,
Ma volage pensée, au milieu de Paris,
Court retrouver encor tous ceux que j'ai chéris,
Ces premiers compagnons des goûts de ma jeunesse,
Qui préféroient aux rangs, aux dons de la richesse,
Les rêves de la gloire à cet âge si chers,
Une heureuse indigence, et l'amour, et les vers.
Boisjolin, c'est à toi qu'aujourd'hui je m'adresse;
Nous aimons tous les deux les arts et la paresse:
Peut-on nous en blâmer? Sans nous, assez d'auteurs
De leur fécondité fatiguent les lecteurs.
Il est doux de rêver: il l'est si peu d'écrire!
Plus d'un Liniere encore appelle la satyre.
Mais tout a son excès: n'attendons pas trop tard;
On railla justement le sommeil de Conrard.
Exerçons la pensée: elle croît par l'usage.
Les vers, comme l'amour, vont si bien au jeune âge!
Mets-le à profit, crois-moi: tout fuit, cher Boisjolin,
Et trop tôt le talent a ses jours de déclin.
Quand il naît, tout l'accueille; on aime son aurore.
Rappelle-toi ces jours où, commençant d'éclore,

Ta Muse, qui brilloit des plus fraîches couleurs,
Orna d'attraits nouveaux la déesse des fleurs,
Alors que ton crayon, pur et brillant comme elles,
Accroissoit du printemps les graces immortelles (*).
O jours d'enchantemens! l'Espérance à tes yeux
Ouvroit dans un ciel pur ces lointains radieux,
D'où la Gloire, à travers de cent miroirs magiques,
De son temple élevé fait briller les portiques.
La course étoit immense, et ne t'effrayoit pas.
Quelle langueur oisive a ralenti tes pas?
Tu m'as trop imité : les plaisirs, la mollesse,
Dans un piége enchanteur ont surpris ta foiblesse.
La Gloire en vain promet des honneurs éclatans;
Un souris de l'Amour est plus doux à vingt ans:
Mais à trente ans, la gloire est plus douce peut-être.
  Je l'éprouve aujourd'hui. J'ai trop vu disparoître,
Dans quelques vains plaisirs aussi-tôt échappés,
Des jours que le travail auroit mieux occupés.
Oh! dans ces courts momens consacrés à l'étude,
Combien je chérissois ma docte solitude!
J'y bornois tous mes vœux, et charmant mon loisir,
Chaque heure fugitive y laissoit un plaisir.
Là, d'un air recueilli, mais sans être farouche,
Le Silence pensif, et le doigt sur la bouche,
Ecartoit loin de moi les vices, le malheur,
Les dégoûts, et l'ennui pire que la douleur.

(*) Fragmens d'un poëme sur les paysages, imprimés dans les Almanachs des Muses de 1785 et 1786.

Alors indépendante, et même un peu sauvage,
Ma Muse ne cherchoit qu'un salutaire ombrage;
Ou venoit, quand Vesper a noirci le côteau,
S'asseoir sur les débris des tours d'un vieux château;
Ou rêvoit au milieu de ces tombes champêtres,
Qui du hameau voisin renferment les ancêtres.
Quelquefois plus riante, elle ornoit un verger.
Un jour, dans les cieux même elle osa voyager.
Les Alpes, le Jura l'appeloient sur leurs cimes.
Elle aimoit à descendre au fond de leurs abîmes,
Dans ces antres sacrés d'où sort la voix des dieux,
D'où montoient jusqu'à moi ces sons mystérieux,
Ces accens inspirés que, dans un saint délire,
L'enthousiasme seul peut entendre et redire.

Tels étoient mes plaisirs: tels ont été les tiens,
Et nos illusions nous donnoient tous les biens.
Malheur au vil mortel, malheur à l'amant même,
Qui méconnoit des vers la puissance suprême!
Ce grand art dont souvent l'éclat m'enorgueillit,
M'embellissoit l'amour par qui tout s'embellit.

Ah! du moins si ton cœur à l'amour s'abandonne,
Raconte en vers heureux les plaisirs qu'il te donne.
C'est ainsi que Tibulle a charmé tous les cœurs.
Ovide (son exemple est tout fait pour tes mœurs)
Caressoit à la fois et sa Muse et Corinne:
Trop heureux si, rempli de sa flamme divine,
Et, comme lui, neuf fois couronné par l'Amour,
Avec grace aux neuf Sœurs tu fais encor ta cour!
Sois son émule en tout, et dans ta double ivresse,
Aime et sers aussi bien la gloire et ta maîtresse.

Que n'es-tu près de moi! les lieux d'où je t'écris
A l'amant, au poète offriroient des abris.
Tu chantois le printemps ; ses beautés m'environnent.
Du front de cent côteaux que les vignes couronnent,
Mon regard abaissé sur d'immenses moissons,
Voit des Alpes au loin resplendir les glaçons.
Des fleuves en fuyant dans leurs eaux réfléchissent
Une antique cité que les arts enrichissent (1).
Quel contraste! en ces champs peuplés d'heureux troupeaux,
Des cruels triumvirs ont flotté les drapeaux (2).
Là, fut placé leur camp : là, des vierges modestes
D'un palais des Césars foulent aux pieds les restes.
Ces débris sont leur temple, et leurs pieuses mains
Cultivent quelques fleurs sur des tombeaux romains (3).
De Jupiter couché sur son aigle brisée,
La croix fit taire ici la foudre méprisée :
Mais tout change, et du haut de cette auguste tour,
La croix qui la soumit va tomber à son tour (4).
Ici, plus d'une fois rêva l'auteur d'Emile,
Et cet antre écarté fut, dit-on, son asyle.

---

(1) Lyon.

(2) Les Triumvirs ont campé sur les hauteurs qui dominent Lyon du côté du couchant. Un village voisin en a pris le nom de Triou.

(3) Un couvent des religieuses de la Visitation étoit encore placé, à l'époque de ces vers, sur les débris d'un palais des empereurs romains.

(4) L'ordre venoit d'être donné de démolir le cloître de la Visitation.

Ami de la nature, il aimoit ces beaux lieux.
Qui peindra ces tableaux qu'ont admirés ses yeux ?
Pour Delille ou Vernet, qu'ils seroient favorables !
Ici, la poésie, au siècle heureux des fables,
Eut dit qu'en ces vallons, dans le mois des amours,
Les Nymphes à dessein reprenant leurs atours,
De la Saône à mes pieds par le Rhône entrainée,
Viennent orner le lit, et fèter l'hyménée.
Un jour, ô jour fatal ! les Nymphes, dans les pleurs,
Rejetèrent soudain leurs couronnes de fleurs :
Plus de jeux, plus de chants ! les deux fleuves gémirent ;
De lamentables voix sur les eaux retentirent,
Qui, de ces deux amans l'un par l'autre immolés,
Annoncèrent la mort aux vallons désolés.
Thérèse et Faldoni ! vivez dans la mémoire ;
Les vers doivent aussi consacrer votre histoire.
Héloïse, Abailard, ces illustres époux,
Furent-ils plus touchans, aimoient-ils mieux que vous ?
Comme eux, l'Amour en deuil à jamais vous regrette :
Qu'il console votre ombre, et vous donne un poète !
Viens, ami : leurs malheurs sont dignes de tes chants.
Ta voix, qu'instruisit Pope en tes plus jeunes ans,
Des bosquets de Windsor ressuscita la gloire (1).
Jeune, tu vis les champs embellis par la Loire ;
Mais ceux où je t'invite ont encor plus d'appas.
Comme on voit, quand l'hiver a chassé les frimas,

---

(1) Traduction en vers de la Forêt de Windsor, l'un des meilleurs poëmes de Pope.

Revoler sur les fleurs l'abeille ranimée,
Qui six mois dans sa ruche a langui renfermée :
Ainsi revole aux champs, Muse, fille du Ciel;
Des poétiques fleurs compose un nouveau miel;
Laisse les vils frêlons qui te livrent la guerre
A la hâte et sans art pétrir un miel vulgaire.
Pour toi, saisis l'instant : marque d'un œil jaloux
Le terrein qui produit les parfums les plus doux.
Reposant jusqu'au soir sur la tige choisie,
Exprime avec lenteur une douce ambroisie;
Epure-la sans cesse, et forme pour les cieux
Ce breuvage immortel attendu par les dieux.

Par le C. FONTANES.

L'AMOUR CONJUGAL.

C'ÉTOIT un soir que monsieur et madame
Moralisoient sur ce point important,
Lequel des deux, de l'homme ou de la femme,
Met dans l'hymen le plus de sentiment.
C'est nous, c'est nous, dit la dame échauffée.
L'époux répond : il n'est rien de plus clair :
Vous connoissez quelque nouvelle Orphée
Qui fut chercher son mari dans l'enfer....
— De son crin-crin monsieur fait donc trophée?
— Oh! non, madame; et pour vous l'assurer,
Je vais d'un mot vous bien mettre à votre aise :
N'a-t-on pas vu dans son temps s'enterrer
Pour son mari la matrône d'Ephèse?

Par le C. B.

L'AVARE ET SON AMI,

FABLE.

CERTAIN avare un beau jour fut volé.
Imaginez les pleurs, la doléance :
Il eût choisi plutôt d'être empalé ;
Mais il n'avoit le choix en sa puissance,
Dont bien lui prit. Il reçut assistance
D'un sien ami ; car il en avoit un.
Chez Harpagon, ce meuble est chose rare :
Chez l'honnête homme, il n'est pas trop commun.
Par son ami, l'heureux avare
Fut hébergé, nourri, vêtu,
Sans qu'il lui manquât un fétu.
Desiroit-il bijoux ou broderie,
Tout aussi-tôt, comme par diablerie,
Il en avoit à bouche que veux-tu.
Le noir chagrin qui l'avoit abattu
Se dissipa : comment eût-il tenu
A tant de biens ? Notre juif, plus traitable,
Connut alors ce qu'il n'avoit connu :
Le monde lui parut aimable ;
La dépense lui plut, le spectacle, la table ;
Enfin le voilà devenu
Un galant homme, un homme sociable,
Et le bonheur lui donna la vertu.

Au bout d'un an, dans cette ame nouvelle
Vint un remords qui n'étoit déplacé :
Ami, dit-il, tu dois être lassé
De tes bienfaits ; la charge devient telle,
Que ton trésor en est par trop baissé ;
Règle tes dons, retiens ton zèle :
Je serai plus content ; tu seras plus sensé.
L'autre répond : Ne sois embarrassé
De tout cela : je n'en crains nul dommage.
Dépense, ami, sans honte ; c'est ton bien.
—Comment, mon bien ? —Oui, l'ami, c'est le tien,
Ton propre bien, sans procès ni partage.
Cher ami, je suis le voleur
De ce trésor qui faisoit ton malheur ;
Je l'ai placé, je t'en donne l'usage ;
Jouis-en donc, et dors en paix :
Tu ne l'épuiseras jamais.
Du revenu, dans cette année entière,
Tu n'as mangé qu'un tiers bien calculé :
Quand tu l'avois dans ta cave empilé,
Il te faisoit bien misérable chère :
Il t'eût pourtant dès-lors bien régalé.
Apprends de-là que la métamorphose
Du malheureux en homme fortuné,
Ne tient souvent qu'à peu de chose.
Chacun de nous sans doute est né
Ayant en soi la suffisante dose
D'ingrédiens pour former le bonheur :
Mais il s'agit de les mettre en valeur.

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

LA SÉPULTURE,

POËME.*

Lu à la séance publique de l'Institut, le 15 vendémiaire dernier.

Ou sont ces vieux tombeaux et ces marbres antiques,
Qui des temples sacrés décoroient les portiques ?
O forfait! Dans ces jours où le meurtre effréné
Viola des prisons l'asyle infortuné,
Des monstres, teints de sang, ont de nos morts célèbres
Profané, mutilé les monumens funèbres,
Et commis, à la voix d'un lache tribunat,
Sur des cadavres même un autre assassinat.
Gloire, talens, vertus, rien n'arrêta leur rage.
O guerriers généreux, dont le male courage
De l'Etat ébranlé releva le destin,
Vengeurs du nom françois, Turenne, Duguesclin,

* Plusieurs écrivains ont, dans une prose éloquente, élevé la voix contre l'indécence avec laquelle on inhume aujourd'hui. C'est cet abus que j'attaque aussi dans ces vers, où je rappelle la profanation des tombeaux, que je ne crois pas étrangère à ce sujet, puisqu'elle est le premier outrage fait à la dignité de l'homme, et au respect qu'on doit aux morts. (*Note de l'auteur.*)

Vous vîtes sans respect vos cendres dispersées
Errer au gré des vents, de leurs urnes chassées.
La beauté ne put même adoucir leur courroux:
Sévigné, dans la mort tu ressentis leurs coups.
C'en est donc fait! brisant les tombes révérées,
Ils ont désenchanté nos enceintes sacrées.
Nous y cherchons en vain ces marbres inspirans,
Où nos yeux se plaisoient à s'arrêter long-temps;
Où nos cœurs admiroient, en évoquant l'histoire,
Les dons de la patrie et les droits de la gloire,
Et sur l'affreuse mort, dont tout est dévoré,
Des talens, des vertus le triomphe assuré.
On se sent agrandir au tombeau d'un grand homme.
Je sais que de ces morts qu'à jamais l'on renomme,
Dans le bronze vivant, dans le marbre animé,
Les arts rendront les traits à l'univers charmé:
Mais ce n'est point assez pour le cœur qui les aime;
Leurs images, hélas! ne seront point eux-mêmes!
C'est eux, c'est leurs débris que nous voulons trouver.
Au pied de leurs tombeaux, nous aimions à rêver.
Là, du recueillement ressentant tous les charmes,
Nous trouvions à la fois des leçons et des larmes.
Il sembloit que, du fond de ces cercueils fameux,
Une voix nous crioit: « Illustrez-vous comme eux. »
Voilà l'illusion que nous avons perdue.
Vous tous, que pleure encor la Patrie éperdue,
Consolez-vous pourtant, si vos corps mutilés
Loin de leurs monumens languissent exilés.
Bannis de vos cercueils, et non de votre gloire,
Vous restez dans nos cœurs et dans notre mémoire.

Là, se sont retranchés vos débris immortels;
Là, se sont relevés vos tombeaux, vos autels;
Et, contre les pervers appelant tous les âges,
Vous immortalisez jusqu'à leurs vils outrages.
Mais de quel crime encor mon œil est révolté!
Par des bras soudoyés un cadavre porté,
Sans cortège, sans deuil, s'avance solitaire:
C'est ainsi, parmi nous, qu'on rend l'homme à la terre!
Autrefois l'amitié, la nature et l'amour,
Accompagnant sa cendre à ce dernier séjour,
Lui portoient en tribut leur douleur consolante:
Maintenant, inhumé sans la pompe touchante
Qui suivoit le mortel dans la tombe endormi,
On diroit qu'il n'eut pas un parent, un ami.
A-t-il perdu ses droits en perdant la lumière?
N'est-il point un respect qu'on doive à sa poussière?
Sur les rives du Nil, un zèle industrieux,
Par un baume éternel, perpétuant aux yeux
Une mère expirée, une épouse ravie,
Savoit tromper la mort et figurer la vie;
Les Grecs et les Romains présentoient aux tombeaux
Des offrandes, des pleurs, et le sang des taureaux;
Le sauvage lui-même, inhumain, implacable,
Toujours d'un peu de terre a couvert son semblable:
Et vous, peuple poli, dans cet âge si beau
Où Montesquieu, Voltaire, et Raynal, et Rousseau,
Par leurs savans écrits pleins d'Athène et de Rome,
Apprirent aux humains la dignité de l'homme,
Vous osez seuls aux morts refuser des honneurs!
Que dis-je? vous craignez de montrer vos douleurs!

Sommes-nous dans ces jours de crime et d'esclavage
Où, de l'humanité proscrivant le langage,
Des tyrans dans nos yeux faisoient rentrer nos pleurs;
Où tous les sentimens se cachoient dans les cœurs?
Le frère alors fuyoit les obsèques d'un frère;
Le fils suivoit de loin le cercueil de son père;
On n'osoit escorter que le char des bourreaux;
L'appareil de la mort n'étoit qu'aux échafauds!
Si de ce règne affreux l'opprobre enfin s'efface,
Pourquoi dans nos convois m'offrir encor sa trace?
Qui peut voir, sans gémir, leur triste nudité?
Craint-on qu'au sein des jeux et de la volupté
L'homme heureux, de la mort méconnoissant l'empire,
Ne s'apperçoive trop que son semblable expire?
Eh! ce corps, à la terre indignement rendu,
Comme un vil animal dans les champs étendu,
Peut-être est-ce un savant, dont le vaste génie
Par d'utiles travaux éclaira sa patrie!
Peut-être est-ce un ami des mortels malheureux!
Quel contraste! jaloux de prodiguer pour eux,
De ses soins, de ses dons l'active bienfaisance,
Tous les infortunés recherchoient sa présence;
Vivant, de sa maison ils assiégeoient le seuil:
Mort, ils n'osent, hélas! entourer son cercueil.
« Pourquoi, répondra-t-on, des honneurs funéraires?
» Cette loi, que jadis établit chez nos pères
» Un culte fanatique, et sans force aujourd'hui,
» Sur nos bords épurés doit tomber avec lui. »
Ah! laissez ce langage au profane athéisme:
La sensibilité n'est pas le fanatisme.

De la religion gardons l'humanité.
Barbares, qui des morts bravez la majesté,
Eloignez, j'y consens, ces flambeaux et ces prêtres,
Dont le faste à la tombe escortoit nos ancetres ;
Mais appelez du moins autour de nos débris
Et la douleur d'un frère, et les larmes d'un fils.
C'est le juste tribut où nos mânes prétendent ;
C'est le culte du cœur que sur-tout ils attendent.
Mais dans cet appareil, dans ces pompes du deuil,
Oserez-vous encor reléguer un cercueil
Aux lieux où, nous plongeant dans les mêmes abîmes,
La mort confusément entasse ses victimes ?
O trop coupable effet d'un usage odieux!
Auprès des scélérats est l'homme vertueux!
Dans le même sépulcre indigné de descendre,
A leur cendre il frémit d'associer sa cendre.
Du juste qui n'est plus, respectez le repos.
Du juste et du méchant séparez les tombeaux.
Loin sans doute l'orgueil du pompeux mausolée,
Qui distinguoit des grands la poussière isolée!
Mais qu'au moins dans les bois un monument dressé,
Dise au fils: C'est ici que ton père est placé.
Les bois! ils sont des morts le véritable asyle.
Là, donnez à chacun un bocage tranquille.
Couvrez de leur nom seul leur humble monument,
De l'urne d'un héros son nom est l'ornement.
Ces dômes de verdure où le calme respire,
Le ruisseau qui gémit, et le vent qui soupire,
La lune, dont l'éclat favorable aux regrets,
Luit plus mélancolique au milieu des forêts,

Tous ces objets que cherche une ame solitaire,
Prêteront aux tombeaux un nouveau caractère.
Par ce charme appelés vers leurs restes flétris,
Nous viendrons y pleurer ceux qui nous ont chéris.
Nous croirons voir planer leurs ombres attentives;
Nous croirons qu'aux soupirs de nos ames plaintives,
Répondront de leurs voix les accens douloureux
Dans la voix des Zéphyrs gémissant autour d'eux.
Que la sage Helvétie offre un touchant exemple!
Lorsqu'un mortel n'est plus, là, les siens, près du temple,
Vont déposer sa cendre en un bocage épais;
Y plantent des lilas, des roses, des œillets;
Arrosent chaque jour leurs tiges abreuvées:
Il leur semble en ces fleurs, par leur main cultivées,
Qu'ils raniment l'objet près d'elles inhumé,
Et respirent son ame en leur souffle embaumé.
Comme eux, à nos regrets sachons prêter des charmes;
Associons les fleurs et les bois à nos larmes.
Dans les fleurs, dans les bois, du sort trompant les coups,
Nos parens reviendront converser avec nous;
Tout rendra leur aspect à notre ame appaisée;
Les champs, peuplés par eux, deviendront l'Elysée.
Et les tristes humains, près de faire à leur tour
Ce voyage effrayant qui n'a point de retour,
Comptant sur ces honneurs dont la mort est suivie,
Ne croiront pas sortir tout entiers de la vie,
Et, par ce doux espoir en mourant ranimés,
Se sentiront renaître aux cœurs qu'ils ont aimés.

Par le C. LE GOUVÉ.

ÉPITRE A MONSIEUR ***

Qui avoit fait afficher chez son Suisse un ordre en vers de n'ouvrir qu'au mérite, et de refuser la porte à la fortune.

1780.

Je l'ai vu, cet ordre authentique,
Mis en vers joliment tournés,
Cette consigne poétique
Qu'à votre Suisse vous donnez :
Mais elle est trop philosophique,
Ou trop peu. Quoi ! vous ordonnez
Que l'on ferme la porte au nez
A la Fortune ! eh ! pourquoi faire ?
Est-ce humeur, foiblesse ou colère ?
Vous avez tort : mais apprenez
Le dénoûment de cette affaire.
Après ce refus insultant,
Que fit la belle aventurière ?
Surprise de ce compliment,
De la rebuffade impolie,
D'un portier qui la congédie,
Croyez-vous que dans cet instant
(Voyez un peu quelle étourdie) !
Elle vint chez moi brusquement ?
Je sortois : j'ouvre.... La Fortune !
— Ne vous suis-je pas importune ?

— Le cas arrive rarement.
— Il m'arrive dans ce moment.
Elle me conte l'aventure,
Qui m'étonna, je vous assure.
J'excusai le sage imprudent
Qui brusquoit ainsi la déesse.
Il a tort d'outrer la sagesse.
— Vous raillez, je crois? — Nullement.
Il falloit au moins vous admettre,
En faisant des conditions....
— A moi! — Sans doute. — Eh bien! voyons;
Faites les vôtres. — A la lettre,
Vous les suivrez?... Premièrement,
Je vous dois un remerciment:
Vous voilà sans qu'on vous appelle;
C'est ce qu'il me faut justement.
Vous me plaisez assez, dit-elle.
— Tant mieux! convenons de nos faits.
Vous ne prétendrez donc jamais
A changer le fond de ma vie.
Vous respecterez sans aigreur
Mon caractère, mon humeur,
Et même un peu ma fantaisie.
Je conserverai mes amis;
Vous ne m'en donnerez point d'autres.
A moi les miens, à vous les vôtres.
Le sentiment sera permis
A mon cœur né sensible et tendre:
De moi vous ne devez attendre
Que des soins et non des soucis;

Je n'en veux ni donner ni prendre.
Si, par l'effet de vos faveurs,
Je dois approcher des grandeurs,
Par-tout, à la cour, à la ville,
Je serai, rien n'est plus facile,
Sans orgueil, mais non sans fierté,
Vrai sans rudesse, sans audace,
Et libre sans légéreté.
Auprès de mes amis en place
J'aurai peu d'assiduité,
La réservant pour leur disgrace.
Permettez-vous? — Accordé, passe!
— Avec le mérite, l'honneur,
Je n'entre point dans vos querelles:
Je veux rester leur serviteur,
Et les tiens pour amis fidèles.
— Ah! nous nous brouillerons. — Tant pis!
Un mot encor. Toujours admis,
Chez moi le mérite aura place
Au-dessus de vos favoris:
C'est la sienne, quoi que l'on fasse.
— Refusé net.... La déité
Me dit d'un ton de bonhommie:
Moi, j'ai de la facilité;
Mais cet article du traité,
Par quel art, par quelle industrie,
Le faire signer, je vous prie,
A ma sœur? — Qui? — La Vanité.
Adieu! — Soit! La folle immortelle
Part et s'envole à tire-d'aile,

Me supposant de faux regrets.
Je le soupçonne: car la belle,
Tout en me quittant pour jamais,
Regardoit par fois derrière elle,
Pour voir si je la rappelois:
Mais je laissai fuir l'infidelle,
Et mes voisins courent après.

Par feu CHAMFORT.

LA DÉVOTE.

UN jeune amant brûloit pour Araminte,
Bonne et dévote, et voulant être sainte,
Dont il séchoit et lui crioit merci,
La requérant de volupté profane,
Disant: Cédez, ou bien je meurs ici,
Et tels propos que la vertu condamne.
La belle enfin, d'un air modeste et doux,
S'arrange et dit: Puisqu'avis ni courroux
Ne peuvent rien sur votre flamme impie,
Et que toujours vous conservez l'envie
De vous damner.... allons donc! damnez-vous.

Par le C. SÉ...

GLYCÈRE,

OU LE SÉDUCTEUR,

Idylle imitée de Gessner.

Glycère avoit seize ans, et Glycère étoit belle.
Sa mère depuis peu dormoit dans le tombeau;
Et Glycère, en perdant l'appui qu'elle eut en elle,
Etoit réduite à conduire un troupeau.
A cette tombe solitaire,
Un jour, les yeux baignés de pleurs,
Elle revient offrir son tribut ordinaire,
Une coupe de lait, de l'eau pure et des fleurs.
Quand la jeune orpheline, en sa tristesse amère,
De la tombe, en silence, eut fait trois fois le tour,
A l'ombre des cyprès qui croissent à l'entour,
Elle s'assied et dit: — « O la plus tendre mère!
» Si mon sort ici-bas peut encor te toucher,
» Apprends mon infortune et connois mes alarmes.
» Eh! dans quel autre sein répandrois-je mes larmes?
» Non, ma douleur ne te veut rien cacher;
» Tu sauras tout. — Las du vain bruit d'Athènes,
» Le seigneur de ces lieux, Misis venoit chercher
» Le calme qu'on respire aux bords de ces fontaines.
» L'autre jour il m'aborde; et, d'un air gracieux,
» Il vante les troupeaux confiés à ma garde;
» Il me flatte, et je vois, alors qu'il me regarde,

» Je ne sais quelle joie éclater dans ses yeux.
» Je me disois : Qu'il est bon notre maître !
» Les riches sont heureux et chers aux immortels.
» Ah ! quand on lui ressemble, on mérite de l'être.
» Je ne puis rien ; mais aux pieds des autels,
» Pour lui, dans ce temple champêtre,
» J'offrirai des vœux éternels.
» Comme une erreur qui plaît aisément s'insinue !
» Mais on a dans les champs tant de simplicité !
» Mon cœur le bénissoit, et ma bouche ingénue
» Par-tout avec transport exaltoit sa bonté.

» Le lendemain, non loin de ce bocage,
» Devant moi par hasard je le retrouve encor.
» De ma tendre amitié reçois, dit-il, ce gage.
» A mon doigt aussi-tôt il passe un anneau d'or.
» Je baisse, en rougissant, ma timide paupière.
» — Vois, poursuit-il, gravé sur cette pierre
» Ce bel enfant ailé qui sourit comme toi.
» C'est lui qui peut te rendre heureuse.
» Sa main pressoit la mienne, et sa voix dangereuse
» Dans le fond de mon cœur se glissoit malgré moi.
» Il t'aime : il a pour toi la tendresse d'un père :
» Mais par où, me disois-je, aurois-tu pu, Glycère,
» Mériter les regards d'un seigneur si puissant ?
» C'étoit alors, oui, c'étoit tout, ma mère,
» Ce que pensoit ta malheureuse enfant.
» Quelle étoit mon erreur ! Dieux justes que j'atteste !
» J'étois loin de prévoir un danger si prochain.
» C'est ce matin qu'en ce verger funeste

» Il m'appelle, j'y vole; et me tendant la main,
» Viens, me dit-il, beauté touchante:
» Abandonne un moment le soin de ton troupeau.
» J'aime les fleurs, et leur parfum m'enchante;
» Apporte-m'en sous ce berceau.
» Crédule, je m'empresse à choisir les plus belles,
» Et joyeuse, j'accours sous ces ombrages frais.
» Que de graces, dit-il! oui, ces roses nouvelles,
» Offertes par Glycère, ont pour moi plus d'attraits.
» Alors, dieux immortels, ah! j'en frémis encore,
» Alors s'abandonnant au feu qui le dévore,
» Il me saisit, il m'entraîne, et soudain
» Ses bras avec fureur me pressent sur son sein.
» Tout ce qu'amour peut dire de plus tendre,
» De plus doux et de plus flatteur,
» Sa bouche me le fait entendre.
» Je pleurois, je tremblois; et contre un séducteur,
» Trop foible, j'implorois sa pitié généreuse.
» Vaine prière! inutile recours!
» Te le dirai-je? hélas! sans toi, sans ton secours,
» Oui, ta fille à jamais eût été malheureuse.
» Mais tout-à-coup des portes du trépas
» J'ai cru voir s'élancer ton ombre vengeresse.
» Aussi-tôt repoussant une indigne caresse,
» Plus forte que Misis j'échappe de ses bras;
» Et je viens t'en offrir des larmes d'alégresse.
» O ma mère! reçois, pour un bien si flatteur,
» La vive expression de ma reconnoissance.
» Oui, c'est ton souvenir, toujours cher à mon cœur,
» Qui des piéges d'un séducteur,

» Vient de sauver mon innocence.
» Ah! si jamais ces avis précieux
» Qu'à ton dernier soupir me donna ta tendresse,
» Si le flambeau de ta sagesse
» Cessent de me conduire et d'éclairer mes yeux,
» Oui, qu'à l'instant ton ombre fortunée
» Dans ce monde orageux me laisse sans appui;
» Et que des dieux que j'implore aujourd'hui,
» Ta fille soit abandonnée!
» Si jeune encor, par quel malheur
» A mon amour es-tu donc arrachée?
» Serai-je, hélas! comme la tendre fleur,
» Qui, sans soutien, tombe et languit penchée?
» Mais ton ombre, du haut des cieux,
» Loin de mes foibles ans écartera l'orage.
» Oui, de tous vents contagieux
» Tu garantiras ton ouvrage.
» Crainte des dieux! sainte pudeur!
» Aimables loix de la sagesse!
» Que vos charmes règnent sans cesse
» Et sur mon front et dans mon cœur »!
Elle dit, et de pleurs son œil encore humide,
Donnoit à ses regards cette grace timide
Que l'innocence ajoute à la beauté.
Une douce chaleur animoit son visage.
C'étoit le ciel qui, vainqueur de l'orage,
Reprenoit sa sérénité.
Plus satisfaite et non moins séduisante,
Glycère enfin quittoit ces tristes lieux.
Misis à ses regards tout-à-coup se présente.

Des pleurs s'échappent de ses yeux.
« Ah ! pardonne, jeune Glycère :
» Ne redoute plus rien de moi.
» C'est le remords le plus sincère
» Qui me ramène près de toi.
» Lorsque tu parlois à ta mère,
» Ce buisson me cachoit, et j'ai tout entendu.
» Daigne oublier ma faute extrême.
» Ta sagesse m'a confondu.
» Je t'admire autant que je t'aime.
» Oui, je triomphe de moi-meme,
» Et c'est à toi que le prix en est dû.
» Sois toujours belle et toujours vertueuse;
» Mais aussi deviens plus heureuse.
» La moitié des troupeaux confiés à tes soins,
» La cabane et le champ que cette onde environne,
» S'ils suffisent à tes besoins,
Ils sont à toi : je te les donne.
» Ne les refuse pas. Je ne veux que l'honneur
» De récompenser ta sagesse.
» Puisse un époux, digne de ta tendresse,
» Mettre le comble à ton bonheur !
» Que par moi chaque jour à ta vertu suprême
» Pareil hommage soit rendu !
» Oui, je triomphe de moi-même,
» Et c'est à toi que le prix en est dû ».

Par le C. BLIN-SAINMORE (*).

(*) Le même auteur se propose de publier incessamment *Isemberge*, tragédie reçue par les comédiens Fran-

LE VIVANT INHUME.

Porté par quatre grenadiers,
La Terreur, sur une civière,
Couvert de sang et de lauriers,
S'en alloit droit au cimetière.
Un officier, plaignant son sort,
Fermoit la pompe funéraire :
« Le vaillant la Terreur est mort;
» Amis, mettez-le donc en terre.
» Non, palsembleu! je vis encor,
Dit-il d'une voix de tonnerre.
» Ne le croyez pas, mon major,
Reprend le grenadier la Ronde :
» Car s'il est brave comme Hector,
» C'est le plus grand menteur du monde ».

Par le C. Mallet.

çois en 1786, et non encore représentée, ainsi qu'une nouvelle édition d'*Orphanis*, autre tragédie représentée en 1773, et depuis reprise plusieurs fois par les mêmes comédiens. Cette pièce manque totalement. Il y joindra *les trois Frères*, drame en 3 actes et en vers, également reçu, et non représenté à Paris. Ces trois pièces seront du même format, et pourront se réunir.

EPITRE A UN AMI,

SUR LES DANGERS DE LA CÉLÉBRITÉ.

Du laurier pour un badinage!
Oh! c'est un prix trop glorieux.
Un front ceint de lauriers est sujet à l'orage.
De l'innombrable essaim des sots, des envieux,
Le laurier éveille la rage :
Vivre inconnu pour vivre heureux,
Telle est la maxime du sage.
Cultivons en secret, loin des profanes yeux,
L'aimable et douce poésie ;
Quelquefois enivrés des eaux de Castalie,
Osons parler tout bas le langage des dieux.
Les vers, par leur flatteuse et touchante harmonie,
Suspendent la douleur, charment le malheureux.
Sur les bords du Pénée, aux champs de Thessalie,
Grace à son luth mélodieux,
Apollon oublioit le nectar, l'ambroisie,
Et tous les habitans des cieux,
Même la reine d'Idalie.
L'Olympe n'est-il pas où l'on se trouve heureux?
Des bergers ingénus, et l'écho des montagnes,
De ses chansons étoient seuls confidens ;
Quelques fleurs qui, sans art, croissoient dans les campagnes,
Etoient le prix de ses accens.

Il avoit eu jadis des destins plus brillans :
Assis parmi les dieux au sein de l'Empyrée,
Mille fois il avoit, par ses accords touchans,
Ravi leur troupe immortelle et sacrée.
Sous le nom de dieu des talens,
On l'avoit en tous lieux honoré sur la terre ;
D'une couronne d'or le maître du tonnerre
Lui-même avoit aussi récompensé ses chants.
Rarement du bonheur trop de gloire est suivie ;
Et par ce Jupiter qui l'avoit couronné,
Bientôt victime de l'envie,
Phébus à fuir du ciel s'étoit vu condamné.
Dans les vallons de Thessalie,
Il trouva moins de gloire, et fut plus fortuné.

D'une éclatante renommée,
Craignons, comme ce dieu, le dangereux honneur ;
Au desir insensé d'une vaine fumée,
Ne sacrifions point un solide bonheur.
Dans les bois d'Hélicon, le Printemps nous rappelle ;
Il est le dieu des vers, comme celui des fleurs.
Sous l'ombrage naissant de la feuille nouvelle,
On trouve souvent les neuf Sœurs.
Une grotte est leur sanctuaire :
Là, les vœux et l'encens de leurs adorateurs,
Souvent mieux qu'en un temple ont le don de leur plaire.
Mais en amans discrets recevons leurs faveurs ;
Le plaisir croît par le mystère.

Par le C. DÉMORE.

A MA FEMME,

Qui m'avoit fait présent de son portrait en miniature, peint par elle.

AIR: *Regards vifs et joli maintien.*

OUI, la voilà bien, je le sens,
L'image vivante et chérie
De celle qui, depuis seize ans,
Règne sur mon ame ravie!
Dans l'art des Dumonts, d'Ysabeys,
Cet art qui des absens console,
D'Angélique on sait les succès;
Ses petits tableaux, ses portraits,
Que leur manque-t-il?... la parole.

En miniature Amour la fit;
Petits bijoux flattent la vue:
Mais à ses beaux yeux, son esprit,
Combien il donna d'étendue!
D'un bon tableau, d'un bon écrit,
Qui mieux qu'elle juge et raffolle?
Combien sa voix touche et séduit!
Combien encore on applaudit
Lorsqu'Angélique a.... la parole!

Dans le célibat tout languit,
L'épine à la rose est unie ;
L'hymen heureux seul embellit
Cet instant qu'on nomme la vie.
Pour nous existe l'âge d'or ;
Faut-il au cœur plus d'une idole ?
Ma femme est mon bien, mon trésor :
Mes yeux le lui diront encor,
Quand je n'aurai plus.... la parole.

Par le C. DAMAS.

L'AMANT SOUMIS.

MADRIGAL.

ÉGLÉ, j'ai dit tout bas que vous étiez aimable.
Oui, j'en fais humblement l'aveu :
Il faut bien que je sois coupable,
Puisque d'un ris amer vous rejetez mon vœu....
Aux vôtres désormais vous me verrez souscrire :
Je garderai mieux mon secret ;
Et pour anéantir ce mot qui vous déplait,
Je suis tout prêt à me dédire.

Par le C. S.

LE PROSCRIT DU 31 MAI,

PARAPHRASE DU PSEAUME 58:

Eripe me de inimicis meis, Deus meus.

Délivre-moi, grand Dieu! de mes persécuteurs;
De ces hommes de sang, avides de carnage;
Tire-moi de leurs mains; sauve-moi de leur rage;
Ne m'abandonne pas dans ces jours pleins d'horreurs.

Mais déjà leur foule m'assiége:
Ils sont prêts à fondre sur moi.
Seigneur, je suis perdu sans toi;
Ma tête va tomber sous leur bras sacrilége.

Ce n'est pas, ô mon Dieu! sur mon iniquité,
Pour me traiter ainsi, que leur fureur s'appuie:
D'aucun crime jamais je n'ai souillé ma vie;
Et ton nom dans mon cœur fut toujours respecté.

Regarde combien est extrême
Le péril affreux que je cours;
Lève-toi, vole à mon secours,
Toi le Dieu d'Israël, toi la puissance même.

Que ces vils scélérats à tes pieds abattus,
Dans leurs larmes en vain implorent ta clémence;
Et que leur désespoir, dans ta juste vengeance,
Te trouve sans pitié, comme ils sont sans vertus!

Ce soir, ils reviendront encore,
Ces tigres que la faim poursuit;
Ils reviendront pendant la nuit,
Pour dévorer leur proie au retour de l'aurore.

Ils marcheront sans bruit; ils parleront tout bas;
Ils s'environneront d'un lugubre silence;
Ils se diront entre eux: « Le voilà sans défense !...
» C'en est fait! à nos coups il n'échappera pas.

Et toi, mon Dieu, dans ta colère
Tu confondras tous leurs projets;
Et lassé de tant de forfaits,
De ces monstres enfin tu purgeras la terre.

Je les verrai périr: oui, tu me montreras
Les coups inattendus que ton bras leur prépare.
Tremblez, tyrans, tremblez.... l'Eternel se déclare;
Du trône à l'échafaud vous n'avez plus qu'un pas.

Dès qu'ils auront dans les supplices
Expié leurs crimes affreux,
On verra s'élever contre eux
Le peuple tout entier et leurs propres complices.

Tout sera découvert: leurs plus secrets desseins,
Cachés avec tant d'art, sortiront des ténèbres;
Et leurs noms, devenus horriblement célèbres,
Appelleront par-tout la mort des assassins.

Alors la timide Innocence
Relevera son front serein ;
Le peuple lui tendra la main,
Et la consolera de sa longue souffrance.

Que ce jour sera doux pour les hommes de bien!
O Dieu clément et bon , daigne en hater l'aurore !
Mais s'il faut que le juste, hélas! gémisse encore,
Que ton bras paternel lui serve de soutien!

Pour moi, dont tu pris la défense,
Je célébrerai tes bienfaits.
Ma voix ne cessera jamais
De publier ta gloire et ma reconnoissance.

Par le C. HENRI LARIVIÈRE.

LE FATALISTE.

Un fataliste à son épouse
Recommandoit fidélité :
Le sire étoit d'humeur jalouse ;
Il faut, disoit-il, loyauté,
Amour parfait en hyménée :
Chloris répond : Oui.... mais la destinée !

Par le C. L.

COUPLETS.

AIR : *Daigne écouter*, &c.

Que votre nom, aimable et jeune Aimée,
Avec mon cœur se trouve bien d'accord!
Quand vos parens vous ont ainsi nommée,
Dans l'avenir ils lisoient votre sort.
Ce mot si vrai vous dit que tout vous aime;
Du sentiment il est l'expression;
En vous voyant, l'indifférence même
Eût deviné que c'étoit votre nom.
A tous les cœurs, ce doux nom vous annonce;
Et c'est le seul digne de vos appas;
Quand par hasard la bouche le prononce,
Le sentiment vous l'applique tout bas.
C'est pour l'amour que vous fûtes formée;
Bouton naissant, ouvrez-vous au zéphyr;
L'âge d'aimer est celui d'être aimée,
Et votre nom vous presse d'en jouir.
Sur l'avenir dissipez vos alarmes :
Vous n'avez point à pleurer vos beaux jours;
La main du temps peut bien flétrir vos charmes;
Mais votre nom vous conviendra toujours.

Par la C. BRUGNIER.

L'HOPITAL DES FOUS,

CONTE PERSAN;

POUR FAIRE SUITE AUX MILLE ET UNE NUITS.

Lu à la séance publique de l'Institut National, le 15 messidor l'an 4.

« SHERAZADE, ma sœur, si vous ne dormez pas,
» Vos contes variés ont toujours tant d'appas!
» En attendant le jour qui doit bientôt paroître,
» Amusez d'un récit le Sultan notre maître.»
Shérazade, à ces mots, s'empressant de conter,
Trouvoit l'heureux secret de se faire écouter.
Le jour venoit trop tôt mettre fin aux merveilles
Dont elle embellissoit ses attachantes veilles.
O Sultane célèbre entre tous les conteurs,
Qui mille et une fois charmas tes auditeurs!
Ta voix les réveilloit. Pour moi, conteur vulgaire,
Je rends à mes amis le service contraire.
Si vous ne dormez pas, je vais vous endormir.

Il étoit autrefois à Bagdad un Émir;
(Emir, c'est à-peu-près un gouverneur, un prince)
Il avoit pris l'emploi de régir la province,
Dans un moment fâcheux; des esprits turbulens
S'étoient précipités en des débats sanglans;

Et la guerre étrangère, et la guerre intestine
Entraînaient chaque jour la Perse à sa ruine;
Ce n'étoit qu'anarchie, et démence, et fureur.
Mohammad (c'est le nom du nouveau gouverneur)
De l'Etat déchiré vint soigner les blessures;
Au-dedans, au-dehors, prit de sages mesures;
Des étendards persans dirigeant les succès,
Força les étrangers à demander la paix;
Réprima des partis la fougueuse imprudence;
Ramena pas à pas le calme et l'abondance.
Des jours moins orageux sembloient se préparer:
Mais, hélas! que le mal est lent à réparer!
A ses efforts constans les Persans applaudirent;
Jusqu'aux moindres objets ses regards s'étendirent;
Ennemi des abus, et les recherchant tous,
Il vit le *Deliskan* : c'est l'hôpital des fous.
Mais dans cette maison, asyle solitaire,
Il trouva moins qu'ailleurs de réformes à faire.
On sait que de tout temps, chez les Orientaux,
Règne un tendre respect pour les foibles cerveaux:
Je connois quelques gens que ce pieux usage
Devroit déterminer à faire le voyage.
Cependant, en ces lieux, Mohammad étonné
De plaintes et de cris se vit environné.
Plusieurs devant l'Emir demandant à paroître,
Renfermés comme fous, prétendoient ne pas l'être.
Ils prenoient à témoin la barbe du muphti,
Que chacun d'eux vingt fois seroit déjà sorti,
N'eût été des méchans l'intrigue et l'artifice.
Mais comment décider, pour leur rendre justice,

S'ils avoient l'esprit net et le jugement sain ?
Il manda près de lui Safad, le médecin,
Bon vieillard, vivant seul dans une paix profonde,
Et qui connoissoit mieux ses livres que le monde.
Mohammad l'accueillit, goûta son entretien,
Prit même ses avis, et s'en trouva fort bien.
Le jour vint où des fous il dut juger la plainte.
Pour les mieux affranchir d'une longue contrainte,
Le bon Émir voulut qu'exempt de tous liens,
Hors de leur triste asyle, et loin de leurs gardiens,
Dans son propre palais Safad pût les entendre.
A la place indiquée il alla les attendre.
Soudain un noir orage, un vent sec et brûlant,
(Hélas! du temps qu'il fait nous dépendons souvent)!
Causa parmi les fous un horrible ravage;
Leurs transports redoublés alloient jusqu'à la rage:
On crut trop imprudent de les faire sortir.
Mohammad, à l'instant qu'on l'en vint avertir,
S'en alloit, entouré d'une foule empressée,
Tenir son audience à son heure fixée.
Ce jour-là, se sentant épuisé de travaux,
Il souhaita de prendre un instant de repos:
Aux talens de Safad mettant sa confiance,
Il crut qu'il lui pouvoit renvoyer l'audience.
Mais de ce changement tout-à-coup résolu,
Safad, de son côté, ne fut point prévenu.
L'esclave qui devoit le lui faire connoître,
Soit pure négligence, ou malice peut-être,
Ne l'avertissant point de cet ordre nouveau,
Causa dans cette affaire un plaisant quiproquo.

S'attendant à des fous, le bon Safad médite
Comme il se conduira pendant cette visite,
Se promet bien sur-tout de ne pas les troubler,
D'etre fort patient, d'écouter sans parler.
Il compte recueillir, en cette expérience,
Quelque observation utile à la science,
Sur ce mal affligeant, sur l'art de le guérir.
Tandis qu'il y pensoit, le premier vint s'offrir
Un homme, qui, tachant de prendre un maintien digne,
A peine, en l'abordant, le salua d'un signe :
« Bonjour, mon cher, dit-il ! vous devez voir en moi
» Quelque chose de grand qui vous annonce un roi.
» Je le suis en effet : de contrée en contrée,
» Je roule à petit bruit ma puissance ignorée ;
» Je pourrois guerroyer : mais je crains les combats :
» Je fais des généraux, et n'ai point de soldats.
» Je viens incognito savoir ce qui se passe ;
» On dit qu'on négocie : à la fin, je me lasse
» De ne voir rien finir..... J'ai quelquefois dessein
» Moi même d'abdiquer mon pouvoir souverain.
» Encor si mes sujets se doutoient que je règne !
» Je ne me pique pas que personne me craigne :
» Mais on voudroit du moins être un peu respecté.
» Hors mes valets, qui seuls m'appellent Majesté,
» On ne se gêne point..... Et puis pour ma dépense,
» D'un mois de pension procurez-moi l'avance !
» Il faut vivre, et les rois sont de grand appétit.
» Quelque jour à ma cour vous aurez du crédit ;
» Et si-tôt que le sort me sera moins sinistre,
» Je vous prends pour conseil et pour premier ministre ;

» Le brevet est tout prêt ». Safad rit de pitié ;
Et sans autre examen, le roi fut renvoyé.
Celui qui succéda vint la tête baissée,
Humblement orgueilleux, la marche compassée :
« Safad, fleur du génie, étoile du savoir,
» L'insensé qu'avant moi tu viens de recevoir,
» Dit-il, t'aura conté sa ridicule histoire.
» Il se croit souverain, et veut le faire croire.
» C'est trop extravagant ! Moi, je ne suis pas Dieu :
» Mais, si j'ose le dire, il s'en faut de très-peu.
» Les cieux me sont ouverts ; des voûtes éternelles,
» Mon frère Gabriel me couvre de ses ailes ;
» Ma voix du saint prophète est le souffle sacré ;
» J'ouvre le paradis, et le ferme à mon gré ;
» Douter de mon pouvoir, c'est être sacrilége ;
» Et je viens réclamer l'exclusif privilége
» D'éclairer les esprits des dévots Musulmans.
» Notre foi s'affoiblit : il est des mécréans
» Qui doutent du prophète, et déjà même on penche
[illegible] nier qu'il ait mis la lune dans sa manche :
» C'est un scandale horrible ; écoute un saint Mollah !
» Fais respecter en moi le vicaire d'Allah !
» Ma face, du Très-Haut réfléchit la lumière ;
» Tu pourras de mes pieds adorer la poussière.... » .
Tout-à-coup, au Mollah jetant un fier regard,
Entre, ivre d'opium, l'air méchant, l'œil hagard,
Le visage noirci d'une large moustache,
Le terrible Mesrour, espèce de bravache :
« Vous n'êtes pas si sot, dit-il, mon cher docteur,
» Que de prêter l'oreille à ce vieux radoteur ;

» Ce n'est qu'un hypocrite : il faut qu'on s'en défie.
» Nous avons, vous et moi, de la philosophie,
» Dieu merci ! Je venois au seigneur Mohammad
» Dire qu'il s'y prend mal pour gouverner Bagdad ;
» Il est trop foible ; il veut conserver, reconstruire :
» Mauvaise politique ! il faut toujours détruire.
» Quand j'avois le pouvoir, je n'en usois pas mal ;
» J'allois de tous les biens faire un partage égal ;
» Je donnois à chacun son petit lot de terre ;
» Aux riches, aux savans je déclarois la guerre.
» Des savans ! qu'avons-nous besoin de ces gens-là ?
» Sans me douter de rien, et tel que me voilà,
» J'étois seul en état de mener un empire.
» Je n'ai jamais rien lu, car je ne sais pas lire ;
» Cependant, vous voyez ! je raisonne assez bien.
» Je suis bon patriote, excellent citoyen.
» Mais comme mon mérite est presque à la besace,
» Je viens à Mohammad demander une place,
» Tel emploi qu'on voudra : car je suis propre à tout ;
» Mais le plus lucratif est le plus de mon goût ;
» Ministre, général, ambassadeur, n'importe ! »
Safad lui fit un signe, et lui montra la porte.
Une femme survint : « Eh mais ! fi donc ! l'horreur !
» Vous écoutiez Mesrour, et moi j'en avois peur.
» C'est un brise-raison, un enragé !.... Je gage
» Que je vais vous paroitre excessivement sage !....
» Je ne demande rien pour moi, premièrement ;
» Mais je vous recommande un jeune homme charmant,
» C'est Nadir, que je viens d'enlever à Fatime.
» Pour sa mise à Bagdad tout le monde l'estime.

» Eh bien ! ne veut-on pas l'envoyer dans les camps,
» Se battre, s'exposer, parce qu'il a vingt ans ?....
» Belle raison ! vingt ans ! Eh ! c'est pour cela même
» Qu'il faut nous le laisser ! Vingt ans ! c'est ce qu'on aime.
» A le céder ainsi je ne puis consentir.
» Quand je l'aurai quitté, vous le ferez partir.
» J'aime fort mon pays..... j'y suis tres-attachée.....
» J'aime aussi le plaisir. — Ah ! ça, j'en suis fâchée....
» Dites donc de ma part à notre cher Émir
» Que votre ordre nouveau ne sauroit s'affermir ;
» Les étrangers jamais ne voudront le permettre,
» Et bientôt à leurs loix il faudra vous soumettre.
» Si vos troupes chez eux ont fait tant de progrès,
» C'est qu'ils le veulent bien ; ils se font battre.... exprès.
» Mais ensuite à leur aise ils prendront leur revanche ;
» Je le souhaite fort : car, tenez ! je suis franche ;
» Mon sexe peut tout dire, et j'use de son droit,
» Et l'on parle de même en plus d'un bon endroit.
» Mais à propos, Nadir, car c'est lui qui m'amène,
» A dépensé beaucoup ; il s'est mis à la gêne !...
» Il faut lui faire avoir quelque entreprise en grand,
» Des objets à fournir pour le gouvernement,
» De bons marchés. On sait comme cela se passe :
» C'est-là ce que j'attends. Si j'obtiens cette grace,
» Vous-même, cher docteur, vous y mettrez le prix. »
Un regard enchanteur, fait pour être compris,
Termina le discours de cette aimable folle.
Safad, las d'écouter ce langage frivole,
Se tourna vers un homme au maintien grave et doux,
Qui saisissant l'instant : « Tous ces malheureux fous

» Me font, à les entendre, une peine incroyable.
» Pour rendre cependant chacun d'eux raisonnable,
» Dieu sait que je m'y prends de toutes les façons!
» Je donne au genre-humain de fort bonnes leçons.
» Hélas! vers la sagesse en vain je les dirige;
» J'ai beau prêcher, railler: aucun ne se corrige.
» On ne veut point changer; toujours mêmes travers!
» Mais on ne lit donc pas ma prose, ni mes vers!
» Pour le bien général il faudroit les répandre;
» Il faudroit aux enfans par cœur les faire apprendre;
» Et je m'adresse à vous, non pas pour mendier
» Le salaire d'écrits qu'on ne sauroit payer,
» (La richesse n'est rien, et mon cœur la méprise)
» Mais pour vous proposer une utile entreprise:
» Il s'agit seulement, Safad, de publier,
» Aux dépens de l'Etat, mes œuvres en entier,
» Et qu'un ordre absolu, prescrivant leur lecture,
» En fasse des Persans l'unique nourriture.
» Dès-lors vous verrez fuir toutes les passions;
» Plus d'intrigue, d'orgueil, ni de dissensions;
» Rivalité sans fiel, amour sans jalousie;
» Les femmes n'auront plus la moindre fantaisie;
» Les hommes oublîront leurs propres intérêts,
» Et nous aurons enfin l'universelle paix.
» Je ne vous parle pas du bonheur de me lire ».
Safad se dit tout bas: J'excuse son délire;
Il a l'esprit timbré, mais le cœur généreux;
Et c'est un fou du moins qui n'est pas dangereux.
Il faut à Mohammad que je le recommande.
Safad eut à répondre à mainte autre demande.

Un pédant dénonçoit toute innovation,
Animal de routine et d'imitation,
Tandis qu'un autre, atteint de contraire manie,
Changeant tout, brouillant tout, s'estimoit un génie.
Un architecte habile, économe de frais,
Pour le construire à neuf, gâtoit un vieux palais.
Un chanteur présentoit ses projets de finance:
Un grave magistrat, ses petits airs de danse.
Des charlatans vantoient leurs secrets merveilleux;
De fieffés intrigans, non moins charlatans qu'eux,
Venoient se déchirer, se supplanter l'un l'autre.
Enfin ce monde-là ressembloit fort au nôtre.
Aussi le bon Safad, déjà préoccupé,
Y fut jusques au bout complettement trompé;
Et demeurant toujours dans la même croyance,
Il ne s'apperçut pas qu'il tenoit l'audience.
Bref! il conclut que tous étoient fous confirmés,
Sans remède, et tous faits pour rester enfermés.
Après ce beau travail, pour vous finir mon conte,
Il passa chez l'Émir, afin d'en rendre compte;
Il y but le sorbet : jugez s'il fut surpris
De voir plusieurs des fous au même honneur admis!
Il regarde : il ne sait ce que cela veut dire;
Il parle : on s'éclaircit, et lui-même de rire.
Tout le reste du jour se passa fort gaiment.
« Cher Safad, dit l'Emir, ce bas-monde est, vraiment,
» Un hôpital de fous. Que chacun s'interroge,
» Chacun reconnoitra qu'il a droit à sa loge.
» Un peu plus, un peu moins, nous extravaguons tous:
» Qui se croit le plus sage est le plus grand des fous. »

Mohammad eut raison. Dans ce monde bizarre,
En dépit de son nom, le sens commun est rare:
Qui le possède? Hélas! nul n'y doit trop compter.
Que conclure de-là? qu'il faut se supporter,
S'accorder l'un à l'autre une heureuse indulgence.

Vous, de qui je l'attends, pour qui j'écris et pense,
Ce conte, mes amis, fut fait pour vos ébats;
Comment le trouvez-vous, si vous ne dormez pas?

Par le C. ANDRIEUX.

LE MOT DE L'ENIGME.

QUELLE nouvelle, mon ami?
— Aucune, sinon qu'Aspasie
Reprend, dit-on, la fantaisie
De coucher avec son mari.
— Quel conte! l'aventure est fausse;
Auroit-elle assez peu de goût....
— Bon! son état excuse tout;
C'est un desir de femme grosse.

Par le C. LALLEMAND.

LE TAILLEUR,

FABLE.

CERTAIN tailleur, habile en son métier,
Vouloit introduire la mode
D'un habillement singulier,
Mais de bon goût, leste et commode.
Il employa tout son avoir
A faire une emplette choisie
Des plus beaux draps, et mit tout son savoir
A les tailler selon sa fantaisie.
Puis, le tout emmagasiné,
Il afficha sur sa boutique
Un beau patron bien dessiné,
Où se voyoit sa nouvelle pratique.
Le dessin plut, et chalands de venir
Au magasin, pour se fournir.
Jusqu'alors l'affaire étoit bonne :
Mais il y manquoit le grand point.
Chacun voulut essayer un pourpoint:
Il se trouva qu'ils n'alloient à personne.
La mode ne réussit point.

Ceci convient aux faiseurs de systême,
En fait de mœurs, de police et de loix,
Qui, selon moi, ressemblent quelquefois
A ce tailleur: leur objet est le meme ;

Réforme utile au citoyen,
Voilà le but, et tout va bien
Sur le papier; l'intention est pure,
Les matériaux excellens,
Les ouvriers pleins de talens:
Mais on n'a pas pris la mesure.

Par le C. MANCINI-NIVERNOIS.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

SON âge échappoit à l'enfance.
Riante comme l'Innocence,
Elle avoit les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelques jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour,
Le sentiment alloit éclore.
Mais le Ciel avoit au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au Ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie,
Sans murmurer contre ses loix.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

Par le C. PARNY.

MESSALINE,

TRADUCTION DE JUVÉNAL (*).

Quand de Claude assoupi la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais, tout plein de ses aïeux,
Des plus viles Phrynés le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane;
Son nom est Lysisca : ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente.
Un lit dur et grossier charme plus ses regards,
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.
Tous ceux que dans cet antre appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.

(*) Cet essai de traduction a été fait à la suite d'une gageure entre quelques gens de lettres. On prétendoit que la poésie françoise ne pouvoit rendre avec fidélité certains détails des satyres de Juvénal, et on cita pour exemple la peinture des excès de Messaline. On alléguoit l'autorité de Despréaux :

Le latin dans ses mots brave l'honnêteté;
Mais le lecteur françois veut être respecté.

Thomas, animé par la difficulté même, fit ces vers le lendemain. (*Extrait d'une lettre du C. Fontanes.*)

Son sein nud, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie, et triomphe, et les défie encor.
C'est là que, dévouée à d'infames caresses,
Des muletiers de Rome épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté !
L'aurore enfin paroît, et sa main adultère
Des faveurs de la nuit réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis.
Ses sens sont fatigués et non pas assouvis.
Elle rentre au palais hideuse, échevelée ;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va sous le dais sacré du lit des empereurs,
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

Par feu THOMAS.

POUR LE PORTRAIT DE D'ALEMBERT.

JE change à mon gré de visage.
Je deviens tour-à-tour Dangeville, Poisson,
Rimeur (1), historien (2), géomètre, bouffon (3) ;
Je contrefais même le sage (4).

Par feu CHAMFORT.

---

(1) D'Alembert faisoit alors des vers.

(2) Les mémoires de la reine Christine.

(3) On connoît les talens de d'Alembert pour contrefaire.

(4) Il y a sans cesse dans les ouvrages de d'Alembert : Le sage fait ceci ou cela. (*Note de l'auteur.*)

LES CONSOLATIONS DE LA VIEILLESSE, POËME.

O toi qui reçus les hommages
De ce sage Romain, ce chantre audacieux,
Qui brava les enfers et détrôna les dieux;
Volupté! volupté! charme de tous les âges,
Baume délicieux répandu sur nos maux,
Objet de tous nos vœux et de tous nos travaux,
Embellis, s'il se peut, les restes de ma vie.
Que seroient-ils sans toi, qu'un tissu de regrets?
Que deviendroit ce cœur qui t'a si bien sentie,
Si tu le quittois pour jamais?

C'est à toi d'égayer les jours de mon automne;
Mais ne me range plus au nombre des amans.
J'ai vu le vieux Damon, sur ses genoux tremblans,
Tomber aux genoux de Théone,
Et j'ai ri le premier de ses beaux sentimens.

D'un amour mutuel l'espérance crédule
Ne doit pas égarer un sage à cheveux blancs;
Gardons-nous d'ajouter au fardeau des vieux ans,
Celui d'un malheur ridicule.

Délices du cœur et des sens,
Transports divins, charmante ivresse,

Amour, folie enchanteresse,
Volupté, volupté, bornez-vous vos présens
Aux jours de l'aimable jeunesse?

Eh quoi! l'âge avancé, sans erreurs, sans desirs,
Ne peut même jouir de l'ombre des plaisirs?

Ah! pourquoi s'en former une si triste image?
La volupté sourit à l'automne du sage.
Il remplace avec art les biens qu'il a perdus;
De son ame qui change il sait changer l'usage,
Et goûter des plaisirs qu'il n'avoit pas connus.

Je ne veux point tromper, ni me tromper moi-même.
Il faut bien l'avouer: je vois s'évanouir
Le plus cher de mes sens; hélas! c'est le sixième:
Mais il m'en reste cinq, et je veux en jouir.

Ce sens qui va disparoître
Régna seul sur tous mes sens;
Dans les jours de mon printemps,
Seul emploi de mes instans,
Seul mobile de mon être,
Il dictoit mes sentimens,
Il inspiroit mes pensées:
Consumé d'un seul desir,
Dans mes erreurs insensées,
Je ne vis, ne connus, ne cherchai qu'un plaisir.

La nature à nos sens en offre en abondance;
Mon odorat, mon goût, mes oreilles, mes yeux,

Chaque sens a sa jouissance ;
Je le vois, je l'éprouve, et j'en rends grace aux dieux.

Ce spectacle brillant du jour qui vient d'éclore,
Faut-il être amoureux, pour en sentir le prix ?
Sans un souris de Lise, un regard de Doris,
Verrai-je de sang-froid les beautés de l'aurore,
Et l'astre étincelant qui sort du sein des mers,
Pour créer, colorer, animer l'univers ?
Je ne vais plus cueillir de bouquets pour Sylvie :
Eh bien ! j'irai dans la prairie
Admirer la beauté des fleurs,
Les contrastes et l'harmonie,
Le nombre et l'éclat des couleurs.

Si je fixe mes yeux sur Philis ou Glycère,
J'ai du plaisir encor sans être leur amant.
De beaux yeux, un teint frais, une taille légère,
Ne sont-ils pas toujours un spectacle charmant ?
La beauté peut donner une volupté pure,
Sans porter dans nos cœurs le trouble du desir :
Qu'on admire une belle, un tableau, la nature,
L'œil n'est-il pas toujours l'organe d'un plaisir ?

Dans l'aimable saison qui rajeunit le monde,
Et lorsque les esprits d'un jardin parfumé
Volent autour de moi dans un air embaumé,
Une volupté plus profonde
Ravit un de mes sens et pénètre mon cœur.
Je cherche à prolonger cette agréable odeur;

Je cours remplir de fleurs mon réduit solitaire :
Ma chambre devient un parterre
Où l'odorat fait mon bonheur.

Mais j'entends Comus qui m'appelle ;
J'ai vu dans le crystal entouré de glaçons
Les rubis du Pomar et l'ambre de Lunelle.
Déjà de mes jardins féconds
Arrive sur ma table une moisson nouvelle ;
Les couleurs de ces fruits et leurs sucs odorans
Vont charmer à la fois deux ou trois de mes sens.

Non, le nectar et l'ambroisie
Ne sont point réservés pour les banquets des dieux ;
La saveur de ces mets, ces vins délicieux,
Me font sentir encor tout le prix de la vie.

Que le temps sur ma tête accumule les ans ;
Avec toi, Dieu du vin, je crains peu leur outrage :
Echauffe de tes feux mes esprits languissans ;
Respecte ma raison dont je sais faire usage ;
Je l'emploie à combattre, à flatter mes desirs,
A juger du bonheur qui convient à mon âge,
Et du nombre, du choix, de l'instant des plaisirs.

Je laisse aux chansonniers invoquer la folie,
Prôner la déraison, l'illusion, l'erreur :
Eh quoi ! pour être heureux, faut-il donc qu'on s'oublie ?
Et dois-je m'aveugler, pour chercher le bonheur ?

Non, non : disciple d'Epicure,
Du sage Horace imitateur,

J'observe, je consulte, et je suis la nature.
Des derniers de ses dons je sais être content.
Les plaintes, les chagrins, poison lent et funeste,
De ma décrépitude avanceroient l'instant :
Je veux jouir en paix du plaisir qui me reste,
Et passer, sans le craindre, au repos qui m'attend.

O vieillesse! il est ton partage.
Souvent quand Syrius fait sentir ses fureurs,
Sous des aunes touffus courbés sur le rivage,
D'une source qui roule entre l'herbe et les fleurs,
Du calme des vieux ans je me suis fait l'image.
Là, l'esprit sans projets, le corps sans mouvement,
Fixé par la chaleur sous l'ombrage immobile,
Etendu près des eaux, je goûtois mollement
D'un repos animé la volupté tranquille.
Une douce langueur enchaînoit tous mes sens :
Le sommeil quelquefois vouloit s'en rendre maître;
Je repoussois d'abord ses pavots bienfaisans,
Et me sentois heureux par le seul plaisir d'être.

Non, l'ennui, le plus grand des maux,
Ne tourmente pas la vieillesse;
Le temps, qui sur ses pas amène la foiblesse,
Apprend à jouir du repos.

Mais l'automne est encor la saison des travaux :
Gardons-nous d'avancer les jours de la paresse;
Elle aura son moment; il faudra le saisir :
J'aime à sentir encor ma force ou mon adresse :
Ce sentiment est un plaisir.

Aussi, dès que les cieux sont dorés par l'aurore,
On me voit dans les champs marcher, monter, courir,
Foudroyer le gibier que j'ai pu découvrir,
En chercher de nouveau. Là, je suis jeune encore,
Rien ne peut me lasser. Mais c'est dans mes jardins
Que je remplis mes jours par des travaux que j'aime :
Sous les arbres chéris que j'ai plantés moi-même,
Par l'amour paternel conduit tous les matins,
Je jouis de mes soins, j'attends ma récompense.
Là, je retrouve l'espérance.
Sur le sein d'Amphitrite, à la guerre, à la cour,
Cette fille des dieux entraîna ma jeunesse ;
Et dans un champêtre séjour,
Elle amuse encor ma vieillesse.
Elle ne m'y promet ni l'or, ni les grandeurs ;
Mais en moissons de fruits elle change mes fleurs.

Dans ses canaux glacés, quand la sève sommeille,
Moi, je vois le printemps qui revient embellir
Mes prés, mes vergers et ma treille ;
Je vois le pois naissant et la fraise vermeille,
Et je crois déjà les cueillir.

Quand la nature se réveille,
Et qu'un feu pur et doux, répandu dans les airs,
A ranimé l'amour, la joie et les concerts,
Tous les oiseaux en chœur enchantent mon oreille :
Eh bien ! ce sens encor, ce sens me rend heureux.
Lors que le sombre hiver me relègue à la ville,
Je vais rire aux *Chasseurs*, ou pleurer à *Lucile*.

J'admire quelquefois ce théâtre pompeux
Où chante Melpomène, où danse Terpsichore :
L'oreille, j'en conviens, souffre dans ces beaux lieux;
Mais je jouis du moins de l'art qui les décore
Et des ballets ingénieux :
En lassant mon oreille, on amuse mes yeux (*).
Beaux arts, enfans du ciel, délices du Permesse,
Compagnons de mes jours, plaisirs purs et sacrés,
Plaisirs des esprits éclairés,
Vous épurez les goûts de l'aimable jeunesse;
Dans l'été de nos ans, vous élevez nos cœurs,
Et de l'âge avancé vous charmez les langueurs.

Je vois arriver sans alarmes
L'instant de ma caducité :
Beaux arts! vous sur qui j'ai compté,
A l'humeur, à l'austérité
Vous opposerez tous vos charmes;
Oui, vous me rendrez la gaîté,
Le sentiment, la volupté,
Le plaisir de verser des larmes.
Et vous, mes premières amours,
Chantres de Corinne et d'Achille,
Racine, Voltaire et Virgile,
Je vous dois, vous devrai toujours

(*) Ce poëme a été fait lorsque Gluck commençoit la réforme de notre théâtre lyrique, et avant qu'on y eût connu les chefs-d'œuvre de Piccini et de Sacchini. (*Note de l'auteur.*)

Un bonheur constant et facile;
Dans l'age où du monde on s'exile,
Vous embellirez mon asyle
Et l'instant de mes derniers jours.

Mais, dit-on, si ces arts sont la source féconde'
Des plaisirs les plus doux, ils le sont des regrets.
Que chantent-ils? l'Amour. Il est le dieu du monde,
Et son culte est chez les François.
Ces talens enchanteurs, c'est lui qui les inspire;
Sur la toile animée il conduit les pinceaux;
Il fait vivre le marbre et résonner la lyre.
Vous entendrez les dieux, les belles, les héros,
Chez Melpomène ou chez Thalie,
Vous vanter des plaisirs que vous aurez perdus;
Cet éloge éternel d'un bonheur qui n'est plus,
Doit plonger votre esprit dans la mélancolie.
Eh! la mélancolie est-elle sans plaisir?

Sur le riant tableau des volnptés passées,
Un regret tendre et doux ramène nos pensées.
S'il coule quelques pleurs, s'il échappe un soupir,
On n'en chérit pas moins l'aimable souvenir
Qui nous rappelle encor les plaisirs d'un autre âge:
Enchanté d'un bonheur qui ne peut revenir,
On est content d'embrasser son image.

Il est des souvenirs qui rendent plus heureux.
Au terme de ses jours, un vieillard vertueux

Revient sur tous les pas de sa longue carrière ;
Content d'etre et d'avoir été ,
Il parcourt avec volupté
Le tableau de sa vie entière.
Les mortels désolés dont il sécha les pleurs ,
L'innocence foible et timide
Arrachée à ses oppresseurs ,
Pour le vice en crédit son mépris intrépide ,
Les dangers qu'il brava , ses travaux et ses mœurs ,
A son esprit charmé se présentent sans cesse.
Ces fantômes brillans escortent sa vieillesse ;
Il en passe avec eux les momens fortunés ;
Il fut heureux , il l'est encore ;
Il jouit à la fois du soir et de l'aurore ,
Des plaisirs qu'il goûta , de ceux qu'il a donnés.

Ah ! voilà le bonheur où tu pourras prétendre ,
Beauveau , toi dont le cœur si pur , si généreux,
De ses penchans n'eut point à se défendre ,
Et n'a jamais formé des vœux
Que l'univers ne puisse entendre.

Il faut , dès l'âge le plus tendre ,
Préparer le bonheur du reste de nos jours.
Heureux qui sut aimer et choisir ses amours !
Heureux sont ces amans que le dieu du bel âge
Enchaîna l'un à l'autre , et n'a point corrompus ,
Qui du sein des plaisirs s'élèvent aux vertus ,
Et se rendent meilleurs pour aimer davantage !

Ils n'ont rien à craindre du temps :
L'humeur, les soupçons, les caprices,
Et des goûts épuisés les tristes injustices
N'affligent point leurs cœurs animés et contens.
Vainement, de ses mains glacées,
La vieillesse a flétri leurs sens ;
Occupés l'un de l'autre, objets de leurs pensées,
Par un zèle facile, un doux empressement,
Ils expriment encor le même sentiment.

O vous, couple sublime et sage,
Qu'un siècle corrompu, l'exemple de la cour,
N'ont jamais égaré ! ce pur et tendre amour,
Au déclin de vos ans sera votre partage.

Cet instinct si puissant, ce doux besoin d'aimer,
Ces premiers sentimens nés avec ma pensée,
Charme de ma vie avancée,
L'amitié dans mon cœur semble se ranimer.
L'amitié règne en paix sur l'automne du sage ;
Elle reprend ses droits qu'usurpoient les amours :
C'est un soleil plus doux qui brille sans nuage,
Et qui promet au dernier âge
Quelque chaleur et de beaux jours.

C'est se flatter, dit-on, d'une vaine chimère.
Qu'est-ce que l'amitié, sans les moyens de plaire ?
La nature barbare ôte à l'âge avancé
La force et la raison, la grace et la saillie ;
A l'esprit incertain la mémoire affoiblie

Présente avec lenteur les tableaux du passé ;
Elle n'y peint souvent qu'une confuse image.
Hélas! la plus fidelle est-elle un avantage,
Lorsque notre esprit est baissé ?

Il est quelques mortels, amans de la sagesse,
Sobres dans le travail et dans la volupté,
Dont l'esprit, malgré la vieillesse,
A conservé sa force et son activité :
Tels ont été Franklin, Voltaire et Fontenelle.
Mais je veux que notre ame, en proie au temps jaloux,
Eprouve chaque instant quelque perte nouvelle ;
On ne vieillit pas seul, et tout change avec nous.

Heureux le vieillard qui rassemble
De bons, de vrais amis d'un âge égal au sien!
Un babil éternel nourrit leur entretien ;
Ils goûtent le plaisir d'être, de vivre ensemble,
Et de parler sans fin. Pour moi, dans mes vieux jours,
Je me sens menacé d'alonger mes discours :
Mes amis, très-diserts, aimeront à s'étendre :
Nous seront tous diffus, et peut-être un peu sourds.
Nous nous pardonnerons de ne pas nous entendre.

De plus jeunes amis les soins et les secours
Adouciront encor ma triste décadence ;
Ils me verront sans doute avec quelque indulgence,
Et se diront peut-être : il nous aima toujours.

Toi, dont l'ame sensible et pure
Se livre avec candeur à ses goûts innocens,

Et, dans ce doux asyle où se plait la nature,
Cultive la sagesse et jouit des talens;
Toi qui vis pour aimer, et pour qui je veux vivre;
Tu sais de mon automne embellir les instans,
Et je vois sans frayeur que l'hiver va le suivre.
Tu me rendras heureux jusqu'au dernier soupir:
Le plaisir d'être aimé renouvelle la vie.
Souvent auprès de toi, mon ame rajeunie
Retrouvera ses goûts avec l'art d'en jouir;
A mon bonheur encor je te verrai sourire;
Souvent pour le chanter je reprendrai la lyre:
Mes vers foibles ou peu nombreux
Aux connoisseurs pourront déplaire.
Moi, je les verrai tous avec un œil de père,
Et les vers des vieillards sont toujours bons pour eux.

Vous, ministres des destinées,
Filez, Parques, filez mes heures fortunées:
Je suis heureux encore, et puis l'être long-temps.
Tous ces amis si chers, appuis de mes vieux ans,
Je ne les verrai point terminer leur carrière;
Long-temps après les miens, leurs jours ont commencé,
Et je ne suis point menacé
De fermer jamais leur paupière.

C'est là le plus cruel, le plus grand des malheurs;
Il rend insupportable un reste de lumière;
Il condamne nos yeux à d'éternelles pleurs;
Il jette un voile affreux sur la nature entière,
Et pose pour jamais une triste barrière
Entre le plaisir et nos cœurs.

Mais le soleil marche et s'élève;
Il mûrit mes vergers, il hâte leurs présens;
Avant que sa course s'achève,
J'aurai joui de tous mes sens.
Chantez, oiseaux, chantez; j'entendrai vos accens.
Je verrai vos plaisirs agiter ce feuillage;
Comme vous, autrefois j'employois le printemps;
Il faut en faire un autre usage.

Puissé-je du banc de gazon,
Placé sous ces pruniers dont la cime l'ombrage,
Voir l'amitié, les arts, entrer dans ce salon!
Puissé-je y voir encore et la Harpe, et Delille,
L'un embellir Lucain, l'autre égaler Virgile!
Que Blot vienne les écouter!
Ils chanteront bien mieux, ils voudront la chanter.
Que Turgot, d'Alembert, consacrent mon asyle!
Que Beauveau, sa compagne, échappés de la cour,
Soient témoins d'un bonheur qu'ils ont rendu facile!

Mais si je restois seul dans ce riant séjour,
J'y jouirois du moins de la saison nouvelle,
Du plaisir d'être encor, des charmes d'un beau jour;
Et j'y voudrois penser et rire tour-à-tour
Entre Montaigne et la Pucelle.

Par le C. SAINT-LAMBERT.

LE HÉROS DE COLLEGE.

Certain pédant avoit perdu sa femme :
— Vite au secours !.... — Là, là, trop brusquement;
Primò le fait. — Votre moitié rend l'ame.
— Ce style est mieux : son mal. — Etouffement.
— Bien ! c'est précis : après ? — Au lit. — Comment!
Elle est au lit ! quelle ame ignoble et basse !
Cours, mon garçon; fais-la lever, de grace!
Ces héros Grecs qu'on vit mourir debout !....
— Mais, monsieur.... — Pars, je vais finir ma classe;
L'essentiel doit passer avant tout.

Par feu Masson de Morvilliers.

L'ORIGINE DE LA GUERRE.

Quand, pour essai de sa vertu guerrière,
Un de ces animaux que l'on appelle humains
Eut égorgé, dans sa colère,
Le tendre agneau qui lui léchoit les mains:
Monstre, dit le mourant, à tant de barbarie,
Je reconnois les tiens; mais de cet acte impie
Vous vous souviendrez plus d'un jour.
Livrez-vous à votre furie ;
Je vous livre ma peau. — L'homme en fit un tambour.

LE SOIR,

ODE ANACRÉONTIQUE.

ASTRE d'amour et de mélancolie,
Toi qui plais tant aux amans malheureux,
Par tes rayons, que la plaine embellie
D'un nouveau jour brille encore à mes yeux!
Je n'ose au soleil faire entendre
Ni mes plaintes, ni ma douleur:
Mais ton éclat paisible et tendre,
Est le jour qui convient au cœur.

Il est détruit le repos de ma vie!
Un seul instant me condamne aux soupirs!
Je veux en vain de mon ame ravie
Bannir l'espoir, la crainte, les desirs.
En vain j'ai cru dans ce bocage
D'Athis pouvoir braver la loi;
Son souvenir et son image
Arrivent par-tout avec moi.

Oui, dans ces lieux, moins timide et plus tendre,
J'ose en secret l'adorer et chanter;
J'aime et le dis, quand il ne peut l'entendre:
Puisse l'écho ne pas le répéter!

Malgré moi j'y songe, et l'absence,
Je l'éprouve bien en ce jour,
En rassurant mon innocence,
N'a fait qu'augmenter mon amour.

Un pas léger agite le feuillage :
De ce séjour qui vient troubler la paix ?
Si c'étoit lui! Fuyons de ce bocage :
Protégez-moi, Nymphes de ces forêts.
O nuit! répands sur moi ton ombre ;
Ce séjour est trop dangereux ;
Couvre-moi de ton voile sombre,
Sans le dérober à mes yeux.

Ce n'est pas lui, c'est la vive fauvette,
Dont les baisers agitoient ces rameaux :
Ah! modérez votre ardeur indiscrète ;
Séparez-vous, trop amoureux oiseaux.
Dans les transports de vos tendresses,
Vous m'apprenez votre bonheur ;
Et par le bruit de vos caresses,
Malgré moi, vous troublez mon cœur.

Et vous, ruisseau, qu'un doux penchant entraîne,
Vous lui cédez : de quoi murmurez-vous ?
Quelles seroient vos plaintes, votre peine,
S'il vous falloit résister comme nous ?
Si, s'opposant à la nature,
Il vous falloit arrêter le cours
De cette onde rapide et pure !
Tel est le sort de mes amours.

Par la C. BEAUFORT.

DES AUTEURS
MALES ET FEMELLES.

Mes bons amis, plus on raisonne,
Et moins on sait ce que l'on dit:
Pour Dieu! n'ayons pas tant d'esprit,
Ne condamnons encor personne,
Et voyons ce dont il s'agit.

Est-il un sexe qu'on brevette
Dans le domaine d'Apollon?
Ne peut-on rimer en cornette?
Et faut-il, pour être poète,
Avoir de la barbe au menton?

Allons, messieurs, de l'indulgence!
Ne disputons jamais des goûts:
L'orgueil exclusif et jaloux
Est père de l'intolérance:
L'art des vers n'est point, entre nous,
L'art sublime par excellence,
Et je n'aime pas l'importance
Que vous mettez à des joujoux.

Ismène, légère et jolie,
Aime la danse à la folie:
A chanter Lucile se plaît;

Flore, à tout charmer, à séduire;
La vieille Araminthe, à médire,
Et Lise, à tricher au piquet.
Eh bien! Corine est virtuose;
Elle s'amuse à ce jeu-là,
Et fait des vers sur son sopha,
Comme on y feroit autre chose.

Voyons d'un œil moins prévenu,
Et le beau sexe, et ses caprices:
Un tort léger devient vertu,
Quand il peut éloigner des vices.

J'aime à voir, en cercle d'amis,
Pour réciter des vers jolis,
S'ouvrir une bouche vermeille:
L'ouvrage d'une belle est beau;
Le charme des vers de Sapho,
Au cœur arrivoit par l'oreille.

Le Pinde est un côteau charmant:
Ne l'interdisons pas aux belles;
Nous y monterons plus gaîment,
Si nous y montons avec elles.

Eh! mon Dieu! rime qui voudra!
C'est un plaisir que l'on se donne,
Et non point un talent qu'on a.
D'un goût qui ne nuit à personne,
Pourquoi ferions-nous un travers?
Une femme, je le soupçonne,

Peut être aimable, belle et bonne,
Et cependant faire des vers.

Deshoulières fut douce et sage,
Simple et modeste en ses façons,
Et n'oublioit pas son ménage,
Pour s'occuper de ses chansons.

On lit dans Platon qu'Aspasie
Fut du commerce le plus doux,
Et, malgré qu'elle eût du génie,
Fit le bonheur de son époux.

Une mère dans sa famille,
Avec du goût et des talens,
En aimera mieux ses enfans,
En élevera mieux sa fille.

Chacun a son *califourchon*,
A dit Sterne, et Sterne a raison.
Ma maitresse a sa fantaisie:
Par moi son goût est respecté;
Ma maitresse, de son côté,
Pardonne à ma métromanie;
Et pour finir cette folie
Par un trait de causticité:
« Souvent l'ennui gagne les *femmes*
» Aux vers de nos *hommes*-auteurs;
» Votre revanche! allons, mesdames!
» Vengez-vous bien de ces messieurs. »

Par le C. ARMAND CHARLEMAGNE.

LE GOUT DES VOYAGES.

DANS un grand cercle, hier, un mince auteur
Pompeusement lisoit sur les voyages
Très-long discours. Au bout de quelques pages,
Chacun bâillant, décampe.... et mon lecteur,
Qui s'est flatté d'avoir tous les suffrages,
Comme on peut croire, est bien coi, bien contrit.
Oh! oh! dit-il, serrant le manuscrit,
Ma prose ici paroît un peu déplaire.....
Non, lui répond un ami, point du tout!
Votre succès est certain au contraire:
De voyager vous inspirez le goût.

Par le C. D.

A UNE CÉLÈBRE ARTISTE,

Sur ce qu'un moineau apprivoisé vint gasouiller auprès d'elle, tandis qu'elle chantoit et s'accompagnoit du forté-piano.

VOTRE brillante voix charme le moineau même.
Quels sons harmonieux et doux!
Le rossignol en deviendroit jaloux;
Le talent du moineau c'est d'aimer: il vous aime.

Par le C. GUICHARD.

SUR LE PRIX DE POÉSIE

AJOURNÉ A QUATRE ANS;

DIALOGUE entre un poète et un membre de l'Institut.

LE POÈTE.

OR, puisque mon pays se montre libéral,
Tant pour la course à pied que la course à cheval;
Lorsqu'avec les neuf Sœurs le blond Phébus se blase,
Et languit oublié sur son double sommet:
Moi qui suis foible de jarret,
Et qui ne cours que sur Pégase,
Je viens pour l'Hélicon postuler un décret.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Je conçois vos motifs, rimeur trop colérique;
Et je vois quel est votre but:
Défenseur de l'art poétique,
Vous n'etes pas de l'Institut.

LE POÈTE.

Je me flatte qu'un jour sur ma tombe lyrique,
On gravera ces mots: *Ci-gît qui ne fut rien!*

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Qui brave nos statuts n'est pas un citoyen.

LE POÈTE.

Je suis un homme juste: avec idolatrie,

J'aime les loix, la vérité;
Sur les arts et la liberté,
Je voudrois fonder la patrie.
Je suis fou des neuf Sœurs, elles sont mes houris.
Oui, je préfère à tout leur utile délire.
S'il étoit un moyen plus puissant que la lyre,
Je l'aurois essayé pour servir mon pays....

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Mais peut-on égaler les Muses souveraines
De ce premier des Instituts?
Nous fera-t-on jamais des vers comme Baldus,
Et des rimes comme les miennes?

LE POÈTE.

Oh non! c'est impossible.... Avouez cependant
Qu'on peut encourager un modeste talent.
Songez que nos Muses-pygmées,
A l'ombre de vos renommées,
Peuvent encor grandir: aux tendres arbrisseaux,
Les chênes les plus durs ont prêté leurs rameaux.
Ne soyez point ingrats aux filles de mémoire.
Vous leur devez vos plaisirs, vos honneurs;
Mars lui-même sourit à nos jeunes rimeurs:
Quels thèmes éloquens dictés par la victoire!
Voyez le Rhin franchi, l'Escaut humilié;
Ce foudroyant Adda seroit-il oublié?
De si nobles sujets, à nos Muses timides,
Peuvent fournir de sublimes tableaux;
Vos prix enfanteront des poètes nouveaux,
Qui donneront la vie à de nouveaux Alcides.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Oui, ce raisonnement a de la profondeur;
De mon art, comme vous, je conçois la grandeur:
Mais il n'est pas le seul; il est plus d'une classe
Qui doit marcher avant, et dont les justes droits....

LE POÈTE.

On ne peut limiter l'empire du Parnasse;
Le dieu puissant des vers est au-dessus des loix.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Si la lyre étoit la première,
On blesseroit l'égalité:
En faveur de l'antiquité,
Nous commençons par la grammaire.

LE POÈTE.

Je la respecte fort: mais grace à nos exploits!
Nous avons moins besoin, je crois,
D'un Vaugelas que d'un Homère.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Poète, la grammaire est la base de tout:
Sans elle, on n'eût jamais du talent ni du goût.

LE POÈTE.

Passe pour la grammaire! Ensuite....

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

La physique,
La politique,
La botanique,
La mécanique,
La statistique....

LE POÈTE.

Je n'entends pas ce mot.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Rimeur inérudit,
C'est la géographie....Où donc est votre esprit ?

LE POÈTE.

Je perds un peu la carte. Après....

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Zoologie,
Histoire naturelle et minéralogie.

LE POÈTE.

Mais enfin, dites-moi : quand les fils d'Apollon
Pourront-ils exploiter les mines d'Hélicon ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Un moment ! Nous avons, avant la poésie,
La déclamation,
La législation.

LE POÈTE.

Et l'éloquence ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Oh ! non ! nous l'avons tous bannie.

LE POÈTE.

Mais c'est la sœur de Polymnie.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Nous l'avons laissée au sénat ;
Nous avons fait asseoir la logique à sa place.

LE POÈTE.

Quoi ! la froide logique est là ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

C'est une classe

Respectable, utile à l'Etat.

LE POÈTE.

O pauvre poésie! Achevez....

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

La chymie,
Astronomie,
Economie.

LE POÈTE.

L'économie aussi se trouve à l'Institut?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Rurale et politique.

LE POÈTE.

Après!...

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

L'anatomie.

LE POÈTE.

Muses, pour vous il n'est plus de salut!

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Oh! de talens divers notre Institut regorge.

LE POÈTE.

Après?....

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

La médecine....

LE POÈTE.

Il se pourroit?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Vraiment!

LE POÈTE.

La chirurgie en est, sans doute?....

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Assurément.

LE POÈTE.

Ciel ! mais votre Institut est un vrai coupe-gorge.

LE MEMBRF DE L'INSTITUT.

Parlez de l'Institut avec plus de respect.

LE POÈTE.

Mais quand viendra la poésie ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Les langues sont avant....

LE POÈTE.

Et quelles, je vous prie ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

L'indien, le persan, l'hébreu, le cophte, le grec ....

LE POÈTE.

Mais c'est la mer à boire, et jamais.....

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Patience !

Il faut bien accorder des prix à la science.

LE POÈTE.

Ainsi la poésie est laissée à l'écart !

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Comme la plus frivole, elle vient la derniere.

LE POÈTE.

Je soutiens qu'elle est la première ;
Je ne souffrirai point qu'on dégrade mon art.
Des sublimes vertus noble dépositaire,
Elle donne aux grands noms des honneurs immortels ;
Les dieux lui doivent leurs autels ;
Le monde à son flambeau s'éclaire ;
Et sauf mon grand respect pour messieurs les savans,
Elle seule survit sur l'abîme des temps.

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Calmez votre injuste colere :
Le prix de poésie est remis dans quatre ans.

LE POÈTE.

Dans quatre ans ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Oui, sans doute, il faut que le Parnasse
Attende le tour de sa classe.

LE POÈTE.

Dans quatre ans ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Oui.

LE POÈTE.

Peut-on souffrir un tel abus ?
Quel peuple, dites-moi de grace,
A quatre ans de silence a condamné Phébus ?

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Nous avons adouci la loi de Pythagore.

LE POÈTE.

La nature, au chantre des bois,
A-t-elle jamais dit : « Il n'est pas temps encore
» De chanter le retour de Flore :
» Après quatre printemps, je te rendrai la voix.... »
Oh non ! avec Zéphyr ranimant le bocage,
Il revient tous les ans, par son fécond ramage,
Donner au peuple ailé d'harmonieuses loix ;
Et vous, répudiant les filles de mémoire,
Apostat d'Apollon, parjure à ses bienfaits,

Vous pouvez ajourner sa gloire,
Quand sur le char de la victoire
Les dieux nous ramènent la paix!

LE MEMBRE DE L'INSTITUT.

Ce sont-là nos statuts.

LE POÈTE.

Ayez plus de justice.
Un vulgaire desir ne m'a point égaré.
Me vit-on jamais dans la lice
Par un profane gain souiller un art sacré?
Souriant sur le Pinde aux coups de la fortune;
Sans plainte, j'ai subi la misère commune;
Sous le toit paternel, près d'un ruisseau, d'un bois,
Je puis encor chanter la patrie et ses lois:
Mais combien d'habitans des bords de l'Hyppocrène
N'ont plus pour tout trésor que les fruits de leur veine!
Dieux! avec quels transports leurs poétiques voix
Célébreroient l'éclat d'une nouvelle Athène!

LE MEMBRE DE L'INSTITUT, *en se retirant.*

Ce sont-là nos statuts. Calmez-vous. Dans quatre ans,
Ils vous seront permis, ces heureux passe-temps!...

LE POÈTE.

Vainqueurs des Apennins, héros des Pyrénées,
O guerriers, qui des arts protégez le séjour,
Arbitres de nos destinées,
Consolez-vous: dans quatre années,
Vous serez à l'ordre du jour.

Par le C. TH. DÉSORGUES.

LES PREMIERES AMOURS,

ÉLEGIE.

REÇOIS tous mes baisers, lettre divine et chère!
Quoi! *Tes vœux sont remplis, si ma flamme est sincère!*
Mais toi, peux-tu douter encor de mon amour,
Toi que Vénus forma pour embellir sa cour?
Songe-tu que mes yeux ont vu croitre tes charmes;
Que tes yeux sur mon cœur ont essayé leurs armes;
Que j'ai de tes regards senti les premiers feux,
Quand tu m'associois à tes folâtres jeux?

O douce liberté qui naît de l'innocence!
Plaisirs simples et purs de la naïve enfance,
Que vous avez d'attraits pour les cœurs ingénus!
C'est pour toi, c'est par toi que je les ai connus.

Heureux le coin discret, où, libre de contrainte,
Fuyant d'un cercle oisif la gaîté triste et feinte,
Genoux contre genoux, j'allois subir tes loix
Au jeu par qui nos mains s'entrelacent neuf fois!
C'est alors que souvent ton heureuse imprudence
M'ordonna d'un secret la douce confidence.
Zélis! ah! tu sais bien quels furent mes aveux:
Je te nommai l'objet de mes plus tendres vœux,
Quand ta maiu sur mes yeux mit ce léger nuage,
Du bandeau de l'amour intéressante image;

Tu vis toujours mes pas inquiets, suspendus,
Guider vers toi mon cœur et mes bras étendus:
Ma main te saisissoit, et du voile folâtre
J'ombrageois tes yeux noirs et ce beau front d'albâtre,
Que ma bouche, au milieu du tumulte et des ris,
Effleuroit d'un baiser rapidement surpris.

Te souvient-il du soir où, fuyant sous l'ombrage,
Tu fis voler sur moi les débris du feuillage?
Ma vengeance craintive expira sur ton sein,
Et ton cœur palpita sous ma tremblante main.
Ah! qu'en ce doux moment tu fus intéressante!
Je te vis à la fois timide et caressante:
Ta voix demandoit grace, et ton œil plein de feux,
Sut donner et combattre un espoir amoureux.
Tu riois, tu jouois: tu n'aimois pas encore.

Ton seizième printemps et ton cœur vient d'éclore.
L'inconstante Phébé, te marquant ses retours,
Dans les fastes des mois te fait suivre son cours.
Ton front s'est coloré d'une rougeur timide;
Tes regards sont voilés d'une langueur humide;
Ta voix tremblante laisse expirer ses accens.
Rêveuse, tu parcours à pas muets et lents
Les bois où s'égayoit ta jeunesse enfantine.
Les jeux ont disparu: ton ame lit Racine;
Monime t'intéresse, et tes desirs secrets
Demandent à l'Amour un autre Xipharès.
Tu goûtes des beaux vers la touchante énergie;
Ta beauté m'encourage à la tendre élégie;

Tu veux que tes faveurs soient le prix de mes chants.
Ton cœur ne peut céder qu'à de nobles penchans.
Le doux nom de Tibulle a chatouillé ton ame ;
Tu veux être Délie, et brûler de sa flamme.
Tu veux qu'un jeune amant, dans ses doctes loisirs,
Aux fastes de Vénus consacre ses soupirs.
Oh ! que j'adore en toi cet amour de la gloire !
Oh ! quel charme d'unir sa vie et sa mémoire !
Oui, le sein d'une amante est pour moi l'Hélicon.
Ivre des feux d'amour et des feux d'Apollon,
Est-il un sort plus doux, une gloire plus belle,
Que mourir dans tes bras et te rendre immortelle ?

Par le C. LE BRUN.

L'ATHÉE MISSIONNAIRE.

LE fier Dorval, tout rempli d'égoïsme,
Va disputant et du mal et du bien :
On croiroit voir, à son triste maintien,
Un capucin qui prêche l'athéisme.
Crois-moi, Dorval : c'est un sot fanatisme,
Que la fureur d'être martyr de rien.
J'aimerois mieux lire mon catéchisme,
Que m'ennuyer pour n'être pas chrétien.

Par feu FAVIER.

LA PETITE COQUETTE.

GENTIL Alain, à sa jeune bergère,
Furtivement avoit pris doux baiser:
Elle, aussi-tôt de se mettre en colère,
Et le galant de vouloir l'appaiser.

« Quoi ! belle amie, un baiser t'effarouche!
» Pourquoi ce trouble ? est-ce crainte ou pudeur ?
» T'ai-je offensée ? ou crains-tu que ma bouche
» De tes attraits n'ait terni la fraicheur?

» Beaux papillons, vigilantes abeilles,
» Vont butinant les roses d'alentour :
» Roses pourtant n'en sont que plus vermeilles:
» Rien n'embellit comme larcins d'amour.

Ce dernier mot plut à la bergerette :
Eh bien! dit-elle, eh bien! embellis-moi....
Encore!.... encore!.... — Oh ! c'est assez, coquette!
Las ! maintenant rien n'est plus beau que toi. »

Monsieur Alain, c'est trop de politesse,
Lui repart-elle, et grand merci vous fais ;
Mais veux galant plus rempli de tendresse,
Qui voie en moi des attraits moins parfaits.

Par le C. FABIEN PILLET.

L'HOMME AVEUGLE ET SOURD,

FABLE.

CERTAIN quidam naquit aveugle et sourd.
On croira que pour lui la vie
Devoit etre un fardeau bien lourd :
Mais point du tout ! il n'avoit nulle envie
De la quitter ; il se trouvoit fort bien.
Il étoit sain, avoit de la richesse ;
On le servoit, il ne manquoit de rien,
Pas même, dit-on, de maîtresse :
Si bien qu'il prit femme à vingt ans.
Par-tout pays et de tout temps,
Mari sans yeux et sans oreilles
Convient aux femmes à merveilles.
La sienne avoit de tout cela pour deux,
Grande lorgneuse, et pratiquant au mieux
Tous les secrets du langage des yeux :
Aux doux propos toujours l'oreille ouverte,
Vive à l'excès, fringante, gaie, alerte,
Coquette, étourdie, et partant
Vrai balot d'un mari qui ne voit ni n'entend.
Bientôt notre homme, en père de famille,
Fut érigé sans s'en appercevoir ;

Il eut deux garçons, une fille ;
Et tous trois du matin au soir,
Abandonnés sans soin à leurs caprices,
N'apprirent rien, et n'eurent que des vices :
Trois fois alors heureux de ne rien voir,
Le pauvre père, et de ne rien savoir !
Mais nul bonheur n'est stable en ce bas monde,
Et le destin se plaît à nous tenir en l'air :
Notre homme un jour s'éveilla voyant clair,
Oyant de même ; et par-tout à la ronde
Le préjugé se répandit
D'un grand miracle à son profit.
Hélas ! c'étoit pour son dommage.
Dès qu'il vit clair dans son ménage,
Il fut bientôt au fait de tout ;
Même on lui raconta de l'un à l'autre bout,
Et les fredaines de sa femme,
Et les excès de ses enfans :
Force voisins, force parens
Lui chantèrent toute sa gamme :
Voilà la charité des gens !
Le pauvre homme faillit d'en perdre la cervelle ;
Et maudissant la guérison cruelle
Dont l'avoit affligé son malheureux destin,
Il ne tarda pas à comprendre
Que pour vivre exempt de chagrin,
Il faudroit ne voir ni n'entendre.

Par le C. Mancini-Nivernois.

SUR UN TIERS
QUI N'EST JAMAIS DE TROP.

AMANS, si c'est un bonheur
D'être seul auprès de celle
Dont on possede le cœur,
Je n'ai pas eu cet honneur,
Depuis que j'aime ma belle.
Dès que j'accours pour la voir,
Le matin comme le soir,
Le Plaisir en sentinelle
Tout auprès de son boudoir,
Soudain vient me recevoir.
Cazanier, toujours fidele
A ce lieu dont il fit choix,
De ma belle il suit les loix.
En vain ailleurs on l'appelle,
Ou s'il y va quelquefois,
Il revient bientôt chez elle.
Convive aimable et joyeux,
Tous les soirs il vient à table
Se placer entre nous deux:
Sa gaîté vive et durable,
En l'animant de ses feux,
Rend ma maîtresse adorable,
Et moi-même plus heureux.
D'un air toujours gracieux,

Avec un souris aimable,
Il m'offre un vin délectable
Et des mets délicieux :
Festin toujours préférable
A tous les banquets des dieux !
Puis éteignant la lumière,
Il fait mine de s'enfuir,
Pour piquer notre desir :
Mais il ne s'éloigne guère,
Pour mieux se laisser saisir.....
Le Plaisir, moi, ma bergère,
Tous trois nous ne faisons qu'un ;
Entre nous tout est commun.
De nous unir, de nous plaire,
Il fait son unique affaire,
Et n'est jamais importun.
Lorsqu'il est temps que je sorte,
Il me montre le chemin,
Mais ne passe pas la porte ;
Puis en me serrant la main,
Il dit tout bas : A demain !

Par le C. G. J. C. CROIZETIERE.

A UNE GRISETTE

Trouvée endormie sur les poésies de.....

SUR ces vers vous dormez, ma fille !
Ce trait va vous mettre en crédit.
Je ne vous croyois que gentille :
Allons ! vous avez de l'esprit.

Par le C. GUICHARD.

AMÉLIE ET VOLNIS,

EPISODE d'un poëme sur L'IMAGINATION.

J'AI dit les maux d'Amour, ses plaisirs, ses prestiges,
J'en ai peint les effets : qui peindra ses prodiges ?
Qui saura m'exprimer comment ses traits puissans
Trompent la mort, l'absence, et les lieux et les ans ?
Voyez-vous ce visage, où d'une ame flétrie
Se peint la douloureuse et lente rêverie;
Qui gai par intervalle, et souvent dans les pleurs,
D'un sourire paisible adoucit ses malheurs ?
D'un amant qui n'est plus, amante infortunée,
Et par un long délire à l'espoir condamnée,
Elle l'attend toujours : elle croit que la mer
Lui retient cet objet à ses desirs si cher.
Dans ces mêmes chemins connus de sa tendresse,
Cet invincible espoir la ramène sans cesse :
Elle arrive..... son œil jette de toutes parts
Sur l'immense Océan ses avides regards:
Elle demande aux flots, si des rives lointaines,
Le vent ramène enfin l'objet de tant de peines :
Rien ne paroît..... Allons !.... il reviendra demain,
Se dit-elle.... et reprend tristement son chemin.
Le lendemain arrive : elle vient dès l'aurore,
Attend, soupire.... et part.... pour revenir encore....
Tant l'amour sait nourrir son triste enchantement!
Que dis-je ? dans l'excès d'un fol égarement,

Même après le trépas, l'amour voit ce qu'il pleure;
Il le voit, il l'entend, l'entretient à toute heure.
O pour tracer des maux si dignes de mes chants,
Si je pouvois trouver des sons assez touchans!...
De deux jeunes amans je dirois l'aventure.
Amour! toi qu'une fade et vulgaire imposture
Met toujours dans les ris, sur un trône de fleurs,
Pardon, si je te place en un lieu de douleurs!
Ah! si l'on y goûta tes plus pures délices,
Viens m'aider à les peindre. En l'un de ces hospices
Dotés par les secours, et fondés par les mains
De ce pieux Vincent, bienfaiteur des humains,
Dont le modeste nom, digne de la mémoire,
De tous les conquérans anéantit la gloire;
Une jeune novice, à la fleur de ses ans,
Donnoit aux malheureux ses soins compatissans:
Les Graces arrangeoient son simple habit de bure;
Les Graces se plaisoient à sa simple coëffure;
Dans ses traits ingénus respiroit la candeur;
Son front se coloroit d'une aimable pudeur:
Tout en elle étoit calme; une douceur modeste
Régloit sa voix, son air, son silence, son geste.
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osoit sortir,
N'exprimoient rien encore, et faisoient tout sentir:
On eût dit qu'en secret la douce indifférence
D'un ascendant suprême attendoit la puissance.
Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour et des arts,
La jeune Galatée enchantoit les regards,
Lorsqu'essayant la vie et son ame naissante,
N'étant déjà plus marbre et pas encore amante,

Entr'ouvrant par degrés ses paupières au jour,
Pour achever de vivre, elle attendoit l'Amour.
Ainsi dans sa langueur doucement recueillie,
En une aimable paix reposoit Amélie:
Ou si son cœur s'ouvroit à quelqu'impression,
C'étoit de la bonté la douce émotion,
Qui sur ce beau visage, où la grace respire,
De l'aimable pitié répandoit le sourire.
A l'ombre de ces murs, ignorant les humains,
Ce cœur, si jeune encore, ignoroit les chagrins:
Cependant sur son front, je ne sais quel nuage,
S'il n'en étoit l'effet, en étoit le présage.
On eût dit, à la voir, que l'instinct de son cœur
Eût avant le plaisir deviné la douleur:
Et les traits si touchans de la jeune Amélie
S'embellissoient encor par la mélancolie;
Rien d'ailleurs n'altéroit le calme de ses traits:
Ah! puisse le malheur ne l'altérer jamais!....
Cependant le jour vint où cette ame si pure
Reçut profondément la première blessure.
Un jeune-homme, mourant à la fleur de ses jours,
Volnis (c'étoit son nom), sans amis, sans secours,
Dans ce danger pressant oubliant sa naissance,
Des charitables sœurs implora l'assistance.
Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux;
En longs et noirs anneaux s'assembloient ses cheveux:
Ses yeux noirs, pleins d'un feu que son mal dompte à peine,
Etinceloient encor sous deux sourcils d'ébène:
Et son front noble et fier, où se peignoit son cœur,
S'embellissoit encor de sa douce pâleur.

Tel, moissonné trop tôt, tombe et languit sur l'herbe
Ou le sombre hyacinthe, ou le pavot superbe:
Tel meurt avant le temps, sur la terre couché,
Un lys que la charrue en passant a touché.
Il fut reçu mourant dans le pieux hospice.
Des charitables soins l'honorable exercice
Distinguoit Amélie entre toutes les sœurs.
Son devoir l'appela près du lit de douleurs.
A leur premier abord, leurs regards se cherchèrent;
A leur premier regard, leurs cœurs se rencontrèrent:
Tant des rapports cachés le rapide ascendant
Sait allumer bientôt l'amour le plus ardent!....
Mais un respect timide, une pudeur secrète
Renfermoit dans leurs cœurs leur tendresse muette;
Du plaisir de se voir leurs yeux embarrassés,
Levés timidement, étoient soudain baissés.
Volnis s'appuyoit-il sur le sein d'Amélie:
De quel trouble charmant elle étoit embellie!....
Qu'elle donnoit de prix à ces soins délicats
Qui veulent être vus, et ne se montrent pas!....
En silence elle offroit, pour calmer sa souffrance,
Des secours que Volnis recevoit en silence.
Mais que de fois l'amour qu'elle enferme en son sein
Faisoit trembler la coupe en sa timide main!
Offerts par cette main que lui-même eût choisie,
Les sucs les plus amers lui sembloient ambroisie:
Reçus d'une autre main, pour son corps abattu,
Les sucs les plus puissans demeuroient sans vertu!...
Quels siècles s'écouloient dans les momens d'absence!
Quel doux tressaillement annonçoit sa présence!....

Dans ces nuits sans sommeil, dans ces jours sans repos,
La voir ou l'espérer adoucissoit ses maux.....
Souvent, pour prolonger une aussi chère vue,
Il eût voulu nourrir le poison qui le tue;
Et rendant en secret graces à sa langueur,
Des remèdes trop prompts imploroit la lenteur.

Tout-à-coup transporté de joie et d'espérance,
Il conçoit un projet qui l'enivre d'avance.
A peine relevé de ce lit doulonreux,
Son œil osa fixer Amélie et les cieux :
« O fille vertueuse! o mon dieu tutélaire,
» Dit-il avec transport!.... que sert un vain mystère?
» Nos feux se sont trahis!... et ces feux innocens
» Ne sont pas, tu le sais, le délire des sens:
» Formés dans la douleur, nourris dans la souffrance,
» Ils s'épurent encor par la reconnoissance.
» C'est par toi que je vis; daigne vivre pour moi;
» Ne me fais pas haïr des jours sauvés par toi.
» D'un amour malheureux trop malheureuse fille,
» Tu n'as, on me l'a dit, ni parens ni famille:
» Eh bien! ces sentimens qu'eût partagés ton cœur,
» Sur moi seul réunis, feront mieux mon bonheur....
» Je suis libre, tu l'es.... Viens, ma chère Amélie!
» Viens, je veux te devoir le bonheur et la vie. »

Tel qu'un jeune arbrisseau dans la serre nourri
Ne quitte qu'à regret son sûr et doux abri;
En vain d'un ciel brillant la liberté l'appelle:
Timide, il craint les vents et leur souffle infidèle.
Ainsi les yeux baissés, rougissant de pudeur,
Amélie en pleurant accepte le bonheur.

Les beaux jours renaissoient; la terre étoit plus belle:
Le fortuné Volnis s'embellissoit comme elle,
Et goûtoit à loisir, dans un riant séjour,
La santé, le repos, le printemps et l'amour.
Que renaitre au printemps est un charme suprême!
Mais combien les beaux jours sont plus beaux quand on aime !....
Tous deux savoient jouir de ces charmes touchans:
Le véritable amour se plait toujours aux champs.
« Vois-tu, disoit Volnis, ces fleurs, cette verdure ?
» Du ruisseau libre enfin, entends-tu le murmure ?
» Tout revit au printemps, tout se ranime: et moi,
» Dans mon printemps, hélas ! j'étois flétri sans toi ;
» Sans toi, mes yeux jamais n'auroient revu l'aurore,
» Ni ces riches couleurs dont le soir se décore,
» Ni cet astre des nuits, ni ce jour enchanteur,
» Doux comme ton regard et pur comme ton cœur. »
Il disoit, et tous deux melant leurs douces larmes,
De la nature ensemble ils goûtoient mieux les charmes.
Hâtez-vous, couple heureux ! hâtez-vous de jouir !...
Ces boutons que l'aurore a vu s'épanouir,
Peut-être avant le soir vont céder à l'orage :
Ah ! que de vos destins ils ne soient pas l'image !
Vains souhaits !.... Amélie, au milieu du bonheur,
N'avoit pas vainement pressenti le malheur.
Des parens qu'illustroit le nom de leurs ancêtres,
Visiterent Volnis en ces réduits champêtres.
Amélie essuya leur superbe dédain,
Et son cœur en conçut un long et noir chagrin :
Non que sa vanité, secrètement blessée,

Ne sût pas d'un dédain supporter la pensée ;
Mais de ce cœur si pur le noble sentiment
Se reprochoit d'avoir dégradé son amant.
Le cœur voudroit toujours anoblir ce qu'il aime.
Amélie enferma son désespoir extreme :
Et Volnis, de ce cœur sensible, mais discret,
S'efforça vainement d'arracher le secret.
Mais un jour qu'ils passoient, rêveurs et solitaires,
Dans un salon rempli des portraits de ses pères,
L'esprit déjà frappé, d'un accent plein d'effroi :
« Les voyez-vous, dit-elle ? ils ont honte de moi ! »
Elle dit, et s'enfuit, au fond de sa retraite.
Dès-lors rien ne calma sa douleur inquiète ;
Dès-lors son tendre époux, de moment en moment,
Vit se décolorer ce visage charmant :
Et malgré ses secours, des ames la plus belle
S'exhala doucement d'un corps si digne d'elle ;
Comme au gré d'un feu pur, s'exhale vers les cieux
D'un beau vase d'albâtre, un parfum précieux.

Pour pleurer tant d'amour, de vertus et de charmes,
Le malheureux Volnis a-t-il assez de larmes ?
Non. Il ne pleure point : mais son œil éperdu
Voit sans cesse présent l'objet qu'il a perdu :
Il le voit, il l'entend ; il poursuit son image :
Tantôt il l'entrevoit à travers un nuage,
Tantôt, comme au retour d'un voyage lointain,
« O charme de ma vie ! je te revois enfin !....
» Pourquoi m'as-tu privé de ta douce présence ?
» Dieux ! combien j'ai souffert pendant ta longue absence ! »
Tantôt dans son délire heureux de revenir

Vers ce lit de douleur, cher à son souvenir,
Il croit se voir soigner par l'objet qu'il adore:
Vers cet objet touchant sa main s'étend encore....
Tantôt au bord des eaux, dans ces bois, dans ces lieux,
Que tous deux parcouroient, qu'ils chérissoient tous deux,
Il croit voir sa présence embellir ces campagnes;
Souvent il la demande à ses jeunes compagnes.
Les fleurs qu'elle élevoit frappent-elles ses yeux:
« Donnez, qu'à son réveil j'en pare ses cheveux. »
Tantôt de son hymen il apprêtoit la fête;
La couronne de rose et la pompe étoient prête.
Mais soudain la raison lui rendant son malheur,
L'affreuse vérité retomboit sur son cœur....
Alors ses yeux troublés ne voyoient que ténèbres,
Que crêpes, que linceuls, et que torches funèbres;
Il marchoit, s'asséyoit, se levoit sans dessein,
Commençoit un discours, l'interrompoit soudain:
A force de douleur, quelquefois plus tranquille,
Un long accablement le rendoit immobile.
Tels on voit enchaînés dans leur triste repos,
Ces simulacres vains, pleurant sur des tombeaux.
Mais toujours il revoit cette image si chère.

Vainement l'amitié tenta de le distraire;
Lorsqu'un hasard heureux que rien n'eût pu prévoir,
D'adoucir sa douleur fit naître quelque espoir.
Une jeune beauté, d'une grace accomplie,
(Dieux! comment pûtes-vous faire une autre Amélie)?
De celle qui n'est plus, intéressant portrait,
De cet objet charmant rappeloit chaque trait.
C'étoit son doux maintien, son aimable indolence,

Le charme de sa voix, celui de son silence :
On croyoit voir son air, sa démarche, ses yeux.
Deux gouttes de rosée ou du nectar des dieux,
Deux matins, deux printemps, deux des plus fraîches roses,
Sur une même tige, à la même heure écloses,
Se ressembleroient moins. Par ce nouvel objet,
De distraire son cœur on forma le projet :
Heureux ! si cette aimable et douce ressemblance
Pouvoit de sa douleur tromper la violence !
Sous un voile d'abord on cacha ses attraits ;
Il vient, le voile tombe, et laisse voir ses traits :
Il tressaille à sa vue, et d'un regard avide
Il la fixe en gardant un silence stupide :
Puis égaré de joie, et de crainte, et d'amour,
Son œil sur deux objets semble errer tour-à-tour.
Enfin jettant un cri : « Mes amis ! quel prestige !
» Elles sont deux ! » L'amour avoit fait ce prodige ;
L'amour montroit de même à ses yeux éperdus,
Et celle qui respire, et celle qui n'est plus :
Tant avec ce penchant toujours d'intelligence,
L'Imagination lui prête sa puissance !

Par le C. DELILLE.

FIN.

TABLE.

Le C. Andrieux, *de l'institut national.*
Le Procès du Sénat de Capoue, page 19
L'Hôpital des fous, conte persan, 189

Le C. Audouin, *du conseil des cinq-cents.*
Le meilleur Parti, dialogue, 65

Le C. Bary.
Anecdote, 118

La C. Beaufort.
Réponse au C. le Brun, 16
La montagne d'Amour, 107
Le Soir, ode anacréontique, 216

Le C. Blin-Sainmore.
Glycère, ou le Séducteur, idylle imitée de Gessner, 175

Le C. Boinvilliers.
La Femme savante, 201
La jeune Agnès, 125

Le C. Brugnier.
Couplets, 188

Le C. B.
A Delphine, âgée de dix ans, 29
La Résignation, 110
L'Amour conjugal, 162

Feu CHAMFORT, *ci-devant de l'académie françoise.*

Le Chapelier, conte, 3

Sur un mari, 42

Epigramme, 58

Contre un oncle avare, 113

Epître à monsieur **, 171

Pour le portrait de d'Alembert, 202

Le C. CHARLEMAGNE.

Des Auteurs mâles et femelles, 219

Le C. CROIZETIÈRE.

Les deux Roses, 87

Sur un tiers qui n'est jamais de trop, 237

Le C. C. H.

La Centenaire de La Fontaine, 131

Le C. DAMAS.

A ma Femme, qui m'avoit fait présent de son portrait, 183

Le C. DELILLE, *ci-devant de l'académie françoise.*

Hymne à la Beauté, 11

Amélie et Volnis, épisode du poëme de l'Imagination, 239

Le C. DEMORE, *ancien professeur au collége de Tournon, employé aux bureaux de la marine à Toulon.*

Epître à un ami, sur les dangers de la célébrité, 181

Le C. DÉSORGUES (THÉODORE).
Quatrain, 4
Pétrarque, ou Chant sur la guerre civile, 99
Sur le prix de poésie ajourné à quatre ans, dialogue, 223
Le C. DOIGNI.
Le Tombeau de Paul et Virginie, romance, 59
Le C. DROBECQ.
L'Emprunteur exigeant, imitation de Martial, 4
Le Panthéon profané par Marat, 26
Imitation de Martial, 92
Soyons ce que nous sommes, imitation de Martial, 96
Le C. DUAULT.
Vue du printemps, 125
Feue Madame DU DEFFANT.
Bouts-rimés, 17
Le C. D.
Le Fripon accommodant, 88
L'Acte authentique, 109
Mot de Voltaire, 132
Le Goût des voyages, 222
Le C. FAULCON (FÉLIX), *du conseil des cinq-cents.*
Fragment d'un poëme intitulé : *le Robespierrisme*, 135

Le C. FAUCONPRET.

La Question résolue, 52

Feu FAVIER.

Le Missionnaire de l'Athéisme, 233

Le C. FERLUS.

L'Enfer tel qu'il est, traduction de Lucrèce, 111

Le C. FLINS.

Ismaël, poëme, 77

Feu C. FLORIAN. *ci-devant de l'académie françoise.*

L'Aigle et le Hibou, fable, 27

Le C. FONTANES, *de l'institut national.*

Le Jour des Morts dans une campagne, 45

De l'Emploi du temps, épître au C. Boisjolin, 157

La C. GAY (MARY).

Reproches de Métastase à ses Œuvres dramatiques, 156

Le C. GR.

L'Argument irrésistible, 152

Feu GRESSET, *de l'académie françoise.*

Vers pour demander la survivance d'une lieutenance de roi pour un ami, 5

Feu GUIBERT, *de l'académie françoise.*

A Voltaire, quatrain, 74

Le C. GUICHARD.

L'Eternité, 67
Le bon Maître, 151
A un célèbre Artiste, 222
A une Grisette, trouvée endormie sur les poésies de.... 238

Le C. HENRI LA RIVIÈRE, *du conseil des cinq-cents.*

Henri la Rivière à sa mère, 119
Le Proscrit du 31 mai, paraphrase du pseaume 58, 185

Le C. HOFFMAN.

Aux Femmes, 91
Les Adieux, romance, 153

Le C. JAMES.

L'Aveu délicat, à trois sœurs, 18

Le C. KIVALANT, *de Nantes.*

Epitaphe d'une petite Chienne, imitation de Martial, 85
Le Cimetière de Campagne, élégie traduite de l'anglois, 147

Le C. LADMIRAL.

Anecdote, 110

Le C. LACHABEAUSSIÈRE.

Au poète le Brun, sur sa petite guerre avec les femmes-auteurs, 158

Le C. Lacoretterie.
L'Avare, 14
Le Rossignol puni par Jupiter, fable, 115

Le C. Lallemand.
Le mot de l'énigme, 196

Le C. Le Brun, *de l'institut national.*
Aux Belles qui veulent devenir poètes, 15
A un Epigrammatiste qui ne se nomme pas, 61
Au C. le Gouvé, 75
Mon dernier mot sur les femmes-poètes, 139
Les premières Amours, 231

Le C. Le Gouvé, *de l'institut national.*
Au C. Le Brun, sur les femmes-poètes, 75
La Sépulture, poëme lu à la séance publique de l'institut, le 15 vendemiaire, 165

Le C. Lemazurier.
Mercure et le Sculpteur, ou la Vanité corrigée, fable, 105

Le C. L.
Le Triomphe des Blondes, 25

Le C. L.
Le Fataliste, 187

Le C. L. Macquart.
La Métamorphose, 36

Le C. Mallet, *de Genève.*
Le Vieillard, 64
Les deux Mendians, 143
Le Vivant inhumé, 180

Le C. Mancini-Nivernois, *ci-devant de l'académie françoise.*

L'Homme qui regrette sa vigne, fable, 9
Le Sourd et l'Aveugle, 57
Le Merle et ses enfans, 58
Le Renard opinant, 76
Les Marionnettes, 106
Les Troyens mal-avisés, 120
L'Avare et son ami, 163
Le Tailleur, 199
L'Homme aveugle et sourd, 235

Le C. Marandon.

L'Homme aux douze femmes, 62

Le C. Marmontel, *de l'institut national, ci-devant de l'académie françoise.*

De l'Abbé Trigaud, de Gluck, &c. fragment d'un poëme sur la Musique, 51
Souper de Gluck et de Piccini, autre fragment du même poëme, 95

Feu Masson de Morvilliers.

Le Héros de collége, 216

Le C. Hyacinthe Morel.

A un nouveau Marié, 137

Le C. A. Mortier.

L'Occasion, 50

Le C. Mugnerot.

Le Livre bien adressé, 86

Le C. Mus.
O Vanité ! 132
Le C. M.
L'exemple de Noé, 145
Le C. M.
Epitre à mon âne, 153
Le C. Parny, *de l'institut national.*
Réveil d'une Mère, tableau, 55
Sur la mort d'une jeune fille, 200
Le C. Pillet (Fabien).
Le Connoisseur, 57
Inscription placée dans les bosquets du jardin Boutin, 76
A une jeune Femme, 114
La petite Coquette, 234
La C. Pipelet.
Conseils, 69
Milon, ou la Bienfaisance, idylle imitée de Gessner, 145
Le C. Piron.
Epigramme, 8
Le C. Saint-Cir.
Le Temple de la Sensibilité, fragment, 121
Le C. Saint-Lambert, *ci-devant de l'académie françoise.*
Vers, en envoyant deux Amours, 14
A Daphné, 24
Madrigal, 36
Epitaphe, 56

A Doris, 89
L'Amour d'un Vieillard, 102
A Philis, 136
Les Consolations de la Vieillesse, 203

Le C. S.
Les Bonnets à la folle, 44
L'Amant soumis, madrigal, 184

Le C. SÉ...
La Dévote, 174

Feu THOMAS, *de l'académie françoise.*
Messaline, traduction de Juvénal, 201

Le C. VALANT.
A Rosine, qui demandoit la définition de l'athéisme, 13
Aux Gouvernans, 207

Le C. VARON.
Cantique de Vénus. 117

Le C. VIGÉE.
Les Dames Romaines au général Bonaparte, 59

La C. V. ci-devant madame DE BOURDIC.
Portrait de l'Amour, romance, 45
Le Besoin d'aimer, 65

Le C. VITALLIS.
Les Frêlons et les Abeilles, fable, 53
La Poule et les Perdreaux, 92

Le C. W.
Le Chanoine au bal, 95

Le C. XIMENEZ.

Les Adieux d'un Vieillard, 72
Le Portrait ressemblant, 96

ANONYMES.

Les Amis de la Patrie, 1
Définition du Peuple, 8
La Femme en délire, 153
L'Origine de la guerre, 216

FIN DE LA TABLE.

NOTICE

DES OUVRAGES DE POÉSIE

QUI ONT PARU L'AN QUATRIÈME.

POËMES.

La Jérusalem délivrée, en vers françois, par L. P. M. F. Baour-Lormian. Paris, chez l'auteur, rue du Mail, et Maradan : 2 vol. in-8. d'environ 280 pag. chacun.

Traduction vantée par les amis de l'auteur avant sa publication. Quelques morceaux bien rendus, comme celui de l'assemblée des démons au quatrième chant. Souvent de l'élégance et de la pureté, mais plus souvent encore de la monotonie, de la foiblesse ; peu de verve et de coloris.

Le Calendrier Républicain, poëme lu à l'assemblée publique du lycée des arts le 10 frimaire de l'an 5 ; par le poète de la Révolution, Dorat Cubières, &c. Tessier.

Poëme où l'on raconte

Comment nos sénateurs firent de leur cerveau
Jaillir un beau matin un almanach nouveau.

Le reste est d'un ton plus sérieux.

Pièce du même genre que d'autres poësies pa-

triotiques du même auteur, insérées dans les volumes précédens de l'Almanach des Muses, ou annoncées dans les notices. Il saisit par fois assez heureusement la manière familière et expéditive de Voltaire dans ses dernières épîtres.

Le Seau enlevé, poëme héroï-comique, imité du Tassoni, par Auguste Creuzé, &c. rue Helvétius, n°. 605.

Imitation excessivement libre distribuée en octaves.

Ton de plaisanterie quelquefois agréable, de la légèreté, de l'esprit. Des gaîtés un peu fortes, des disparates choquantes, comme l'armée du Verbe, dont le généralissime est Jésus, et les combattans sont les saints, la Vierge, les martyrs, opposée à celle de Jupiter, à Vulcain, Neptune, Mars, Vénus, Junon, &c.

Les meilleurs morceaux du Tassoni supprimés. Fictions peu heureuses de l'invention de l'imitateur.

La renaissance de la Religion en France, poëme en 4 chants, par N. Maréchal; 1 vol. in-16. De l'imp. de Francklin, rue du Sentier.

Les Palmiers, ou le Triomphe de l'amour conjugal, poëme, par le C. Mercier de Compiègne. Chez l'auteur, rue du Coq Honoré.

FABLES, ÉPITRES, SATYRES.

Fables de Mancini-Nivernois, &c. Didot jeune, Onfroy et Fuchs 2 vol. in-8°. d'environ 225 p. chacun, avec le portrait de l'auteur.

Recueil qui contient à-peu-près le même nombre de fables que celui de La Fontaine. Une cin-

quantaine ont été lues jadis, par l'auteur lui-même, à différentes séances de l'académie françoise, et vivement applaudies par le public; quelques-unes sont insérées dans ce volume.

Un peu de sécheresse; des leçons ingénieuses aux chefs des nations; de l'esprit, de la philosophie.

Fables et Contes mis en vers; (par le C. Mérard Saint-Just). Chez l'auteur,

rue autrefois Sainte-Anne, et dite Helvétius.

Apologues imités pour la plupart du Gay, fabuliste anglois; d'autres puisés dans les ouvrages de Buffon.

Epîtres sur la Piété filiale. Moutardier, in-8°. de 36 pages.

Quatre épîtres; les deux premières sur les devoirs des enfans, les deux autres sur ceux des parens.

Le Solitaire de Vaucluse. Maret, in-8°. de 15 pages.

Espèce de satyre sur les malheurs et les crimes dont nous avons été témoins. Des traits, qui ne sont pas sans énergie, contre ceux que le poète accuse d'en avoir été les auteurs.

Paris moderne, satyre par J. V. Campagne, auteur de Caton d'Utique, en 5 actes. Desenne, Maret; in-8°. de 15 pages.

O Paris! ô Paris! infâme Babylone!
L'ignorance te suit, le vice te couronne.
Je ne vois dans tes murs que lâches habitans,
Rouillés dans leur sottise, et fripons en tout temps;
Je ne puis contenir mon dépit et ma rage.

POESIES DIVERSES.

Œuvres de Saint-Lambert. Didot l'aîné, 2 vol. petit format.

Dans les poésies diverses, des morceaux qui n'avoient pas encore paru. Quelques-uns embellissent notre choix de cette année.

Les Œuvres de Chamfort, recueillies et publiées par un de ses amis. Chez le directeur de l'imprimerie des sciences et arts, rue Thérèse; 4 vol. in-8.

Trois ou quatre cents pages de vers dans les quatre volumes: la tragédie de Mustapha, *la petite comédie de* la jeune Indienne; *des pièces fugitives.*

Les Amours, imitations en vers des plus jolis poètes latins. Barrau, au Louvre, sous le télégraphe; petit in-12 de 126 pages.

Opuscules érotiques qui n'ont pas été assez remarqués. Ils annoncent du talent.

Quelques détails un peu communs; mais de l'imagination, de la poésie, un ton vraiment passionné.

Zilia, par la C. Beaufort. Desenne, Mercier; in-12 de 112 pages.

Petit roman pastoral, mêlé de romances et autres jolies pièces de vers. Plusieurs sont insérées dans ce volume.

Les Casernes du Palais-Royal, opuscule en vers contre l'agiotage, par le C. M. Clavel, D. E. M. Chez l'auteur, rue Honoré, n°. 16.

Héloïse, romance, par le C. Michel-Pierre Luminais. Déroy.

RECUEILS.

Almanach des Graces. Caillau.

Almanach des Muses, pour l'an 4e de la République françoise, 1796 (v. st.) Louis.

Le Recueil d'Apollon, ou Galerie littéraire, choix de vers, bons-mots, historiettes, poésies, chansons, &c. Mayeur.

OUVRAGES PÉRIODIQUES.

Il y a cinq journaux dans lesquels on insère ordinairement des poésies fugitives : le Magasin encyclopédique, *la* Décade philosophique et littéraire, *le* Mercure, *le* Bulletin de Littérature, *et le* Journal littéraire *du C. Clément. On en imprime aussi quelquefois dans le* Moniteur, *le* Journal de Paris, *les* Affiches de Paris, *et le* Messager du soir. *D'autres se bornent à donner l'analyse des pièces de théâtre.*

THÉATRE DE LA RUE FEYDEAU,

OU DES COMÉDIENS FRANÇOIS.

TRAGÉDIE REPRÉSENTÉE.

Myrrha, tragédie en 3 actes, par le C. Sourignère. 12 nivôse.

Sujet célèbre dans la Fable; on n'en pouvoit guère choisir de plus ingrat.

Myrrha est sur le point d'épouser Périandre,

jeune prince d'Epire : mais elle est dévorée d'une sombre tristesse ; on en cherche le motif : c'est en quoi consiste à-peu-près toute l'action. Au dernier acte, Myrrha avoue à son père que c'est pour lui qu'elle ressent l'amour le plus coupable : elle se donne la mort. Sa mère arrive, et la voyant baignée dans son sang, se précipite sur elle. Son époux l'arrête, la prend dans ses bras, et l'entraîne avec effort :

Venez, n'approchez pas.... Fuyons ce lieu d'horreur.

Les époux traversent ainsi la scène, et la toile tombe.

Essai d'un jeune homme de vingt-deux ans.

TRAGÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

Caton d'Utique, tragédie en 5 actes, en vers, par Jean-Victor Campagne, citoyen françois, &c. Laurent aîné.

Imitation du Caton d'Adisson, auteur qui n'auroit point tant de célébrité, s'il eût écrit dans sa langue, comme Jean-Victor Campagne écrit en vers françois :

Déjà l'aube paroît : sa lueur triste et sombre
Précédant le soleil, éloigne à regret l'ombre, &c.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

Les Conjectures, comédie en 4 actes et en vers, par le C. Picard.... Brumaire. Huet.

Prosper, jeune artiste, allant à Limeuil, son pays natal, porter des secours à une sœur infortunée, et ne trouvant point d'auberge, est reçu dans la maison d'un ancien militaire, dont la loyauté contraste avec le caractère d'un certain barbier, pour qui les moindres apparences servent

de fond à des conjectures inépuisables. Aux yeux de ce soupçonneux personnage, Prosper est successivement prisonnier anglois, général chargé d'une mission secrète, séducteur de sa sœur Pauline, &c. Toutes ces conjectures se détruisent par les faits, et Prosper épouse la fille du militaire.

Du bon comique, de l'esprit.

Toberne, ou le Pêcheur suédois, comédie en 2 actes, mêlée de chants; par le C. Patras, musique du C. Bruni. Vendémiaire. Huet.

Un grand seigneur devient amoureux d'une jeune personne nommée Gernance, et veut l'enlever. Elle a du penchant pour le pêcheur Toberne, qui feint de seconder les vues du ravisseur, et la conduit dans sa chaumière. S'y voyant poursuivie, Gernance se jette dans un lac par une fenêtre : Toberne se précipite dans les flots pour la sauver. Il la rapporte en effet, et le père ne peut se dispenser de lui accorder la main de sa fille.

Des événemens romanesques, des tableaux.

L'Original, comédie en un acte, en vers, par le C. Hoffman. Thermidor.

Sujet qui a peu de rapport avec le titre.
Célimène a fait le portrait de ses deux amans; elle surprend une conversation entre eux. Le premier, qui est un fat, ne doute pas de son triomphe, et va jusqu'à prévoir d'avance toutes les réponses qu'on lui fera. Il engage l'autre à en être le témoin caché. Célimène a tout entendu : elle s'amuse à réaliser un moment la scène annoncée par cet avantageux, mais finit par donner sa main à son rival.

Point de fond; de l'esprit, de jolis détails.

COMÉDIE NON REPRÉSENTÉE.

La Dévote ridicule, comédie en 5 actes et en vers, par le C. Michel-Pierre Luminais. Paris, Déroy.

PIÈCES MÊLÉES DE CHANTS.

Le Petit matelot, opéra-comique, par le C. Pigault-le-Brun, musique du C. Gaveaux. Nivôse.

Deux bonnes scènes, l'une entre les deux amans, l'autre entre les deux pères.

Les Vieux Fous, opéra-comique en un acte, par J. A. Ségur, musique de M. Ladurner. Nivôse.

Comique un peu forcé. Musique gracieuse, de la mélodie.

Télémaque dans l'île de Calypso, ou le Triomphe de la Sagesse, tragédie lyrique en 3 actes, paroles de Dercy, musique de Lesueur. 21 floréal. Laurent aîné.

Véritable opéra avec des fêtes, des chœurs, des machines.
Belle musique.

Les Sabotiers, opéra-comique en un acte, par le C. Pigault-le-Brun, musique du C. Bruni. 5 messidor. Huet.

De deux sabotiers voisins, l'un a un fils nommé Valentin, l'autre une fille nommée Faustine. Ils s'aiment : mais le père du jeune homme est veuf; il veut épouser la jeune fille. On enferme les deux enfans en attendant le notaire. Leur garde est confiée à un niais qui les laisse évader, et se laisse prendre lui-même à un piège de

loup. Les parens changent d'avis. Valentin se marie avec Faustine.

Lise et Colin, pièce mêlée de chants. Thermidor.

Beaucoup de tableaux entassés dans le même cadre. C'est le ballet-pantomime de Dauberval, intitulé la Fille mal gardée.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE.

TRAGÉDIES REPRÉSENTÉES.

Le Lévite d'Ephraïm, tragédie en trois actes, par le C. Lemercier. Germinal.

Sujet tiré de l'ancien Testament. J. J. Rousseau l'a traité avec intérêt dans une espèce de poëme en prose. Il étoit plus difficile à mettre sur la scène : aussi l'auteur, malgré quelques beaux endroits, n'a-t-il pu y faire supporter la bizarrerie de cette histoire sacrée.

Caton d'Utique, tragédie en 3 actes, par le C. Marcel. 27 germinal.

Sujet austère. L'auteur a su y mêler l'intérêt de la tendresse paternelle. La révolte des Romains, celle dont il croit son fils coupable, rien n'ébranle le courage de Caton : il ne quitte la vie qu'au moment où elle ne peut plus être utile à Rome. Les principes qu'il a puisés dans les ouvrages de Platon lui ont appris à vivre, il veut qu'ils lui apprennent à mourir. D'une main il prend le livre, et de l'autre un poignard dont il se perce. Ce stoïcisme raisonné a été froidement accueilli.

Oscar, fils d'Ossian, tragédie en 5 actes, par le C. Arnault. 14 prairial. Dupont.

Oscar aime Malvina, épouse de Dermide, son

ami. Absent depuis long-temps, Dermide fait naufrage, et, se croyant sûr de périr, charge un confident d'aller annoncer ses dernières volontés; elles prescrivent à Oscar de servir d'appui à son jeune fils, et d'épouser Malvina. Cet engagement alloit être accompli, lorsqu'on apprend que Dermide a échappé à la fureur des flots, et va se rendre au tombeau de Fingal. Oscar s'y rend aussi de son côté. Il déclare à Dermide sa passion pour Malvina :

Crois-tu m'ôter, me rendre, au gré de ton envie,
Un bien qui m'est plus cher que l'honneur et la vie?
. . . .

DERMIDE.

La terre ne peut plus nous porter tous les deux.

Ils s'embrassent, et se battent; Oscar immole son malheureux ami.

Au dernier acte, Malvina, frappée de terreur, vient pour contracter l'engagement qui doit l'unir à Oscar. Le désespoir égare cet infortuné, qui ne sait plus si ce qui s'est passé est un songe ou une affreuse vérité. Un Barde vient pour recevoir ses sermens et ceux de Malvina. Mais on apporte l'épée qui a été trouvée ensanglantée près de Dermide. Plus de doute! c'est celle d'Oscar : il termine la pièce en se donnant la mort.

Passion vraiment tragique. Terreur portée au plus haut degré. Elle s'est accrue par tous les accessoires, par la rigueur du climat, par l'énergie des caractères, &c. Mais il faut que la terreur conduise à la pitié; et peut-être l'auteur n'a-t-il pas su rendre Oscar et Malvina assez intéressans. C'est le secret qu'a eu Voltaire dans le développement des caractères de Zaïre et d'Orosmane.

Plusieurs belles scènes; du talent; quelques détails alembiqués.

COMÉDIES REPRÉSENTÉES.

Les Agioteurs, en un acte et en vers, par le C. Charlemagne. 8 brumaire.

Un agioteur recherche une jeune personne en mariage, et est reconnu pour un ancien laquais. Une baisse dans les marchandises à la bourse vient à le ruiner : on l'éconduit.

Les Amis de Collége, ou l'Homme oisif et l'Artisan, comédie en 3 actes, en vers, par L. B. Picard. 23 frimaire. Huet.

Tableau intéressant de trois hommes qui, après s'être juré une amitié éternelle au collége, se retrouvent long-temps après dans la société. Des trois, l'un est un poète dramatique ; le second, nommé Derville, est un riche désœuvré ; le troisième, un habile menuisier. Le poète a besoin de mille écus ; il s'adresse à Derville : celui-ci les lui donne de si mauvaise grace, que le poète se fâche et lui rend son argent. Il a recours au menuisier, qui les lui promet, sans trop savoir comment il pourra les trouver. Cependant des événemens inattendus ruinent Derville, et le réduisent à se faire apprentif chez le menuisier : mais d'autres événemens lui rendent sa fortune ; et, corrigé par l'adversité, il la partage avec ses anciens amis.

Beaucoup de mérite dans les caractères. On a sur-tout applaudi à celui de l'ancien régent des trois amis.

Le Souper imprévu, ou le Chanoine de Milan, comédie en un acte, en prose, par le C. Duval. 25 fructidor. Barba.

Un officier françois et un hussard, chargés de porter des ordres, sont obligés de s'arrêter

dans un village pour y passer la nuit: ils entrent dans la maison d'un chanoine, et mangent le souper que celui-ci avoit destiné à ses amis. Le chanoine, de retour chez lui, trouve la plaisanterie assez mauvaise, mais finit par prendre son parti.

De la gaîté.

La Journée difficile, comédie. 21 fructidor.

René Descartes, comédie en 2 actes et en prose, par le C. Bouilly. Le 4e jour complémentaire de l'an 4. Paris, Barba.

Pièce composée dans la chambre même où Descartes reçut le jour, et sur la table où son père lui apprit à écrire.

Fond historique, ainsi que la plupart des traits qui peignent le caractère de ce philosophe. L'auteur rappelle souvent ses propres paroles et les détails de sa vie privée.

Descartes demeure à Utrecht, chez un charron. La fille de ce charron et son ouvrier s'aiment tous deux; mais le père ne veut les marier que lorsqu'ils seront parvenus à amasser une somme de mille sequins. Il en manque encore cinq cents. Descartes gagne un prix, et va en verser le produit dans le coffre où les deux amans conservent leurs épargnes.

OPERA-COMIQUE NATIONAL,

CI-DEVANT THÉATRE ITALIEN.

La Caverne, opéra en 3 actes, par le C. Forgeot, musique du C. Mehul. Frimaire.

Sujet tiré de l'épisode de la caverne, dans le roman de Gilblas.

Des situations, du spectacle, du fracas, &c.

Le Jockei; comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes; par le C. Hoffman, musique du C. Solie. 16 nivôse.

Linval a une maîtresse nommée Alexandrine. Tout-à-coup Damon, son oncle, arrive avec Isabelle qu'il veut lui faire épouser. Que fait Alexandrine? elle se déguise en Jockei, et reste dans la maison. Mais Isabelle a aussi une autre inclination. Jolie scène où elle et Linval s'avouent qu'ils ne s'aiment pas. Ensuite Damon surprend son neveu à genoux devant le Jockei. Il faut tout déclarer; et Isabelle intercède pour les deux amans. On dit à l'oncle qu'Alexandrine est d'une famille honnête; il se laisse fléchir.

Le Mariage de la veille, comédie en un acte, en prose, mêlée de chants; par le C. d'Avrigny, musique du C. Jadin. Pluviôse.

Petite pièce destinée à faire briller les voix délicieuses de la C. d'Avrigny et du C. Martin.
Idée assez plaisante. M. Argant, après une longue absence, revient tout-à-coup chez lui avec un ami dont le fils doit épouser sa fille. Mais il trouve près de cette dernière un jeune homme qui en agit familièrement avec elle, l'embrasse, &c. Tout se découvre : c'est un jeune officier qui l'a épousée en secret, du consentement de la mère.

La Famille Américaine, comédie en un acte, en prose, mêlée de chants; par le C. Bouilly, musique du C. d'Aleyrac. 1er ventôse. Onfroy.

Madame d'Aranville et ses enfans composent cette famille américaine. Ils sont ruinés, et ne vivent que d'une pension qui leur vient par une voie inconnue, et leur est très-régulièrement payée. Un portefeuille oublié fait découvrir

l'auteur de ce bienfait : c'est Valsain, jeune artiste, qui aime Constance : il en est aimé, et la mère les marie.

Le Secret, comédie en un acte, en prose, par le C. Hoffman, musique du C. Solié. 1er floréal. Vente.

Un officier s'est battu, et croit avoir tué son adversaire. Il se réfugie chez son ami Dupuis, qui lui procure une retraite inconnue à l'aide d'un secret pratiqué dans une cloison derrière une glace.

Jalousie de madame Dupuis, excitée par l'assurance qu'on lui donne que son mari a caché quelqu'un dans sa maison. La maîtresse de l'officier vient le voir, et remet un paquet à son adresse : ce jeune homme fond sur lui à l'improviste, et enlève le paquet. Quelques autres scènes plaisantes. A la fin on apprend que l'affaire de l'officier est arrangée. Il n'a plus besoin de se cacher.

Sujet ressemblant à celui de quelques autres pièces connues. De jolis couplets, des traits satyriques contre les femmes.

Imogène, ou la Gageure indiscrète, opéra-comique, musique du C. Kreutzer. Floréal.

Imitation d'une pièce angloise de Shakespéare, intitulée Cymbeline. *Un étourdi se flatte de triompher de toutes les femmes, et un mari est bien sûr que la vertu de la sienne résistera à toutes les séductions. Ils parient : gageure indiscrète.*

Intrigue décousue, point d'intérêt.

Les Rendez-vous espagnols, opéra-comique en 3 actes, musique du C. Fay. Prairial.

Imbroglio qui en rappelle beaucoup d'autres. Peu de succès ; musique agréable.

Mariamne, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes; paroles de Marsollier, musique de Daleyrac. 19 messidor. Vente.

Evènemens trop multipliés pour entrer dans une notice. Développement de l'amour maternel dans des situations intéressantes. Beaucoup de détails vrais et piquans.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Chat perdu, ou les Fausses Conjectures, vaudeville en un acte; par le C. Radet. Vendémiaire.

Un apothicaire, qui se pique d'être habile observateur, imagine que le chagrin de sa belle-sœur est d'être devenue grosse, et d'avoir été abandonnée par un perfide : la belle-sœur n'avoit perdu qu'un beau chat angola.

La Succession, pièce en vaudevilles, par les citoyens Desprez et Deschamps. Floréal.

Sujet tiré d'un joli proverbe qui se trouve dans les Œuvres de Bret.

Des villageois viennent pour recueillir une riche succession, celle de la courtisane Aurore, leur parente, qu'ils avoient perdue de vue depuis fort long-temps: mais quand ils viennent à découvrir la source de cette fortune, ils la rejettent avec mépris. Dans la pièce nouvelle, un éclaircissement et un mariage font cesser tous les scrupules.

La Taverne, pièce en un acte, mêlée de vaudevilles; par les citoyens Demautort et Ducray-Duminil. Prairial.

Parodie de la Caverne.

Arlequin bon fils, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles. Prairial.

Hagar enfant de son père, parodie d'Oscar fils d'Ossian, en 2 actes; par le C. Radet. 4 messidor.

De la gaîté sans amertume.

THÉATRE DES AMIS DE LA PATRIE,

RUE DE LOUVOIS.

La Fète de la Cinquantaine, opéra en deux actes; par le C. Faur, musique de feu Dezèdes. Nivôse. Huet.

M. de Montgalant, pour célébrer sa cinquantaine, a fait une petite comédie où il rappelle ce qui s'est passé entre sa femme et lui le jour de son mariage. Il persuade à madame de Montgalant de prendre ses habits de noces, et de répéter les propos galans qu'ils se sont débités, les caresses qu'ils se sont faites. Le tout s'exécute à merveille, mais est fort perfectionné par Eléonore leur petite-fille, et le jeune Durval, qui les imitent de leur mieux. Il faut bien leur pardonner, on les marie.

Des scènes plaisantes; jolie musique; beaucoup de succès.

Le Baiser donné et rendu, comédie en un acte et en prose, par J. H. Guy, musique du C. Gresnich. 27 pluviôse. Barba.

Eponine et Sabinus, opéra en 3 actes. Pluviôse.

Un Moment d'humeur, comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes ; par L. Hennequin, musique de L. S. Lebrun. 3 thermidor. Huet.

THÉATRE DE LA CITÉ.

Le Blanc et le Noir, drame en 4 actes et en prose, par Pigault-le-Brun ; représenté et tombé sur le théâtre de la Cité, le 14 brumaire de l'an 4 : orné du portrait de l'auteur. Mayeur et Barba.

Les deux Jocrisses, ou le Commerce à l'eau, vaudeville en un acte, du C. Armand Gouffé. 13 Nivôse. Barba.

L'Esprit follet, ou le Cabaret des Pyrénées, comédie en un acte, en prose ; par Pigault-le-Brun. 1er fructidor. Barba.

Les Boîtes, ou la Conspiration des mouchoirs, divertissement-vaudeville en un acte, du C. Bizet. 19 fructidor. Barba.

Elise dans les bois, fait historique du 4 thermidor, comédie en un acte, en prose ; par Ségur le jeune. Huet.

FIN DE LA NOTICE.

A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

